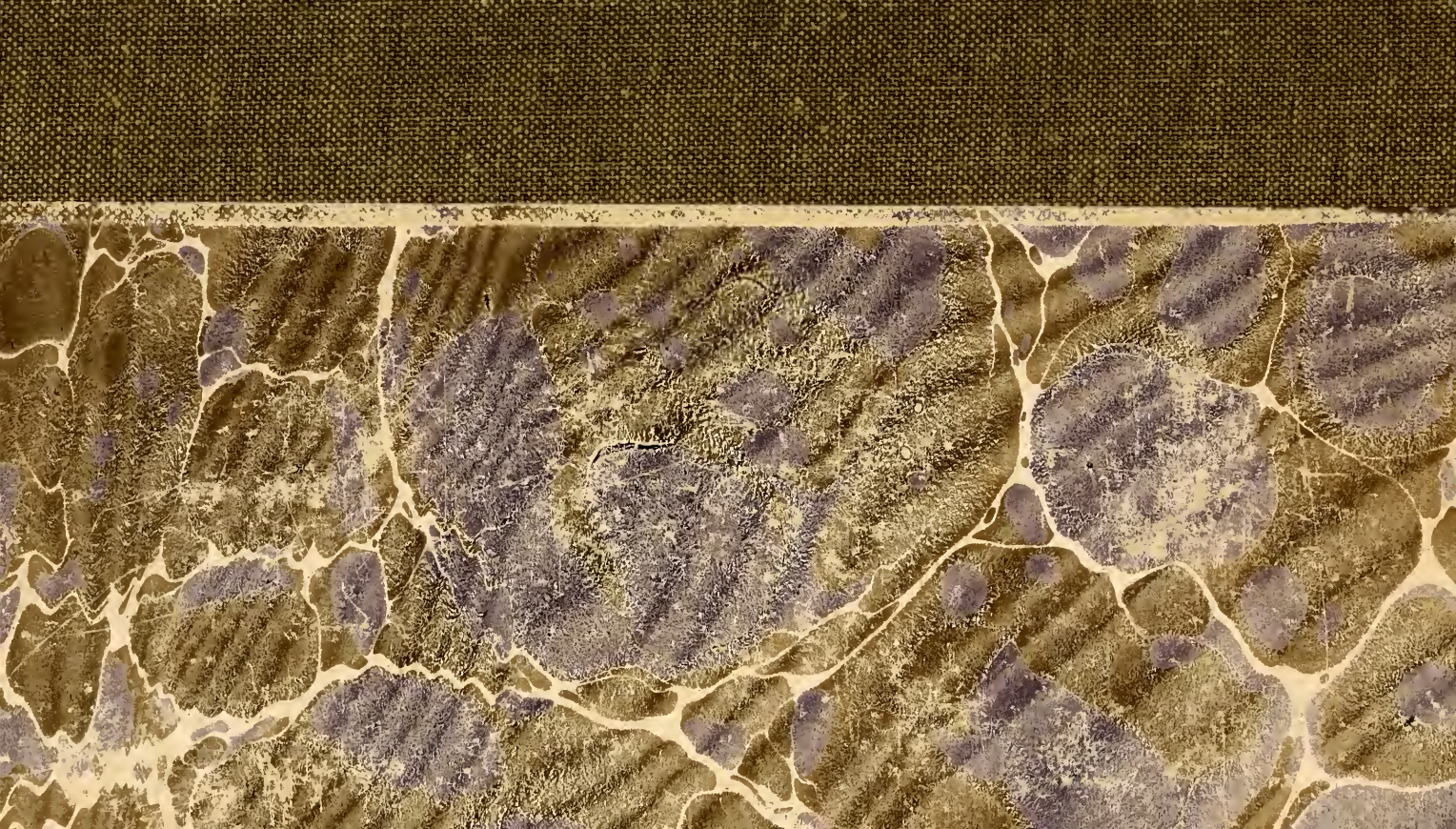


THE LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF
NORTH CAROLINA

ENDOWED BY THE
DIALECTIC AND PHILANTHROPIC
SOCIETIES

F1799
.H3
M47
t.1

UNIVERSITY OF N.C. AT CHAPEL HILL
10002612736

This book is due at the WALTER R. DAVIS LIBRARY on the last date stamped under "Date Due." If not on hold it may be renewed by bringing it to the library.

DATE DUE	RET.	DATE DUE	RET.
DEC 20 1999			
JUN 17 1999			
MAY 02 2005			
JUN 06 2006			
MAY 15 2008			
MAY 20 2008			

Digitized by the Internet Archive
in 2012 with funding from
University of North Carolina at Chapel Hill

http://archive.org/details/lahavaneparmadam01merl

LA HAVANE

TOME I

TYP. LACRAMPE ET COMP., RUE DAMIETTE, 2.

LA HAVANE

PAR MADAME

LA COMTESSE MERLIN

TOME PREMIER

PARIS
LIBRAIRIE D'AMYOT, ÉDITEUR
6, RUE DE LA PAIX.

1844

A Son Excellence

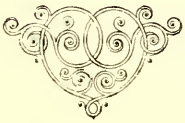
LE CAPITAINE-GÉNÉRAL O'DONNELL

GOUVERNEUR-GÉNÉRAL DE CUBA.

Permettez, général, que je place sous votre égide protectrice cette œuvre conçue par le sentiment patriotique d'une femme; le désir ardent de voir mon pays heureux me l'a seul inspirée. En dévoilant ses maux à la métropole, en indiquant les remèdes à y op-

poser, j'en appelle à votre âme généreuse. La toute-puissance dans vos mains peut devenir son ancre de salut. Gouverneur-général de la Havane, soyez Havanais, général; réformez les lois, obtenez une représentation nationale pour l'île, mitigez vous-même légalement la dictature du chef suprême, et vous ajouterez de nouveaux lauriers à ceux que votre vaillance a déjà si bien mérités. Les vertus civiques, général, valent bien les dévouements militaires, et la gloire d'avoir donné la vie morale et la prospérité au plus beau pays du monde n'est pas moins éclatante que les plus beaux exploits du guerrier. La vie n'est pas seulement dans le temps présent, elle est dans l'avenir, elle est dans le bien qu'on a fait, et qui atteste notre passage sur la terre; voilà la véritable immortalité qui vous est réservée. Quant à moi, faible

femme, ma vie n'est que dans ma foi. J'ai foi en vous, mon général; votre nom, votre réputation de bonté, de vaillance et d'honneur, voilà ma force, mon espérance et la récompense de mes veilles.



A MES COMPATRIOTES.

Je vous dédie ce livre, ou plutôt je vous le restitue, mes chers compatriotes. Il est imprégné de votre souvenir, il est consacré à notre mère commune ; il respire l'amour de

notre race, de notre climat sans égal, de notre terre bénie et de nos mœurs si douces.

La France, ma mère adoptive, n'a rien changé, n'a rien diminué de cette ardente affection pour mon pays; c'est elle qui vous rapporte aujourd'hui, comme un religieux hommage, le tribut de son expérience, le fruit de sa civilisation. Jusqu'ici l'Europe, si fière de ses arts et de ses lois, a trop méconnu ou ignoré notre reine des Antilles, ses ressources, ses richesses, et la place qu'elle doit occuper dans l'histoire de l'Amérique Méridionale.

Fille de la Havane, je suis heureuse de dévoiler à l'Espagne les besoins et les ressources de sa colonie, de lui dire qu'une partie de son opulence et de son salut dépen-

dent des soins généreux qu'elle accordera à ces climats lointains, et du développement facile et énergique qu'elle doit laisser désormais à des facultés longtemps captives.

C'est un devoir aussi de rendre justice à mille talents que l'Europe ne soupçonne pas, de révéler de charmantes vertus qui s'ignorent elles-mêmes, et un devoir sacré encore d'indiquer à mon pays les améliorations qui l'élèveront parmi les peuples civilisés au même rang que Dieu lui avait assigné par les merveilles du sol et l'ineffable beauté de son climat.

J'ai écrit ces lettres sans art, sans prétention d'auteur, ne pensant qu'à reproduire avec fidélité les impressions, les sentiments et les idées qui naissaient de mes voyages.

Je n'ai rien déguisé, ni de la situation sociale dans laquelle j'ai trouvé l'Amérique du Nord, situation menaçante pour les républiques de Washington et pour l'Europe, qui veut se traîner à leur suite, ni de ce qui peut nous manquer à nous, Havanais, pour être une des plus puissantes et surtout des plus heureuses nations du globe.

Mes intentions me justifieraient si ma franchise pouvait être inculpée. Jamais je n'ai indiqué un mal sans placer à côté l'indication du remède; ici, la dissimulation eût été un danger, la sincérité est un hommage. Puissent mes efforts être utiles! Puissé-je laisser à mon cher pays un souvenir de mon affection! Je n'ai point cherché la gloire de bien écrire; je ne désire que le bonheur de

vous servir, mes bien-aimés compatriotes, dans cette route de progrès que vous avez commencée, et où vous êtes appelés à parcourir un jour la plus brillante carrière.

Château de Dissay, 15 novembre 1842.

LETTRE PREMIÈRE

—

SOMMAIRE

Départ. — Motifs du voyage. — La vie de Paris. — Le devoir. — Bristol. — Un concert. — Le port de Bristol. — Le pont suspendu. — Les dames anglaises. — Adieux à l'Europe. — La sépulture de la famille St.... — La statue du fils unique. — École de jeunes filles. — Prières du soir. — Le presbytère. — Vie intérieure du pasteur protestant. — Le cénobite. — Combat de sa vie solitaire. — Douleur maternelle. — Adieux à la France. — Le mouvement du port. — Le *Great-Western*. — La solitude de l'Océan. — Désordre à bord. — Les passagers. — Querelle. — Un Espagnol et un Anglais. — Fanny Elssler.

LETTRE PREMIÈRE

A MADAME GENTIEN DE DISSAY.

Bristol, lundi 13 avril 1840.

Depuis trois jours, mon corps, accablé de lassitude, n'a pu trouver de repos. — L'âme souffre et son serviteur veille. Mais si le sommeil a perdu son temps, la raison en a profité. — Quitter à la fois les moelleuses jouissances matérielles, les plaisirs raffinés, les attraits

inappréciables de la vie de Paris, et les échanger contre les périls, les souffrances, les privations d'une longue traversée, — laisser derrière soi tout ce qu'on aime, — partir seule, rester dans l'abandon et l'isolement, certes, ce sont de dures conditions à s'imposer. Mais, mon enfant, quand le devoir parle haut, et que l'âme sait bien comprendre tout ce qu'il y a de grand, de saint dans ses inspirations, la ferme conviction qui soutient la volonté n'a-t-elle pas aussi ses consolations ineffables, ses douloureuses voluptés? — Notre véritable malheur est moins dans les événements que dans nos exigences. Notre passage rapide sur la terre nous est imposé à des conditions plus ou moins rigoureuses : sachons nous y soumettre; la vie s'adoucit par la résignation. L'on ne peut qu'aggraver ses maux par la révolte : nul n'échappe à sa destinée.

Je suis arrivée ici accablée de fatigue, après avoir voyagé vingt-huit heures sans m'arrêter; pour comble de malaise, j'ai rencontré sur

l'escalier de l'hôtel où je suis descendue, un orchestre bruyant : flûtes, trompettes, violons, vielles organisées, rien n'y manquait; et tout cela jouant à la fois *Di tanti palpiti* en *la*, l'air de *Niobé* en *fa*, et l'introduction de *Sémiramide* en *si bémol!* — C'était à en perdre la tête. Plus loin, dans la cour, les meutes de plusieurs chasseurs prenaient leurs ébats; et pendant que leurs maîtres se reposaient dans l'hôtel, les chiens hurlaient, se démenaient, poussaient des cris plaintifs et prolongés, impatients qu'ils étaient d'avoir leur part à la curée.

Abandonnant tout ce qui se trouvait dans ma bourse aux musiciens pour les faire taire, je me sauvai comme si j'avais été poursuivie par des assassins, et je ne me serais pas arrêtée si je n'avais rencontré la grille d'un balcon.

— Le soleil était encore sur l'horizon. Une brume légère comme un voile de gaze pourprée s'étendait au loin sur la mer, qui fuyait derrière les montagnes. En face de moi se présentait le port de Bristol, formé par un bras de

mer resserré entre deux rochers : l'un, celui de droite, domine la ville, dont les maisons superposées et jetées pittoresquement çà et là annoncent, par leur fraîcheur et leur élégance extérieure, la richesse et l'exquise propreté anglaises.

Du côté opposé à cette riante estrade, s'élève à pic un rocher énorme de granit rouge, tapissé de couches d'ardoise, et plus loin, au fond du tableau, la mer, comprimée pendant l'espace de deux à trois milles, s'élargit tout à coup et apparaît dans son immense étendue.

C'est pour joindre ces deux rochers que l'on jette, à quatre cents pieds au-dessus de l'Océan, un pont de fer sous lequel circuleront des bâtiments de guerre. Déjà les premiers fils sont tendus, et les dames de la ville, chercheuses de dangers et d'émotions, s'amusent à se faire hisser dans un panier d'osier qui, enfilé à ces frêles cordages, les transporte comme des cerfs-volants d'un rocher à l'autre rocher.

Mardi 14, à minuit.

Je viens de passer la plus douce et la plus triste journée à la fois. Comme nous ne devons mettre à la voile que demain à quatre heures du soir, j'ai voulu aujourd'hui faire mes adieux à la terre.

Nous montâmes en voiture découverte à trois heures, et nous nous acheminâmes vers un plateau qui domine la ville, le canal, les hauteurs et l'Océan. De là on apercevait une végétation splendide, qui étalait au loin ses richesses sous un ciel d'un bleu pâle et nuageux.—Je ne sais quelle tristesse, quel sentiment tendre et religieux s'étaient emparés de moi, quel regret poignant et craintif me frappait au cœur : on aurait dit qu'à la veille de contracter une union mal assortie, je goûtais pour la dernière fois le bonheur sous le toit paternel.

Au bout de quelque temps de marche, dans un parc appartenant à lord St...., nous nous trouvâmes au milieu d'arbres séculaires, de prés moelleux et veloutés, couverts de troupeaux et accidentés par de jolis *cottages* cachés dans les fleurs. — Mais les fleurs étaient sans parfum, les arbres sans fruits, le ciel sans soleil. Une légère vapeur couvrait l'atmosphère et donnait à ce riant spectacle quelque chose de vague dans les formes, d'indéterminé dans les nuances, de majestueux et de triste qui s'accordait avec ma mélancolie. Il semblait que la vie de la nature devînt analogue à la mienne, qu'elle s'associât à mes peines, et que, partageant mes douloureuses émotions, elle y répondît comme une amie fidèle. Ravie, attendrie, je faisais mes adieux à la terre d'Europe, et le chant des oiseaux, le bourdonnement des insectes, les suaves et sympathiques émanations de la terre, m'enivraient à la fois de délices et de tourments.

Arrivés au bout du parc, nous nous trou-

vâmes en face d'une petite église gothique, d'une recherche et d'une élégance merveilleuses, destinée à servir de sépulture à la famille de lord St.... Plusieurs membres de cette famille y sont déjà ensevelis, et chacun d'eux est représenté par une statue de marbre debout sur sa tombe, comme si l'opulence eût voulu tenir tête à la mort. Devant la dernière statue, je m'arrêtai. — Elle représentait un jeune homme dont la beauté me frappa. — « C'est le fils unique de milord, » — nous dit le gardien. — « Milady, dont voici le tombeau, l'a suivi de près, et milord est accablé par une maladie de langueur. S'il vient à mourir, ses biens, qui sont considérables, deviendront la propriété de parents éloignés. » — Je frémis en entendant ce récit, et regardant ton frère qui me donnait le bras, je le serrai contre moi. — En songeant que j'allais partir pour un voyage lointain, je ne sais quel malaise s'empara de moi. Je sortis de l'église.

A quelques pas de là se trouve une école de

jeunes filles, édifice du même style, flanqué de deux tourelles, dont l'une est habitée par l'institutrice et l'autre par le pasteur.

Je ne sais, mais en ne jugeant les choses que du point de vue purement humain, j'avoue que l'aspect d'un presbytère protestant m'inspire une irrésistible et douce sympathie. J'y vois les affections domestiques unies à la religion et à l'amour de Dieu : les émotions de la nature, les doux épanchements, la confiance intime, les naïves caresses d'un enfant, les ineffables consolations d'une vie à deux, efficaces pour tous les maux. — Enfin, j'y trouve les plus sûres comme les plus fortes compensations aux misères humaines. Mais la cellule de l'anachorète, la demeure du célibataire catholique, m'effraient de leur sévérité. Il me semble voir un fleuve solitaire dont on a détourné le cours, qui s'agite, tourbillonne, s'engouffre, déracine les arbres, déplace les rochers, et entraîne dans son cours ténébreux jusqu'au limon que les années ont déposé dans son sein.

Tous les édifices que je viens de te décrire étaient d'un goût sévère, en partie ombragés par une immense futaie et recouverts de lierre. Bientôt un léger bruit se fit entendre parmi les arbres : aussitôt après nous aperçûmes les jeunes filles, qui s'avançaient deux à deux pour aller faire leur prière du soir. A les voir monter les degrés du temple, avec leur robe de laine grise, simple, disposée avec goût, leurs petites mains jointes, leur belle chevelure tombant en grosses boucles sur leurs tempes et sur leurs épaules, leur visage rose et leurs yeux bleus dont le regard angélique s'échappait à la dérobée sous de longs cils ; à les voir ainsi, belles de jeunesse et de pureté, vous auriez dit une nichée d'anges s'envolant au ciel.

Le silence ne tarda pas à être interrompu par les chants religieux des jeunes filles. Ces accents naïfs, cette langue étrangère, la solitude, les ombres de la nuit qui se projetaient au fond de la forêt, tout était grand et triste à la fois comme les approches d'un vœu solennel, comme

l'annonce d'un danger, comme la veille d'un voyage aventureux et lointain.

Mercredi 15, à midi.

Tout est en mouvement dans l'hôtel; le bateau à vapeur va partir pour conduire une partie des passagers à bord du *Great-Western*, qui se trouve déjà en rade; le reste partira à son tour une heure avant qu'on lève l'ancre : je me réserve pour ce second voyage. — En attendant, je vais me mettre à table, puisqu'on prétend qu'il faut que je dîne avant de m'embarquer; je suis à la merci de celui qui veut me conseiller, tant mon esprit est préoccupé et mon cœur abattu! — Lorsque, pour exécuter une résolution courageuse, nous employons toute l'énergie de notre volonté, il ne nous en reste guère pour les détails puérils de la vie matérielle. — Je règle donc quelques affaires avec ton frère, et nous nous mettons à table.

A trois heures.

Tu penses, mon ange, que notre dîner n'a pas été gai. J'ai pourtant tenu ferme à ma peine; j'ai même trouvé quelque histoire plaisante dans ma mémoire, quelque éclat de rire saccadé sur mes lèvres, pour m'aider à braver l'angoisse de mon cœur à la vue de ton frère, dont le regard remuait mille douleurs jusqu'au fond de moi-même.

A cinq heures.

Je vais m'embarquer. — Ton frère m'accompagne jusqu'au *Great-Western*, qui se trouve à trois milles du port. — La journée est belle, la mer calme. — Je quitte la terre. — Adieu, mon enfant! — Adieu, France! — France bien aimée de mon cœur! Un devoir impérieux m'entraîne

loin de ton rivage : en m'éloignant de ta terre hospitalière, triste, désolée, je te confie mes plus tendres affections! — Garde-les, protége-les comme une tendre mère! Répands sur elles tous les biens, toutes les joies! — Et si mon souvenir, si l'incertitude sur ma destinée peuvent troubler le bonheur de ceux qui m'aiment, fais qu'ils m'oublient!

A sept heures du soir.

Nous sommes en pleine mer; ton frère m'a quittée. — Je l'ai suivi d'un long regard, le cœur prêt à m'échapper, jusqu'à ce que la distance et les larmes, qui obscurcissaient ma vue, me l'eussent dérobé au loin!

Je me suis trouvée aussitôt seule au milieu d'un désordre effroyable. Quatre-vingts à cent passagers sur le pont, pêle-mêle, avec leurs coffres, malles, porte-manteaux, boîtes à cha-

peaux, parapluies, doubles et triples manteaux. embauchoirs, paletots, sacs de nuit, cartons. — Tout cela roulant de côté et d'autre, au milieu des cordes, des poulies qui grinçaient, et des matelots qui manœuvraient, courant, criant, bousculant bagages et passagers ! — J'étais là, au milieu de ce vacarme infernal, pâle, tremblante, sans savoir de quel côté chercher un regard de commisération, entourée de visages grossiers, farouches, tous inconnus et tous portant l'empreinte de l'indifférence et de la personnalité. — Je me blottis dans un coin, et accoudée sur une caisse, la tête appuyée sur ma main, je crus que j'allais m'évanouir.

Tout à coup une grosse masse tomba avec fracas à côté de moi ; j'entendis au même instant un éclat de rire, et levant les yeux, j'aperçus un jeune homme grand, fort, habillé comme un matelot. Un énorme cigare à la bouche, il affectait des manières soldatesques et effrontées ; mais il avait beau faire, tout cela ne suffisait pas pour lui donner l'air d'un chenapan

endurci. Son teint rose, le léger duvet qui nuançait à peine ses lèvres vermeilles, ses mains blanches aux doigts effilés, je ne sais quoi de haut dans le port et d'impératif dans les manières, annonçaient l'extrême jeunesse, l'enfant de bonne maison, sous une épaisse couche de mauvaise éducation et de corruption hâtive. Il s'était laissé choir, entraînant après lui un groupe d'effets sur lequel il avait essayé de s'asseoir; quand je l'aperçus, il se relevait; son pied posait encore sur une boîte à chapeau qu'il venait d'écraser, ainsi que le chapeau qu'elle contenait, ce qui causait en partie son hilarité bruyante. Le propriétaire du chapeau, aussi contrarié de la perte de son bien qu'irrité des éclats de rire du jeune homme, se mit à l'apostropher en espagnol, à quoi il ripostait dans un langage inintelligible mêlé d'anglais et de mauvais français, le tout assaisonné d'une bouillante colère.

La querelle devenait violente et augmentait encore le tumulte et le désordre universel. Le

chapeau et sa boîte, lancés avec emportement, volèrent en l'air, puis tombèrent dans la mer; et la dispute était sur le point de se transformer en voies de fait, lorsqu'elle fut interrompue par l'arrivée de quelques personnes qui, ayant été embarquées les dernières, cherchaient à se caser près de nous.

« — What! you are here! fair beauty? » — s'écria lord M...., qui se précipita au-devant de Fanny Elssler, poussant et bousculant tout ce qui s'opposait à son passage, comme un gros chien de Terre-Neuve à la vue de son maître. Puis, lui baisant la main et s'emparant de son bras, il l'amena vers l'endroit où venait de se passer la scène, pour lui ménager un point d'appui. L'homme au chapeau avait déjà emporté une partie de son bagage, et après avoir remis en équilibre, autant que faire se pouvait, le reste de sa propriété, il s'était établi sur ce trône, moins dans l'intention de s'y reposer que dans l'espoir d'en éloigner l'Anglais.

« — Vos était remarquablement stioupid, »

dit milord à l'Espagnol, voyant que ce dernier ne bougeait pas.

A quoi celui-ci répondit :

« — Y vue sa merced es un mal criado.

— Cet homme, — reprit l'Anglais, — avé une très-irréverencious manner. — » Et, s'adressant à l'Espagnol :

« — Jé défendé vos de paalé davantadge ! — taisez-vos, tutte suite, tutte !

— Hérético dou diable ! — Caramba !... que si jè mè lève ! »

En disant ces mots, l'Espagnol le regarda avec des yeux menaçants; son visage était pâle, sa tête haute ; tandis que l'honorable, d'un air dédaigneux, continuait à fumer tranquillement sous le nez d'Elssler, qui, suspendue à son bras, riait et étouffait sous une épaisse fumée de tabac.

La caisse sur laquelle je m'appuyais était le seul meuble vacant qui gardât encore l'équilibre; je l'offris à Fanny, qui l'accepta et s'y établit tant bien que mal.

« — Vos été adorable, madame, en vérité. — Puis-je vos été ioutil de quelque manière? — me dit l'Anglais.

— Oui, monsieur, lui répondis-je; en fumant sous le vent.

— Avec pleusure. »

Et il s'éloigna d'un pas...

LETTRE II

—

SOMMAIRE

Les éclairs. — Le bâtiment en dérive. — L'anéantissement. — Le corps et l'âme. — Le vent change. — La foule sur le pont. — L'équipage. — Le poulailler et la basse-cour. — La prison sur mer. — Souffrances. — Quelques exilés d'Europe. — M. W. — Madame M. — Le fils de lord W. — Héroïsme de Fanny Elssler. — La bibliothèque du bord. — Le capitaine J. — Spéculation gastronomique. — La table en permanence. — Vent du nord-ouest. — Champ de bataille. — Accidents burlesques. — Le souper de Fanny. — La pauvre Cathy. — *To-morrow*. — Les funérailles de la basse-cour. — Le *tam-tam*. — Tristesse.

LETTRE II

A LA MÊME.

Lundi 20.

Hier, un grain épouvantable a mis le bâtiment en dérive. — Les éclairs se succédaient à éblouir la vue. Tout à coup il m'a semblé que le bateau n'était qu'un incendie. — La foudre venait de tomber. — Le vent est encore violent et souffle toujours du nord-ouest.

Mardi 21.

Depuis cinq jours, je suis étendue sur le pont, exposée au vent, à la pluie, au brouillard, aux coups de mer, et dans un état complet d'insensibilité ; je me croirais morte si je ne sentais pas, mon enfant, que mon cœur est toujours là pour t'aimer. — Je ne sais à quelle âme compatissante je dois le manteau qui couvre mon corps transi ; la souffrance a complété mon isolement en me privant de moi-même. — A peine puis-je me tenir sur mon séant, que j'en profite pour t'écrire : quand recevras-tu ma lettre ?... Dieu le sait ! — La mer est encore agitée ; je la regarde et souffre. — Mais d'où vient que sa grandeur et sa magnificence ne me touchent plus ? — Pourquoi, en la contemplant, cette étourdissante et splendide beauté, ne sens-je plus un seul battement dans mon cœur ? — Pas une

larme ne vient mouiller ma paupière. — Le vent qui souffle dans les cordages, la tempête qui soulève les flots, la foudre et le firmament, je n'entends, je ne vois rien. — Un marasme stupide et désespéré me domine, des pensées lentes et vagues se croisent et se heurtent dans mon cerveau comme des fantômes. — Ai-je donc perdu le sentiment du beau ? Est-ce à cette lutte entre la vie et la mort, qui m'obsède, m'irrite et m'accable, qu'il faut attribuer cet anéantissement? — Ou bien, ce désordre causé par la souffrance simultanée de tous les sens paralyse-t-il les facultés de l'esprit, éteint-il lenthousiasme, et rend-il l'imagination inepte à tout noble élan? — Les angoisses physiques auraient-elles ce pouvoir? — Le corps n'est-il pas seulement le serviteur de la volonté?

Aux désolantes révélations que je crois entrevoir, une sorte d'effroi me saisit. J'essaie mes forces; je cherche à reconquérir l'empire de moi-même : aussitôt, d'ardentes et promptes vibrations répondent à mon appel, et je sens

que si le corps est affaibli et l'enthousiasme éteint, le cœur est encore là pour sentir, aimer et souffrir. — Au souvenir de mes enfants, de mes amis, à l'idée de la distance infinie qui va nous séparer, des larmes brûlantes ruissellent sur mes joues; une douleur poignante et désespérée traverse mon être comme si j'allais mourir : on dirait que le trouble de mes facultés, au lieu d'anéantir la sensibilité, la concentre dans les plus tendres affections. — L'amour survit donc à tout! rayon sublime, émanation de la divinité, il est inaltérable, éternel comme son essence !

Mercredi 22.

Ce matin, le vent a un peu changé de direction : il a tourné au nord et s'y est maintenu quelques heures, puis il est revenu au nord-ouest. — Nous ne filons que trois à quatre

nœuds, à la grande fatigue de la roue, qui lutte rudement contre la vague et nous donne des secousses intolérables.

Mon état de souffrance m'oblige à rester constamment au grand air, appuyée sur de mauvais coussins, et vouée au supplice de tous les sens. Excepté aux moments des repas, la foule vient établir son camp à toute heure sur le pont. Imagine-toi, dans ce court espace, environ cent cinquante personnes malades et en bonne santé, se pressant, se portant et se gênant mutuellement sans cesse : les uns sifflent, les autres parlent haut ou se disputent; puis, les pourceaux de grogner, les vaches de mugir, là un mouton qui bêle dans sa cage, ici une poule qui se lamente ; car tous ces êtres privés de raison, — à commencer par les pourceaux, bien entendu, — ont le mal de mer.

A cette bacchanale infernale, à ce supplice de damné, vient se joindre celui d'une épaisse fumée de tabac, combinée avec les émanations nauséabondes de la vapeur, du goudron et de

la basse-cour, qui, toute voisine de nous, fait partie de la société.

Je n'ai jamais été en prison; mais, d'après le récit des honnêtes gens qui ont éprouvé ce désagrément, le pont d'un bateau à vapeur de long cours doit ressembler fort au préau d'une maison d'arrêt.—Même nécessité de vivre pêle-mêle et dans un espace resserré, avec des gens de toute espèce,—même monotonie de la règle, même servitude dans l'enceinte déterminée, même incapacité de s'isoler, et, par conséquent, de s'occuper, sans être écrasé par la foule, qui joue, qui siffle, qui crie et qui bâille. — Et, sur mer comme en prison, à force de se gêner mutuellement, on finit par se prendre en horreur. L'impression de toutes les douleurs ressenties, de toutes les privations endurées, s'associe et se confond à jamais avec telle ou telle allure, tel visage ou tel trait, qui vous deviennent antipathiques. Cette association injuste et cruelle, mais involontaire, s'étend jusqu'aux objets inanimés; et il y a telle table, tel grabat, tel mets,

qui se placeront toujours dans ma mémoire à côté de maint visage, de mainte chevelure mal peignée, et dont le souvenir causera toute sorte de dégoût à mon esprit et à mon estomac.

Heureusement, quelques compagnons de voyage, par leur propre mérite autant que par leurs attentions affectueuses, ne me laissent que des souvenirs agréables. De ce nombre sont M. et madame Moulton, cette jolie Américaine que tu connais, si gracieuse et si prévenante; M. W..., un de leurs amis, spirituel, fin, toujours gai, et dont la société est un bienfait pour nous dans cette arche de Noé, et M. Lestapis, fils du receveur-général des Basses-Pyrénées, que tu as vu à Paris. A ce petit nombre, il faut ajouter M. et madame R. de Boston, avec leur fille, belle personne qui n'a pas le mal de mer, qui marche ferme, et fait deux toilettes par jour; le fils de lord W..., avec sa jeune femme, qu'il vient d'épouser contre la volonté de son père; la femme n'avait pas de fortune, ce qui leur a valu

à tous deux un exil au Canada, et ce qui ne les empêche pas de courir sur le pont, se donnant le bras, joyeux et contents, comme s'ils étaient riches, parce qu'ils sont heureux ; — Fanny Elssler, toujours riante, toujours gaie, le pied ferme, le corps cambré, domptant sous sa fine jambe le roulis et le tangage. — Dans ce moment même, elle va et vient d'un bout à l'autre du pont, légèrement et doublement appuyée sur M. W... et sur l'honorable, qui se disputent un de ses regards : elle s'arrête de temps en temps, pour ranimer, par quelques douces câlineries, sa cousine Cathy, étendue sur le pont et mourante.

Dimanche 26.

Ce matin, pour la première fois, la pluie a cessé et le soleil a paru. Le vent n'a pas quitté le nord-ouest, et nous avançons lentement. Mais, grâces à Dieu, il règne ici un calme et un

silence inaccoutumés. C'est aujourd'hui dimanche, et chacun se croit en devoir de tenir un livre à la main. Les *Souffrances de Werther*, *Thomson*, les *Aventures d'un Enfant trouvé*, *Clara*, *Anne Radcliff*, la *Bible*, n'importe quoi, pourvu qu'on lise et qu'on ait l'air composé, cela suffit. Aussi bien, mon voisin de droite, lord M...., à cheval sur un affût, fait toute sorte de grimaces pour étouffer un gros rire en lisant la harangue de Don Quichote à la belle Dulcinée, lorsqu'elle lui apparaît, ornée de tous ses appas, chevauchant sur son âne.

Ce matin, avant le repas, le capitaine J..., homme fort pieux, placé au haut bout de la table, a adressé un sermon aux passagers assemblés. — Ce qui les a empêchés, pour la plupart, de se griser, au moins pendant le sermon.

Ici, le grand luxe consiste à faire bonne chère et à s'abreuver de vin de Madère et d'eau-de-vie : avantage qui a déterminé plusieurs gourmets et buveurs à faire élection de domicile sur le ba-

teau. Après avoir savamment calculé le rapport qui se trouve entre le temps que doit durer la traversée, le prix du passage et l'abondance de la consommation, ils ont conclu qu'en faisant régulièrement tous les voyages de Bristol à New-York et de New-York à Bristol, ils seraient logés et nourris pour rien. Certains n'ont pas quitté la table depuis qu'ils se sont embarqués, attendu que cinq repas par jour, prolongés par de copieuses rasades, forment une ligne de continuité sans fin. Leur béatitude contraste durement avec l'état de ces pauvres créatures qu'on voit là, mourantes du mal de mer, en face de leurs visages réjouis et avinés, avalant d'énormes tranches de bœuf et s'abreuvant de vin de Madère, d'eau-de-vie et de grosses plaisanteries !

Mardi 28.

Hier au soir, vers quatre heures, nous avons essuyé une rafale furieuse. Le vent, toujours

tenace, n'avait pas quitté le nord-ouest, et rugissait comme un lion mourant pendant que les vagues se brisaient avec violence contre la roue. Renversé sur l'arrière, le navire restait suspendu perpendiculairement et marchait avec la tête, comme ces petits bons hommes en plomb, qui divertissent tant les enfants. Par ce roulis formidable, le dîner était impossible : assiettes, verres, carafes, étaient renversés avec les serviteurs qui les portaient, avant d'arriver à la table. Il eût été d'ailleurs impossible de conduire une bouchée de l'assiette aux lèvres : tout fuyait en route; chacun semblait attaqué d'épilepsie. Pour moi, couverte d'une peau d'ours du Canada qu'un brave homme m'avait prêtée, attachée sur le pont comme une criminelle, j'entendais de loin le tintamarre, et bravais avec une fermeté stoïque les bordées d'eau marine qui passaient d'un bout à l'autre du pont.

Le soir, la pluie étant devenue trop forte, je descendis à la cabine commune, non sans me

laisser choir plus d'une fois avant d'y arriver. Là, désordre complet. Chaises, livres, pupitres, lancés simultanément en l'air, retombaient au hasard; des malades gisaient de tous côtés, pâles et à demi morts; sur deux ou trois fauteuils, de pauvres femmes liées avec des cordes, la tête renversée, ne donnaient plus signe de vie. Quelques hommes essayaient de lire ou de jouer aux cartes, plaçant ces dernières dans des boîtes pour en arrêter la chute; mais boîtes, fiches et cartes de rouler d'un bout à l'autre de la table, et bientôt hommes, livres, fiches et cartes glissaient sur le plancher et se retrouvaient un instant après, par une nouvelle secousse, à la place qu'ils venaient de quitter. De là, mille accidents burlesques, des poses grotesques dignes de Callot ou de Charlet. C'étaient de vraies parades, mêlées de douleur et de ridicule; on essayait d'en plaisanter, mais une larme venait souvent effacer le sourire. Seule, Fanny Elssler dominait les vagues et l'ouragan, tenant tête à toutes les calamités. Attablée,

selon son habitude, à quelques pas de mon grabat, elle soupait joyeusement avec ses compagnons de plaisir, tandis que la pauvre Cathy, immobile, expirante, se trouvait couchée sur un banc de bois attaché contre la table : là, elle humait avec résignation les parfums du punch, du vin de Madère et du jambon. Par une merveilleuse adresse, M. W... était parvenu à maintenir le souper en équilibre, et jouissait de son triomphe avec une gaieté folle. — Mais, le bonheur est inconstant : il faut se hâter d'en jouir. La bande étourdie se laissa trop enivrer par sa rare et bonne chance, et se livrant sans prévoyance au plaisir du moment, elle oublia, à la fin du souper, les règles de l'équilibre. Dans un accès de gaieté, lord M... lança un vigoureux coup de pied sous la table, qui, coïncidant avec le choc de la vague, renversa tout : l'honorable fit la culbute et alla tomber sur l'Espagnol, qui gisait de l'autre côté de la table, mais qui, ayant perdu de son humeur guerrière, ne dit mot. Quant à l'infortunée Cathy, qui n'a-

vait participé qu'aux inconvénients du repas, condamnée par le sort, comme *Lagingeole*, à être toujours l'*autre*, elle se trouva inondée de punch et de vin de Madère.

Mercredi 29.

L'orage a continué pendant la nuit; le vent était devenu intolérable. Au bruit des vagues et de la rafale venaient se joindre le craquement des cloisons, le grincement de la roue et des barres du gouvernail, les pas lourds et pressés des matelots.—Je gémissais au fond de mon grabat, et étreignant de toutes mes forces les planches qui le bordaient, afin de ne pas rouler à l'autre bout, j'espérais avoir épuisé tous les supplices de cette malheureuse nuit, quand une forte douche, pénétrant par le haut de ma lucarne, tomba d'aplomb sur mon visage. —Mon lit était inondé. — J'appelai à mon secours, mais en vain. Ma femme de chambre, malade, couchait

à l'autre extrémité du bâtiment. — Au bout de quelques instants, néanmoins, le valet de service parut. C'était un nègre grand, laid, affreux à voir. Comme il ne comprenait pas un mot de français, j'eus recours à la pantomime; et prenant une lanterne qu'il tenait, je lui fis voir l'eau qui ruisselait de mon lit sur le parquet.

« — *To-morrow*, me dit-il tranquillement.

— Demain! — Sainte Vierge! — Mais que deviendrai-je d'ici là? — Demain! — Non, tout de suite, à l'instant même! — »

Et le nègre de répéter en grommelant :

« — *To-morrow.* — »

En vain je tâchai de le persuader par de bonnes paroles; il ne me comprenait pas, et me répétait avec une impassibilité barbare :

« — *To-morrow.* — »

Ma colère commençait à s'allumer, lorsqu'une forte secousse vint mettre un terme à notre dialogue. — Le nègre, subitement rejeté dans la cabine commune, alla frapper de sa tête la

lampe suspendue au-dessus de la table. — La lumière s'éteignit et ma colère aussi. Je fermai ma porte, et, couverte de mon manteau, je passai le reste de la nuit cramponnée sur une chaise, dans une sainte résignation.

Jeudi 30.

Le soleil a reparu ; nous marchons mieux. Le vent n'a pas changé de direction, mais il a diminué, et la mer est plus calme.

Une partie de notre basse-cour a rendu le dernier soupir pendant la bourrasque d'hier. — J'aperçois d'ici les deux vaches infortunées, chacune emballée et bien calfeutrée jusqu'au cou dans sa boîte ; la tête hors de la boîte, la langue hors de la tête, elles se vengent des mauvais traitements qu'on leur inflige en ne donnant plus de lait ; ce qui les rend parfaitement inutiles.

A cinq heures du soir.

— Au son du tam-tam, — le pont est devenu désert : je respire librement. — Cet isolement, cet abandon, cette douce et haute contemplation, en face du ciel et du vaste élément, s'accordent avec la tristesse de mes pensées, avec l'insolite et âpre découragement qui domine mon âme.

En dépit de mes efforts, je supporte avec peine l'influence de la mer, l'éloignement complet de tout intérêt, de toute affection; cette solitude de l'âme me tue. — Il me semble parfois que je suis morte. — Jetée là, seule, sur cet Océan immense, n'ayant pour intermédiaire avec le monde habité, que des phalanges meurtrières de bourrasques et de tempêtes, je me demande s'il n'est pas possible que les sympathies humaines, comme certains fluides, perdent leur

force magique par la distance ou l'interposition d'autres éléments incompatibles.

A ce pénible découragement viennent se joindre les supplices du corps. La nécessité de rester toujours dans la même position, à cause du roulis, gênante d'abord, me devient insupportable, lorsque après un jour de torture en arrive un autre sans m'apporter ni consolation ni soulagement.—Cette captivité dans l'espace, cette inaction à laquelle je suis condamnée, cette immense et infranchissable barrière, me rendent comme féroce. — Remplie d'une sauvage tristesse, je me pousse jusqu'aux bastingages ; et là, attachée au bout des ralingues, je cherche d'un œil avide à percer l'horizon, à découvrir au delà un point, une ombre, qui ressemble à la terre.—Ce matin, la vue fixée sur le nord-est, j'ai cru apercevoir là-bas, sur cet horizon éclairé par les rayons du soleil levant, sur le milieu de la ligne transparente qui séparait la mer azurée du ciel brillant de mille feux ; j'ai cru voir mes enfants planant au milieu de

torrents de lumières. — Ils me tendaient les bras, et je voyais leur sourire à travers mes larmes! — Hélas! décevante et cruelle hallucination! combien elle devient amère, lorsque je songe que nous ne vivons plus de la même vie; que, lorsque je veille, ils dorment, et que pendant que je contemple le soleil, ils sont plongés dans les ténèbres de la nuit! — Rien dans leurs habitudes, dans leur existence, ne s'accorde plus avec mes habitudes, avec mon existence. — Plus d'harmonie, plus de rapprochement par la pensée; il semblerait que tout lien soit rompu entre nous. — Mais l'âme est là, qui sent, qui souffre et qui attend.

LETTRE III

—

SOMMAIRE

Le chef d'un empire. — L'indiscipline. — La Saint-Georges. — Le festin. — Le président se couvre. — La petite poste à bord. — Une émeute. — Les bancs de Terre-Neuve. — Un gros temps. — Souffrances et philosophie. — Les canards sauvages. — Lord M.... — Rencontre en mer. — Vent contraire. — En vue des côtes. — Le port de New-York. — L'équipage fait sa toilette. — Long-Island. — L'île de Calypso. — Le Lazaret. — *The Garden.* — Sept milles de quais. — Un *dock* naturel. — Aspect de la ville. — Immense commerce. — Monotonie puritaine. — Le saint jour du dimanche. — Physionomie des passagers. — *Take care of your pockets.* — La vie en hôtel garni. — Difficulté de se loger. — Terreur instinctive. — Une fleur de mon pays.

LETTRE III

A LA MÊME.

Vendredi, 1er mai.

Le capitaine I... est un homme de fort bonnes manières, qui a vécu dans le grand monde. Sa politesse est extrême et son sourire facile; peut-être est-il trop poli et sourit-il trop fréquemment. La douceur de ses mœurs semble tempérer la rude inflexibilité indispensable à un

chef de bateau à vapeur de long cours, espèce de république indocile, où se trouve réuni un si grand nombre de passagers de toutes les classes, de toutes les nations, de toute humeur; gens insubordonnés et sans discipline, vraie cohorte de *guérillas* ou de *condottieri*, qui se croient exempts de toute retenue parce qu'ils ont payé leur écot et n'ont pas prêté serment d'obéissance au chef.

Jeudi dernier, on a fêté la Saint-Georges. Les vins et les friandises en réserve ont été prodigués aux passagers. D'abord, le capitaine a porté un toast à la reine d'Angleterre et à la prospérité de la nation britannique. Puis, notre tour de Babel a fourni des représentants pour les autres nations : chacun a prononcé un discours en l'honneur de son pays respectif, ce qui a fini par griser tous les orateurs. Sans doute par respect pour les lois du crescendo, ils ont chanté au dessert, et devant les dames, des chansons de mauvais goût. Le capitaine, après les avoir vainement rappelés à l'ordre, s'est couvert, et,

comme on n'en a pas tenu compte, il a quitté la table. Les prévaricateurs, très-offensés de l'impertinence du capitaine, qui n'a pas voulu tolérer leur impertinence, ont éclaté en murmures. Ils ont arrêté qu'une plainte en règle serait portée contre le chef aussitôt notre arrivée à terre.

Même jour, à quatre heures.

On vient de me remettre à l'instant une lettre de toi, cachetée, timbrée comme si elle arrivait par la poste. — Où était-elle? d'où vient-elle? — N'importe, je m'en empare avec joie; mon cœur tressaille en lisant ces lignes chéries; je les baise mille fois, et rends grâce à Dieu et au dauphin messager! — Voici le premier moment de plaisir que j'aie éprouvé depuis quinze jours d'isolement et de souffrance. On me dit que cette précieuse lettre, arrivée le jour même de mon départ de Bristol, avait été adressée

directement à bord du *Great-Western*. Le capitaine, à qui on l'avait remise, avait oublié de me la rendre.

Nous approchons des bancs de Terre-Neuve. Le temps est devenu aussi désagréable que dangereux. De gigantesques montagnes d'eau se heurtent contre la roue, poussées par le vent violent et toujours contraire du nord-ouest. — Le froid est excessif. — L'eau de la mer a changé de couleur, et sa nuance blanchâtre nous annonce la proximité des bancs. — A la pluie vient se joindre une brume épaisse qui nous empêche de distinguer la mer à une brasse du navire. Nous avons l'air de voyager dans les nuages, ce qui n'est pas sans danger; nous courons risque, ou d'être encaissés dans un récif, ou de nous briser contre une de ces îles de glace qui nous entourent. — Ne pouvant pas rester dans l'entre-ponts, pour ne pas augmenter mes souffrances, je suis obligée d'endurer les intempéries. C'est tout en grelottant, mouillée de la tête aux pieds, les mains livides, les ongles

bleus, les doigts roides comme les soldats du roi de Prusse, que je trace avec peine ces mots. — Mais que faire ? Le coursier qui se cabre ne fait que resserrer les liens qui l'étreignent, et ajoute la douleur à la captivité. D'ailleurs, à mesure que le mal empire, je sens une force nouvelle pour le supporter. Lorsque la cruelle nécessité nous force à pénétrer dans ces régions âpres, sauvages et terribles que Dieu a données en partage à la vie de l'homme, nous y trouvons, par un saint mystère de la sagesse infinie, de nouveaux germes de force et de perfection. Chaque souffrance, chaque privation, fait éclore un enseignement précieux. Si, malgré ses puériles tracasseries et ses frivoles mécomptes, la vie du monde nous attache par ses décevants prestiges, la solitude et la souffrance de l'âme nous dévoilent le vide des uns, nous apprennent à nous passer des autres : elles nous révèlent une existence à nous, indépendante, hautaine et isolée du cœur et de l'esprit. Loin de ce tourbillon des passions brûlantes, sable du désert

qui aveugle et donne le vertige, la raison devient plus forte, plus équitable, plus lucide : ressentiment, dégoût se calment et s'effacent. Nous faisons une large part à l'indifférence ; la charité s'empare du reste.

Samedi 2.

Le vent est plus calme et la brume s'est éclaircie. Nous nous éloignons du danger. Néanmoins, le froid est toujours intense ; nous sommes encore dans le voisinage des glaces. Quelques canards sauvages sont venus ce matin autour du navire. Cette démonstration était bienséante de leur part ; mais, comme les hommes paient souvent d'ingratitude les bons procédés qu'on a pour eux, lord M... a éprouvé un sensible plaisir à tuer, avec son fusil à trois coups, ses hôtes inoffensifs et hospitaliers, déployant ainsi son adresse devant l'équipage, pendant que les pauvres canards, naguère bat-

tant des ailes, tout joyeux de nous voir et de voler autour de nous, tombaient dans la mer l'un après l'autre, assommés par l'habile tireur. Cette cruauté à froid n'avait d'autre but qu'une puérile vanité à satisfaire. En vérité, je suis pour les canards sauvages.

A trois heures.

Nous venons de rencontrer pour la première fois un bâtiment. Tout son équipage s'était porté en foule vers les bastingages, et nous saluait avec des démonstrations de joie et des hourras répétés. — A la vue de ces hommes, inconnus à la vérité, mais habitants de la terre comme nous, j'éprouvais fortement je ne sais quel mouvement de fraternité humaine, je ne sais quelle sympathie secrète, produite par l'idée d'un commun danger. — Peut-être sont-ils Français! pensais-je. Peut-être ont-ils vu mes amis, — ont-ils quitté la terre après

nous ! — Que s'y est-il passé pendant ces journées mortelles qui nous ont séparés de toute communication avec le monde habité ? — Et ces voix, ces acclamations bruyantes, cette foule de souvenirs et d'émotions diverses, faisaient battre violemment mon cœur. . . . . .

A six heures.

Nous ne sommes plus qu'à 200 milles de New-York. Le vent est toujours contraire, mais le froid s'est calmé tout à coup. Le thermomètre a monté en peu d'heures de dix degrés. Nous approchons de la terre.

Dimanche 3, à neuf heures du matin.

Nous voici en face du port de New-York. Le soleil est dans toute sa splendeur, et la chaleur brûlante.

Déjà tout a changé autour de nous ; l'équi-

page a fait sa barbe; chacun a échangé ses vieux vêtements délabrés pour du linge propre et des habitsneufs. Les gilets de soie, les épingles d'or, les gants, ont reparu. Toutes les têtes sont peignées, quelques-unes même parfumées; les vieux paraissent jeunes, les jeunes nous paraissent beaux. — Les chapeaux des femmes, bossués et flétris, ont été remplacés par de jolies capotes garnies de fleurs; les douillettes usées, chiffonnées et décolorées par la pluie et par l'eau de mer, se sont transformées en robes de soie à collerettes de dentelles. — Un certain air de calme, de contentement et de convenance a fait place aux contractions de l'ennui, aux convulsions du mal de mer et au laisser-aller de la personnalité. Chacun peut aisément s'apercevoir que le plus grand bien qui pût nous arriver était de nous quitter.

Nous sommes enfin dans Long-Island, île située à la gauche de l'entrée du port et à un mille de la ville. Les habitants de New-York en ont fait un lieu de plaisance; ils y ont construit

des maisons de campagne où ils passent régulièrement les dimanches. La fraîcheur de cette île, la beauté de sa végétation et de ses promenades, lui ont valu le surnom mythologique d'île de *Calypso*. Vers le centre de l'île, s'élève le lazaret, grand édifice a péristyle et à colonnes, qui domine un grand nombre de *cottages* et de jolies fabriques. Leur variété, et une certaine originalité de formes, présentent un coup d'œil charmant du côté de la mer. La vue de ce lazaret n'éveille dans l'esprit aucune arrière-pensée fâcheuse de maladie, de gêne ou de captivité ; on serait ravi, je crois, d'être condamné à y passer la belle saison. On y est, dit-on, fort bien logé, on y fait bonne chère, on reçoit librement les visites de la ville; et toutes ces tolérances rendent parfaitement inutile le but de l'institution. Quelques brasses plus loin, vers la droite, on aperçoit une petite île (the Garden). Elle n'est remarquable que par un vieux fort, construit jadis sous la direction du général Lafayette, dont il conserve le nom, et

par quelques restes d'anciennes fortifications tracées par le général Bernard.

Nous voici en face de la ville, bordée à l'est par l'Hudson, qui se jette dans l'Atlantique; à l'ouest, par un bras de mer; au midi, par l'Océan. Elle est bordée de quais qui forment autour d'elle une ceinture d'environ sept milles. Plusieurs jetées s'avancent de deux ou trois cents toises dans la mer. et se divisent en autant de bassins où les bâtiments attendent leur tour pour aller se ranger contre les quais et y opérer leur chargement ou leur débarquement. Le port n'offre rien de remarquable; un immense *dock* naturel, creusé par le courant du fleuve ou par la mer, reçoit à la fois les bâtiments de guerre les plus imposants et les jolis navires aux voilures élégantes; les uns et les autres viennent rudement s'embosser contre la raboteuse charpente, couverte encore de son écorce primitive, d'un quai grossièrement construit sur pilotis, et les pieds des passagers sont accueillis par le choc inhospitalier d'une jetée com-

posée de madriers disjoints, cimentés uniquement par la marée ou les alluvions. Des morceaux de bois à peine équarris, plantés à la file dans le lit du fleuve, à une profondeur suffisante pour tenir à flot les grands bâtiments, et nivelés au-dessus des plus hautes marées; à l'intérieur, un terre-plein composé de galets, qui s'élèvent à la hauteur des rues voisines, c'est à cela que se réduit la construction de ces quais gigantesques sur lesquels on dépose annuellement la valeur de deux à trois cent millions de dollars en denrées des quatre parties du monde. Une fois les bâtiments en panne, ils opèrent leur chargement d'une manière prompte et facile, partant des chemins à *rails* qui vont de la cour des magasins aux navires, et qui jettent à bord les marchandises, sans le secours d'hommes ni de chevaux.

Sur le quai du côté de l'est, nous apercevons la promenade avec ses terrasses et ses triples allées d'arbres. Vers l'ouest, dans la direction que nous suivons, le port se développe avec

ses vastes quais et ses milliers de bâtiments. — Nous laissons à la gauche la ville, qui occupe le centre de la pointe de terre avancée dans la mer. Elle se présente plus riante qu'imposante, plus gracieuse que belle : point de grands édifices, de hauts clochers, de monuments saillants ; mais des maisons en bois toutes neuves, peintes de différentes couleurs et peu élevées ; la plupart n'ont qu'un étage ; et les toits, les cintres des fenêtres ne font point saillie, ce qui donne à l'aspect général de la ville un caractère monotone et triste : on voit que le puritanisme a passé par là.

Nous entrons dans le port. Un calme, un silence profonds annoncent le saint jour du dimanche. Point de marchand qui crie, de chien qui aboie, d'enfant qui joue, de voiture qui roule ; ni rire, ni chant, ni vapeur ; rien que des gens qui se promènent silencieux, roides et composés : vraies machines organisées.

Sans doute, la curiosité n'est pas un péché ; car la foule se presse sur les quais pour nous

voir arriver. On se coudoie, on se pousse, on se rue sur le voisin, pour s'emparer de sa place, mais sans impatience, sans apostrophe, et comme on se donnerait la main dans un autre pays. — A la vue de cette multitude, les passagers sont saisis d'une vive agitation : c'est à qui apercevra un ami, un parent, un fils ! — Celui-ci se hausse sur la pointe des pieds, et, le nez en l'air, cherche son cousin; celui-là fait flotter en l'air son mouchoir; cet autre secoue son chapeau pour saluer un visage de connaissance. Plus loin, un brave homme à faux toupet, blond et frisé, cherche de son petit œil gris et clignotant sa femme ou son neveu; son impatience s'accroît par degré et se change en colère. — Il monte alternativement sur chacune des caisses dont le pont est encombré, et jurant dans toutes les langues, fait planer sur la foule un regard de vieil aigle menaçant. — Quant à ce jeune matelot qui vient de pâlir et de rougir tout à coup, qui brouille les cordages et se heurte contre les paquets en essuyant furtivement une

larme — oh! oui, celui-là vient de rencontrer le regard de la femme qu'il aime! — Pour moi, étrangère à tous ces intérêts, indifférente à tout ce qui m'entoure; pour moi, qui n'attends rien, qui ne suis attendue de personne, plus isolée qu'au milieu de l'Océan, je couvre mon cœur de deuil, et le cachant dans le sanctuaire qui renferme mes souvenirs, j'attends tranquillement mon tour pour descendre sur le sol étranger. — A mesure que mes compagnons de voyage se pressent sur le pont, j'entends la foule qui répète autour d'eux : — « *English dogs!!! — English aristocracy!* » — mots sacramentels aux États-Unis; pendant que les arrivants se disent entre eux : — « *Take care of your pockets!* — Prenez garde à vos poches! »

Mardi 5.

J'ai eu beaucoup de peine à me loger. Cette ville est une vraie fourmilière; les hôtels *garnis*

débordent. Ici, règne une locomotion générale et perpétuelle. Ce peuple ne vit pas, il court. Indépendamment des masses d'hommes affairés qui sont sans cesse en route, des familles entières, pour échapper aux soucis et aux entraves du ménage, plantent leurs pénates dans des espèces de caravansérails, et vont par groupes s'établir autour d'une table de trois cents couverts, puis couchent à l'auberge.

Enfin, grâce à l'obligeance de M. W..., je suis installée dans une maison garnie, au centre de la ville. L'appartement est triste; cela m'importe peu : je vais partir. Mais ce qui pourrait mériter quelque attention, c'est que la maison me semble peu sûre. Ayant demandé un valet de chambre qui sût la langue française, j'ai vu apparaître un mulâtre de figure sinistre. Son œil fauve et farouche, sa parole brève et rare, me causent une indéfinissable crainte, et je ne sais par quelle analogie instinctive la méfiance qu'il m'inspire se déverse sur les autres domestiques de la mai-

son. Je rougis de ma poltronnerie féminine, mais cela n'y fait rien. Je ne saurais m'habituer à leur service cauteleux, à leur présence imprévue dans mon appartement, à leur apparition quand je ne les demande pas. — Hier encore, j'en trouvai un dans ma chambre au moment de me mettre au lit et je fus saisie d'un grand effroi. — Enfin, je ne sais s'il se trouve dans la maison un voleur, peut-être un assassin; mais certainement il y a de l'un ou de l'autre.

Toutefois, au sortir de ma galère, j'ai joui profondément du calme délicieux causé par le repos, les parfums de la terre et un concert d'hirondelles qui voltigent encore en ce moment autour de mes persiennes, battant des ailes, à la douce chaleur d'un beau soleil du mois de mai.

Quoique je n'aie pris de lettres d'introduction que pour mon banquier et le consul de France, on m'accable de politesses; une curiosité sauvage et hospitalière me suit partout. Les cartes de visite, les invitations, les

bouquets m'arrivent de toutes parts. — Dans ce moment même, je reçois de la part de M. M..., que je ne connais pas, une corbeille des plus belles fleurs : tout au milieu se trouve une plante de la Havane, une fleur de mon pays! — En aspirant son parfum, mes sens ont été bouleversés, et j'ai senti une grosse larme qui roulait dans son calice.

LETTRE IV

—

SOMMAIRE

M. Santo-Zuarez. — Le *Christophe-Colomb.* — Deux modes de traversée. — Les remises et la livrée prohibés à New-York. — Régime de l'égalité. — Servez-vous vous-même. — Les quartiers. — La hiérarchie dans la démocratie. — Passion malheureuse pour l'architecture classique. — Corinthe, Lacédémone et Rome. — Goût rectiligne. — La campagne. — Les environs. — Atelier de Vulcain. — *Broad-Way.* — La coquetterie du nord et le puritanisme. — Maisons improvisées. — Incendies fréquents. — Les débuts de Fanny Elssler. — Aspect du théâtre et des loges. — La sortie du spectacle. — Toujours l'égalité. — Désordre. — M. de Laforêt, consul de France à New-York.

LETTRE IV

A LA MÊME

Mercredi 6.

Je viens de voir M. Santo-Zuarez, mon banquier; c'est un excellent homme et d'une obligeance parfaite. Il m'a proposé deux moyens de continuer mon voyage : le premier et le plus sûr serait de partir par le paquebot à voiles *le Christophe-Colomb* qui est en rade.

mais qui ne doit quitter le port que le 15; le second, par Charlestown et sans délai. Cette dernière voie aurait l'avantage d'une plus courte traversée : le tiers du chemin se ferait par terre; mais il faudrait se hasarder sur un de ces paquebots à vapeur marchands, sans cabine particulière, et qui, de construction légère et seulement destinés au cabotage, se risquent tous les jours en plein Océan. Ils partent pour la plupart chargés de coton, dirigés par des capitaines inhabiles, et périssent incendiés où submergés, à peu près un sur dix. — La bonne chance est trop rare, je préfère *le Christophe-Colomb*. En attendant, je vais profiter de mon séjour ici pour voir un peu le pays.

Six heures du soir.

J'ai fait demander au maître de l'hôtel que j'habite une voiture de remise et un domes-

tique pour me suivre. — Il m'a ri au nez (mon hôte), me disant que dans New-York il n'y avait pas de remise; que les fiacres étaient pour tout le monde, et que les domestiques ne montaient jamais derrière, attendu que chacun pouvait facilement, en baissant le carreau, avancer la main, tourner le bouton et se rendre service à soi-même. — J'aurais été fort embarrassée de cette coutume républicaine, sans l'obligeance de celui qui m'accompagnait.

La ville est fort jolie; les quartiers, dans cette métropole de l'égalité sociale, sont partagés selon les états et la hiérarchie. Ces lignes de démarcation sont l'œuvre à la fois de la valeur inappréciable qu'on attache au temps et de l'orgueil des riches, plus ardent ici parce que la crainte le concentre dans le mystère de la vie privée.

Le quartier des bureaux de la banque, celui des chantiers et des ateliers, celui de la basse ville, consacré aux affaires maritimes, réunissent sur le même point les éléments de chaque

industrie, ce qui facilite et abrége les transactions.

La haute ville, réservée à la classe opulente, est séparée du tumulte des affaires par une ligne intermédiaire, — la chaussée de *Broad-Way*, — et se trouve ainsi à l'abri du contrôle gênant et fâcheux des classes jalouses et toutes-puissantes. Du reste, l'égalité républicaine règne ici dans la construction des édifices comme dans les lois, si l'on excepte pourtant certaines imitations de l'antique ; car les Américains ont une passion irrésistible pour l'architecture grecque et romaine. Ils pensent sans doute que les germes de l'art, comme ceux de la liberté, frappés de stérilité ailleurs, se sont réfugiés sur leur terre féconde. Mais jusqu'ici la liberté américaine a donné moins de fruits savoureux que de feuilles exubérantes, et le goût des arts, chez eux, se réduit à quelques copies grotesques du Parthénon et du Colysée. Pas de province, aux États-Unis, qui n'offre quelques pauvres villages portant le nom de Corinthe,

d'Athènes, ou de Rome ; pas de rue sans portiques ou sans pilastres, mais dépourvues de goût et de proportion. De petites portes bourgeoises, flanquées de colonnes gigantesques, reposent sur de frêles bases qui font trembler les passants. Des péristyles à guinguettes supportent de lourds frontispices à bas-reliefs, représentant des lions ou des chimères monstrueuses ; car, grâce à Dieu, on ne s'est point avisé encore de défigurer la forme humaine. Tout cela fait un mélange d'architecture disparate, prétentieuse et grotesque ; mais, à part quelques exceptions de ce genre, l'extérieur des maisons offre un aspect simple, frais et harmonieux.

Dans le haut quartier on a déjà bâti bon nombre de petits hôtels en pierre, et même en marbre, dont l'extérieur, d'une élégante modestie, voile à peine la richesse du dedans. Les édifices publics n'ont rien de remarquable, et les temples, élevés aux frais de chaque culte, sont en général d'un goût austère.

quoique le style grec et romain y reparaisse toujours.

Les rues, alignées et bien entretenues, sont d'ailleurs mal pavées, faute de matériaux; le bois remplace le caillou, et, à l'exception de la longue chaussée de Broad-Way, en partie macadamisée, le reste est composé de madriers liés transversalement, ce qui, joint à la rudesse des voitures, qui ne sont pas suspendues, rend toute course intolérable : on rentre le corps brisé.

Presque toute la campagne environnante n'est plus qu'un atelier de Vulcain. Lorsqu'on aborde en Amérique, l'imagination est peuplée d'arbres séculaires et gigantesques, de lianes souples et puissantes; mais bientôt on n'aperçoit que terrains défoncés, monceaux de sables et de pierres arrachés aux entrailles de la terre, machines à vapeur, fumée, et çà et là quelques arbrisseaux rabougris, dédaignés par la cognée. Le doux parfum des plantes fait place aux odeurs infectes de graisse fondue, de gaz et de bitume.

C'est pitié de te voir ainsi traiter, vierge sainte, pauvre Nature!

La grande rue de Broad-Way est comme l'épine dorsale de la ville. C'est le centre de la vie élégante, la promenade habituelle du beau monde et des étrangers. Des magasins magnifiques, de riches et brillants étalages, offrent un attrait à l'acheteur et un passe-temps au flâneur. La jeune fille s'y promène avec son fiancé, et celle qui n'en a pas l'y trouve. C'est en parcourant ces trottoirs que les affaires les plus graves se discutent; c'est au milieu de cette foule empressée que le filou cherche fortune, et que la femme américaine, à la taille moyenne et fine, aux traits délicats, au maintien modeste, fait mouvoir les ressorts de sa coquetterie septentrionale sous un voile de pruderie à la fois transparent et dangereux.

En général, la mise des femmes de New-York est élégante et recherchée. Les modes de Paris leur arrivent avec une grande célérité; Broad-Way et le boulevard de Gand se suivent de près

avec une singulière fidélité. La construction des maisons est tellement légère que, lorsque l'alignement des rues l'exige, on les avance et on les recule aussi facilement qu'un plat de dessert sur une table pour rétablir l'harmonie. Il n'est pas rare de voir dans les campagnes des maisons transportées sur des roues, à des distances considérables. On les élève à la hâte, comme les Arabes plantent leurs tentes pour y passer la nuit. A les voir avec leurs murailles enjolivées d'éclatantes couleurs, on les prendrait pour des fabriques improvisées dans nos jardins pour une saison, pour une fête. Il est vrai qu'on les reconstruit souvent, car une étincelle les dévore, et des quartiers entiers ont été consumés dans une nuit.

Depuis que je suis ici, j'entends chaque jour et à plusieurs reprises sonner la cloche d'alarme et les pompes retentir en roulant dans les rues, suivies de la multitude qui pousse des cris de détresse. Ce cortége est effrayant. La première fois que je l'aperçus, je crus qu'il

s'agissait d'une émeute populaire. Bientôt le calme des passants me rassura. Chacun vaquait à ses affaires et paraissait n'y attacher aucune importance.

Tout citoyen qui porte secours dans un incendie est exempté par la loi d'un tour de garde : ce n'est pas la récompense d'une action dévouée, mais le paiement d'une dette; on lui rend la valeur du temps qu'il a perdu. Ces sinistres si fréquents n'ont pas seulement pour cause l'habitude de construire en bois, mais l'absence de police, et la loi d'assurance, qui décide toujours en faveur du propriétaire. Sans doute, le but de la loi était de protéger le faible contre le fort, le propriétaire ruiné contre la riche association spéculative; mais il en résulte que la mauvaise foi, si générale dans ce pays, abuse du bénéfice de la loi et invente toutes sortes de ruses pour provoquer et multiplier les incendies.

J'ai assisté hier au début de Fanny Elssler. Elle a été applaudie avec fureur et semblait

révéler l'art de la danse aux Américains; l'enthousiasme était complet; je me croyais à Rome, et j'avais de la peine à reconnaître ce peuple qui ne parle qu'en mesure et ne marche que par des ressorts. Mais bientôt ces hommes, le chapeau sur la tête, habit bas, couchés sur leurs siéges et qui, après avoir déposé à terre leurs souliers à gros clous, appuyaient nonchalamment leurs pieds chaussés de bas de laine sur le dossier de leurs voisins, me rappelèrent que j'étais aux États-Unis.

La salle de spectacle est belle et bien éclairée, mais le principe de l'égalité, intolérable esclavage, exige que les places soient communes; de sorte que la plupart du temps la fille est séparée de la mère, le mari de la femme; tous sont placés, ou plutôt lancés au hasard.

En sortant du théâtre, le désordre était à son comble. Point de police, attendu qu'elle pouvait gêner la liberté du peuple, qui se ruait à plaisir sur le faible; point de domestiques; cet usage aristocratique choque-

rait trop la masse qui les fournit et ne les a pas; point de commissionnaires qui, moyennant une légère rétribution, aillent chercher les voitures. Un Américain ne doit pas se dévouer au service d'un autre. Aussi n'y a-t-il pas moyen de s'y reconnaître; et, après avoir été en danger d'être assassiné, on finit par être volé.

Le tumulte était sans pareil : on se poussait, on se heurtait, les coups et les culbutes pleuvaient. Notre cavalier fut assez heureux pour atteindre enfin la voiture, mais il revint sans sa bourse.

En arrivant chez moi je m'aperçus, à mon tour, que je n'avais plus ma lorgnette. Un moment, je pensais qu'elle était peut-être restée dans la voiture, et je voulus la réclamer : on m'assura que c'était inutile. La police ne s'occupe ici que des crimes, et fort peu des vols : on aurait trop à faire.

Le 7 mai.

M. de Laforêt, notre consul, a toutes sortes d'attentions pour moi. C'est un galant homme de l'ancien régime, d'une politesse exquise, spirituel, causant à merveille, et parfaitement au courant de tout ce qui intéresse ce pays, où il exerce depuis plusieurs années les fonctions de consul de France. Je ne connais personne d'aussi dévoué que lui et d'une obligeance plus expansive; avec lui, on est ami de cœur à la troisième visite, tant sa franchise loyale inspire de confiance!

LETTRE V

—

SOMMAIRE

Ecoles du dimanche. — Développement de l'instruction primaire aux États-Uuis. — Heureux effets et touchant spectacle des *sunday-schools*. — Les maîtres et les élèves. — Établissements de charité. — Les sourds-muets. — Impression produite par le chant sur un sourd-muet. — Instruction des aveugles. — Lettres moulées en saillie. — Les chanteurs et les musiciens aveugles. — Les amants aveugles. — Confidences involontaires. — Un palais pour les fous. — Régime de la maison. — La jeune folle. — La nièce de Washington. — Leçon de guimbarde. — M. Gaillardet, rédacteur en chef du *Courrier des États-Unis*. — La causerie en Europe. — On ne cause qu'en France. — Pourquoi.

LETTRE V

A M. LE MARQUIS DE PASTORET.

New-York, 7 mai.

Me voici, mon cher marquis, dans cette métropole de l'égalité sociale et de la morgue commerciale, que l'on appelle New-York. Vous me demandez quelques observations sur ces républicains qui défrichent leur société nouvelle au pas de charge. J'aurai plus de mal que

de bien à vous en dire, comme de toute association humaine; mais je me complais à commencer par le bon côté, et je vais vous communiquer naïvement et au courant de la plume quelques-unes de mes impressions.

Hier, j'ai été témoin d'un touchant spectacle. Plus de seize mille enfants, divisés par bandes, parcouraient les rues, bannières déployées, pour célébrer l'anniversaire de l'établissement des écoles du dimanche, *Sunday-Schools*. Cette institution populaire est une des plus bienfaisantes des États-Unis. Plus de dix mille écoles gratuites, contenant chacune six à sept mille enfants, sont confiées à quatre-vingt-dix mille instituteurs ou institutrices, la plupart appartenant aux familles les plus respectables, et volontairement dévoués à cette pénible tâche.

Ce sacrifice obscur, cette abnégation sans gloire dont la seule récompense se trouve dans la conviction du devoir accompli, voilà, certes, une œuvre vraiment chrétienne qui fait honneur au pays et à l'humanité.

Ces écoles se tiennent dans des salles dépendantes des églises, et l'enseignement, particulièrement dirigé vers les idées religieuses, a lieu aux heures des offices. Une association générale, dont on devient membre moyennant cinq piastres par an, est le centre de toutes les autres. Elle a pour but d'encourager de nouveaux établissements de ce genre. L'État de New-York seul en compte déjà neuf.

L'instruction primaire est très-répandue dans les États du Nord. Là, tout le monde sait lire, écrire et calculer. Outre les établissements de charité, l'État de New-York compte 10,238 écoles, et sur un nombre total de 582,181 enfants, il y en a 545,425 qui reçoivent l'instruction élémentaire.

L'Américain des États-Unis, qui ne comprend ni le beau luxe des arts ni l'élan généreux du dévouement chevaleresque, lui dont la vie est un cours éternel de géométrie, se prête pourtant volontiers aux associations de progrès et de charité publique. Sur quatre millions de

francs qui défraient les écoles primaires, plus des deux tiers sont le produit des souscriptions particulières.

Les établissements de charité ne sont pas moins encouragés que les écoles; j'en ai visité plusieurs. La méthode d'enseignement pour les sourds-muets est ici la même qu'en France, à l'exception du langage des signes alphabétiques, remplacé exclusivement par une pantomime expressive et rapide qui communique vivement la pensée du maître à l'élève. Rien de plus intéressant que ces dialogues, où toutes les facultés du maître accourent et se pressent pour venir en aide à celles qui manquent au pauvre infortuné. On admire l'énergie de l'action, la vivacité du mouvement, le jeu indéfinissable de la physionomie, aidés du regard vif et perçant qu'anime le désir de communiquer la vie de l'intelligence à l'enfant deshérité. Celui-ci, dont l'œil passionné et avide fait jaillir des rayons étincelants, cherche à saisir le sens de la pantomime, et y répond par des gestes

et des mouvements non moins rapides, non moins vifs, non moins imprévus. — Grande et belle chose, mon cher ami, que cette communication naïve et sublime entre la nature qui souffre et la charité qui lui porte secours, mettant en jeu à la fois tous les ressorts du corps, de l'âme et de la pensée!

En général, j'ai remarqué ici un caractère touchant de calme, de patience, de douceur presque angéliques, dans la physionomie des personnes qui s'occupent de l'éducation des enfants infirmes; rien ne décèle en elles la cupidité du salarié. Sans doute, les soins constants qu'elles portent à ces plantes étiolées avant d'éclore dont on leur a confié le dépôt, la sainte mission de développer une vie encore incomplète, l'attrait profond qu'inspire tant de faiblesse et de malheur, tout cela perfectionne l'âme et l'ennoblit.

J'eus la fantaisie d'essayer quelle impression pourrait produire la voix humaine sur un sourd-muet qui me parut plus intelligent que ses ca-

marades, et j'entonnai à pleine voix quelques mélodies lentes. — La salle était vaste, le silence profond. — Au bout d'un instant, je m'aperçus que le jeune homme entendait, et je me flattai d'avoir, à l'amour près, renouvelé le miracle de Galatée. Mais bientôt des contractions violentes et progressives défigurèrent la physionomie du pauvre jeune homme, et des larmes mouillèrent sa paupière, comme si l'éveil d'un sens nouveau se fût révélé par la douleur. — Je gardai aussitôt le silence, et lui fis demander par son maître si la sensation qu'il éprouvait était douloureuse. — « Je sens, répondit-il par des signes éloquents et imitatifs, depuis les cheveux jusqu'aux extrémités des pieds, un frisson qui m'agite profondément, mais dont l'expression est plutôt agréable que pénible. »

Néanmoins, l'expression contractée et mélancolique de ses traits me fit craindre de lui avoir fait mal; je ne répétai point l'épreuve.

L'instruction des aveugles est plus avancée

que celle des sourds-muets. Au moyen de lettres et de chiffres en saillie, ils lisent aussi rapidement que s'ils jouissaient de la vue. Ils sont bons mathématiciens, deviennent forts en théorie, et peuvent acquérir des connaissances précises en physique et en chimie. Tous leurs loisirs sont occupés par la musique, et rien n'égale leur tenacité harmonique; ils jouent seuls, ils jouent à deux, ils jouent à trois; ils jouent du piano, de l'orgue, de la flûte, du violon, et enfin des symphonies à grand orchestre. Comme ils n'ont jamais entendu qu'eux-mêmes, leur jeu, d'ailleurs en mesure, ne ressemble à aucun autre : c'est quelque chose d'étrange, un vrai charivari.

Rien de plus pénible que de les voir répéter cent fois la même cantilène sans que leur corps ou leurs traits éprouvent la moindre altération : impassibles, roides, ils paraissaient morts.

Lorsqu'ils chantent, c'est bien autre chose. Leur physionomie, dont ils ignorent le jeu, se mo-

difie selon l'effort ou les habitudes involontaires de leur nature : on voit des bouches de travers ou fendues jusqu'aux oreilles, des nez froncés comme si une coulisse les pressait, des yeux qui pleurent au-dessus de bouches qui rient, et *vice versa*. C'est horrible et ridicule à la fois; et je me suis surprise à rire et à pleurer, tout en éprouvant un remords douloureux de mon hilarité involontaire.

Ce qu'il y avait de curieux, c'est que pendant le redoutable concert, où les instruments de cuivre dominaient et auquel nous étions obligés d'assister par charité, une jeune aveugle et un jeune aveugle s'adressaient des mots très-tendres, en se donnant rendez-vous chez une tante de la première, où celle-ci devait passer les vacances. Leurs douces paroles contrastaient singulièrement avec leurs traits impassibles, et leurs yeux sans regard blessaient l'intelligence du cœur comme un son discordant; comme ils ne s'apercevaient pas que nous les écoutions, le mystère de leurs amours, la pudeur tou-

chante de leurs plus secrètes pensées, étaient, à leur insu, jetés aux vents par eux-mêmes, et livrés à tout un monde indifférent et curieux.

Les aveugles de naissance n'ont jamais une véritable beauté ; le charme et le jeu de la physionomie leur sont inconnus. Ils manquent de cette gracieuse harmonie que donnent le goût et le désir de plaire. Privés de ces impressions fugitives, imprévues et multipliées, qui nous émeuvent à chaque instant, leur visage s'éclaire rarement de ce reflet divin, de cette beauté de l'âme, supérieure à la beauté même.

En sortant de la maison des aveugles, j'ai visité un autre établissement qui m'a fait une impression profonde. Figurez-vous un beau et vaste château, élevé sur une pointe de terre, à l'extrémité d'une presqu'île, entre deux rivières navigables, et entouré d'un jardin à l'anglaise riant, bien entretenu, au milieu d'un paysage animé par le passage continuel des bateaux à vapeur, et borné au loin par l'Océan. L'architecture de ce palais est sans

colonne, péristyle ou fronton de mauvais goût; nulle trace, Dieu merci! de caricature grecque ou romaine; il est bâti à l'italienne, dans un style simple. Un beau perron conduit à un grand vestibule orné de cartes géographiques, et se termine, à l'une des extrémités, par un second perron qui mène au jardin. Deux grands escaliers, à droite et à gauche du vestibule, aboutissent à des galeries élevées, éclairées par des plafonds vitrés, et meublées d'un grand nombre de jeux de récréation et de fauteuils à ressorts, destinés à remplacer, pendant le mauvais temps, l'exercice de la promenade. Dans les chambres attenantes à cette galerie, meublées avec soin et même avec recherche, rien ne manque, pas même l'étagère aux porcelaines de fantaisie. A l'étage inférieur, même disposition; seulement, les tables de jeu sont remplacées par un billard, des livres, des journaux et des brochures.

Tous ces appartements parfaitement bien tenus, cirés, frottés, éclatants de propreté, ce

luxe, ce soin, cette élégance, ce château, le croiriez-vous, mon ami? c'est une maison d'aliénés. — Là vivent de pauvres fous, aussi heureux que des fous peuvent l'être. L'étage supérieur est destiné aux femmes, l'étage inférieur aux hommes. Tout est combiné pour qu'ils ne s'aperçoivent pas de leur esclavage. Ils croient habiter une maison de campagne avec des amis; et, comme ils y mènent une vie douce, plus douce peut-être qu'ils ne l'ont jamais goûtée, l'idée de la quitter ne leur vient pas. Ils ont des voitures, sortes d'*omnibus* fort commodes, pour se promener plusieurs heures par jour quand le temps le permet. Le soir, ils s'invitent mutuellement à prendre le thé. Traités avec les plus grands ménagements, exempts de toute punition corporelle, ils se laissent volontiers dompter par la voix, le geste et la diète, seuls moyens employés pour les assouplir. L'exercice, la promenade, les bains, une nourriture saine et réglée, et, par-dessus tout, les apparences de la liberté, adoucissent leur humeur,

et viennent à bout de leur folie. Il n'y en a pas un de furieux; le caractère général de leur démence est doux et mélancolique.

La première personne qui se présenta à ma vue fut une jeune femme assise sur un fauteuil à bascule, au fond de la galerie, et qui se balançait nonchalamment. Lorsqu'elle m'aperçut, elle se leva, marcha lentement, et comme importunée d'avoir été dérangée, s'approcha d'une table de *trou-madame* qui se trouvait à côté; puis, après avoir jeté vivement et au hasard plusieurs billes sur le billard, sur le tapis, elle prit son chapeau et se sauva dans le jardin. Ses gestes, son attitude, annonçaient le recueillement le plus intime, et une jouissance triste et profonde de la solitude et des distractions matérielles prodiguées autour d'elle. Le trouble de son esprit ne s'était décelé que par la brusquerie de son mouvement et par cette fuite rapide par laquelle elle venait de m'avertir que je l'avais importunée.

J'ai trouvé dans l'établissement une nièce

du général Washington, qui m'a reçue avec les démonstrations de politesse d'une personne élevée dans le grand monde. C'était une femme d'une taille élevée, grêle, aux doigts longs et amaigris; ses grands yeux bleu-clair laissaient échapper un regard long et mélancolique; son pied, posé sur un tabouret, battait la mesure à temps égaux sur la tête d'un petit levrier, qui reposait humblement sur sa pantoufle brune à bouffettes rouges. Elle était tout en blanc, et coiffée d'un bonnet couvert de fleurs bizarrement placées sur l'oreille : du milieu de ces fleurs sortait un buisson de petits rubans de toutes couleurs, portant chacun le nom d'un des États. Ces bandelettes retombaient en désordre sur son épaule : à cet ornement près, sa tenue était convenable. Lorsqu'elle apprit du directeur que j'étais étrangère, et que je venais visiter son pays, elle me demanda si j'en étais satisfaite, m'engageant, dans ce cas, à m'y établir. Comme moyen de m'y plaire, elle me proposa de m'apprendre à jouer de la guim-

barde; et se dirigeant vers l'étagère, elle décrocha avec précaution un de ces instruments, qui se trouvait suspendu au-dessus d'un groupe de porcelaine de Saxe, et commença à en jouer pour me prouver son savoir-faire; puis elle remit la guimbarde à sa place avec le même soin, en me disant : — « Pensez-y, mon oncle en jouait. »

Le directeur me montra la tête d'un de ses fous, qu'il plaça à côté d'un buste de Shakspere. Les deux crânes paraissaient jetés dans le même moule. — Le génie est-il donc si près de la folie?

Je vois souvent un jeune littérateur, votre compatriote, directeur en chef de l'excellent journal français qui s'imprime ici sous le titre de *Courrier des États-Unis*. La conversation de M. Gaillardet est pleine d'intérêt : j'aime à causer avec lui de la France, qu'il regrette et qu'il me rappelle par son esprit vif, orné et communicatif. Vous le savez, mon cher marquis, la conversation n'existe qu'en France; ailleurs,

on pérore, on apprend, on sait, on écrit; en France, on cause. Là règne cette faculté précieuse qui déverse les richesses de l'intelligence par la parole, et qui les fait affluer toutes dans le vaste trésor des progrès humains.

Grâce à une langue claire, élégante, logique, à la vivacité de la pensée, à l'exercice constant et varié des facultés de l'esprit par le mouvement incessant des idées, le domaine de la parole est en France.

On rencontre en Allemagne des hommes qui possèdent des connaissances vastes et profondes, des esprits puissants; mais avant que l'Allemand ait dominé sa pensée et formulé sa phrase, le Français a jeté au vent dix bombes d'artifice et autant de chandelles romaines.

La langue anglaise se prêterait à la brillante escrime du dialogue par la simplicité et le laconisme de ses phrases, si les Anglais, généreux de leur argent, étaient moins avares de leurs paroles. Ils aiment à tenir gaieté, abandon, vivacité, tous les éléments de la conversation,

dans un coffre bien scellé, sous la garde de leur orgueil.

Quant aux Espagnols et aux Italiens, ils parlent et ne causent pas; la violence du sang méridional les entraîne; leur imagination se monte progressivement, la parole suit l'impression de la tête, le ton hausse, on n'écoute plus; on crie pour dominer la voix de son interlocuteur, et enfin on arrive à un tel diapason, que personne ne s'entend, et qu'on a l'air de se quereller en se disant les choses du monde les plus folles et les plus fraternelles.

Le Français seul, expansif, d'un esprit facile, est éminemment sociable; aussi impatient d'apprendre que d'enseigner, il sait écouter autant qu'il aime à être écouté : il ne trouve pas une offense dans une équivoque. Soupçonne-t-il un sarcasme, il riposte légèrement et oublie. L'élégance de la langue couvre toujours chez lui l'aspérité de la pensée, de même que sa souplesse lui permet de tout exprimer, de tout voiler par des nuances délicates; et si l'Alle-

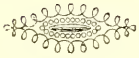
mand ne rend pas toute l'énergie de sa pensée, s'il ne dit pas tout ce qu'il sait, le Français parle souvent et éloquemment de ce qu'il ignore.

LETTRE VI

—

SOMMAIRE

Un incident. — Départ pour Washington. — Le planteur de la Caroline du Sud.



LETTRE VI

A MADAME GENTIEN DE DISSAY.

New-York, 7 mai.

Cette nuit, vers deux heures, j'étais couchée et commençais à m'endormir, lorsque je fus éveillée par un grand fracas. — On déplaçait des caisses, on forçait des serrures; tout cela se passait à ma porte, dans un corridor qui touchait immédiatement la cloison de ma chambre et où se trouvaient mes malles. — Je m'as-

sis sur mon lit. — Les traits du domestique mulâtre se présentèrent aussitôt à mon esprit; je crus le voir et je fermai les yeux. Le bruit continuait; je voulus me lever, mais un instant de réflexion m'arrêta. — Que faire? — J'étais seule, sans moyen de défense; je compris qu'il valait mieux me laisser voler que me faire assassiner peut-être. — Je replaçai ma tête sur l'oreiller, et m'endormis de nouveau. Ce matin, tout paraissait en ordre; mais décidément cette maison me déplaît : je la quitterai.

Ayant manifesté à M. Belmont, délégué de la maison Rothschild, le désir de voir Washington, cet excellent jeune homme, aussi poli qu'obligeant, m'a offert de demander à l'armateur du *Christophe-Colomb* quelques jours de répit. Ce dernier a d'abord refusé; mais M. Belmont lui a promis de lui fournir un chargement d'or pour la Havane; il n'a pas résisté à cet argument. Je pars demain pour Philadelphie; M. H. et un de ses amis m'accompagnent.

M. W...n, notre compagnon de voyage, est un

planteur de la Caroline du Sud. Cordial, franc, courtois dans ses manières; son cœur est chaud, sa tête ardente, et tout attaché qu'il soit aux institutions de son pays, il en déplore les abus. C'est, par la droiture et le noble orgueil, un véritable descendant des premiers colons anglais. Je me réjouis de l'avoir pour compagnon de voyage.

LETTRE VII

—

SOMMAIRE

Le joug de l'égalité. — Liberté collective et esclavage individuel. — L'aristocratie en Amérique. — Le *de* nobiliaire. — Un peuple de colonels. — La discipline d'un bateau à vapeur. — Despotisme des conducteurs de diligence, des capitaines de bateau et des *select-men*. — Noms des ivrognes affichés. — Distribution du pouvoir dans les masses souveraines. — Magistrats secondaires. — Leur tyrannie et leur avidité. — De New-York à Philadelphie. — Intérieur d'une diligence. — Les hommes et les journaux. — Habitudes de grossièreté. — Fiscalité des lois et tarif des délits. — Une scène muette en diligence. — L'argent, mobile unique. — La jurisprudence consacrant l'hypocrisie et l'égoïsme. — Les bords de la Delaware. — Paysages. — Aspect sauvage et primitif. — Effet produit par les machines à vapeur sur les animaux. — Souvenirs sinistres. — Course de géants enflammés. — Le *Yankie*. — Mœurs domestiques des Américains. — Les mariages. — Les héritages. — Avenir de l'Amérique et de l'Europe. — Marche probable de la civilisation. — Arrivée à Philadelphie. — Physionomie générale de la ville. — La montagne. — L'aqueduc.

LETTRE VII

A M. PISCATORY, MEMBRE DE LA CHAMBRE DES DÉPUTÉS.

Dimanche 10.

C'est un joug bien pesant que l'égalité, mon cher ami. Pour satisfaire aux exigences de tous, on est soumis à des gênes intolérables. Chacun paie de ses affections, de ses goûts, de ses penchants, de son indépendance, le bénéfice fractionnel que l'association lui accorde.

On achète bien cher la liberté collective, quand on la paie par l'esclavage individuel. Ici, le riche est toujours opprimé par le pauvre et refoulé par la jalousie des masses. Ainsi, la liberté est sacrifiée à l'égalité, l'égalité immolée à la liberté ; ce qui s'appelle être égaux et libres. Dans ce pays, il faut marcher au pas de tout le monde, vivre de la vie de tout le monde. Au théâtre, en voyage, à l'auberge, chez soi, l'esclavage est général, inévitable : tous les actes de la vie sont collectifs.

En route, on est forcé, bon gré, mal gré, de voyager dans la même voiture avec soixante ou quatre-vingts individus qui mâchent du tabac, crachent et sentent mauvais. Arrivez-vous dans une auberge, vous êtes servi à l'heure de tout le monde ; plus tard, vous vous coucherez sans dîner dans une chambre commune, souvent dans un lit commun, à moins toutefois que vous n'ayez un titre; car, dans ce pays, la seule distinction, c'est un titre. Pour moi, qui n'avais jamais songé qu'un mot au bout de mon nom,

ou devant mon nom pût ajouter à mon mérite, il m'a fallu vivre parmi les *pur-sang* de la *démocratie*, pour savoir ce que vaut un quartier de noblesse, prisé ici comme le talent en France, comme le soleil est adoré chez les Indiens. Ces républicains bizarres ne pouvant pas atteindre à ce genre de distinction, ils s'emparent des grades militaires : c'est à qui se fera nommer *colonel*, *capitaine*, *lieutenant*, sans avoir jamais vu une parade ni un régiment, mais moyennant une légère rétribution, et la valeur du grade imaginaire augmente en raison inverse du prix qu'il a coûté. Vous embarquez-vous sur un bateau à vapeur ? — on vous met à la porte de la cabine à huit heures du soir, qu'il pleuve ou qu'il vente; et à neuf heures, le signal une fois donné, vous voilà parqué dans un hamac, à la file l'un de l'autre, sous peine, si vous n'obéissez pas à l'heure, de coucher sur la dure. Les lits se distribuent par rang de taille et de grosseur; les passagers les plus lourds sont destinés à servir de lest au bateau, et occupent

les hamacs les plus rapprochés du parquet; ainsi de suite. Une fois emballé, dormez si vous pouvez, à côté d'impitoyables manants, et victime de leurs mauvaises habitudes.

A cinq heures du matin il faut déguerpir, et quelle que soit la saison, se tenir sur le pont, exposé à l'influence malsaine de la gelée ou du brouillard. En attendant qu'on relève les hamacs et qu'on prépare le déjeuner, on fait sa toilette en commun, dans un grand bassin d'étain que chacun à son tour remplit de l'eau du canal; puis chacun de compléter sa toilette avec un seul et unique essuie-mains, un même peigne et une brosse *omnibus*, le tout suspendu à l'entrée de la cabine.

A peine les passagers sont-ils rentrés, qu'on arrête les hommes par une barrière, et les femmes sont appelées seules à se mettre à table, pour que la voracité des premiers ne laisse pas ces dernières à jeun. Puis, un instant après, la digue est rompue, l'avalanche se précipite, et la foule tout affamée s'empare des siéges

qui restent. Là, chacun mange ce qu'il trouve, sans se permettre la moindre observation; car le capitaine est tout-puissant : rien ne marche, rien ne s'arrête ou n'agit qu'au gré de sa volonté.

Ainsi l'Américain, si jaloux de sa liberté, est complétement asservi sous la loi d'un conducteur de diligence, d'un batelier ou d'un capitaine de bateau à vapeur. Pour compensation, il est vrai, ce peuple nomme ses gouverneurs, les paie mal, et les chasse au moindre caprice ; le jury, qui condamne ou absout, est choisi par la volonté arbitraire des *select-men* ou *élus*, fonctionnaires subalternes sortis de son sein, et dont l'autorité s'étend jusqu'aux plus minces détails. Ce sont les *select-men* qui affichent les noms des ivrognes et défendent aux cabaretiers de les recevoir sous peine d'amende. Enfin, pour mettre d'accord les exigences de la liberté et de l'égalité, la représentation nationale est choisie et déléguée par des électeurs, entre lesquels figurent mendiants,

vagabonds et malfaiteurs échappés à la loi et aux galères en Europe; écume fangeuse rejetée par les vagues sociales et assimilée ici aux honnêtes gens.

L'ignorance et l'envie des masses souveraines ne sauraient faire de bons choix. Forcées d'employer des fonctionnaires publics, elles les rétribuent le moins possible, et les humilient le plus qu'elles peuvent. Les appointements sont minimes, parce que la multitude jalouse qui les a réglés, ayant peu de chance de parvenir aux emplois, tâche de diminuer le profit de ceux à qui elle les confère. Ainsi le magistrat municipal n'a pas d'appointements fixes; chaque acte de son ministère est coté à un certain prix; il ne le perçoit qu'à mesure qu'il le gagne, et s'il refuse la charge, il est mis à l'amende.

Les fonctionnaires secondaires, plus immédiatement émanés du peuple, sont mieux rétribués et leurs fonctions deviennent plus arbitraires à mesure que leur nombre augmente et

que leur charge devient à la portée de tous ; mais les uns et les autres sont mal salariés et renvoyés, avec moins d'égards que ne le serait un domestique, le militaire sans retraite, l'employé sans pension. C'est ainsi, mon cher ami, que dans un pays réputé libre, le gouvernement peut mettre et met à la porte, au premier mécompte électoral, sans rendre compte à personne de ses motifs, tous les fonctionnaires, du premier au dernier.

Lundi 11.

Le voyage de New-York à Philadelphie, qui jadis exigeait trois jours de marche, ne demande aujourd'hui que sept heures. J'ai fait une partie de la route par le chemin de fer, sur la rive gauche de la Delaware, et le reste en bateau à vapeur sur l'Hudson. La voiture était remplie d'hommes et de journaux, les uns portant les

autres; il y avait soixante-cinq voyageurs. Lorsque j'entrai, tout le monde était casé, rien ne bougea. J'avais pourtant droit à ma place, que j'avais payée en entrant. Le conducteur adressa quelques mots à l'un des occupants de la banquette du fond, qui, contenant quatre places, n'était occupée que par trois personnes. L'impassible voyageur continua sa lecture, sans faire la moindre attention à ce qu'on lui disait. — Second appel,—même insensibilité.—Alors, le *driver* le poussa. — A cette énergique et troisième sommation, il céda, mais sans lever la tête de son journal, et comme s'il n'eût fait que se prêter à un cahot de la voiture. Ce voyageur était le seul qui portât des gants.

Il faut voir cette nation pour se faire une idée de ses mœurs. Ici, un homme se laisse écraser un orteil sans sourciller : on le coudoie, on le heurte, on le pousse ; et, ce qui est encore plus fort, on s'appuie, à sa barbe, sur sa femme, il supporte toutes ces insultes avec un calme stoïque : le contraire paraîtrait ab-

surde ou ridicule. Ces façons malséantes, pétries ensemble, forment une nourriture amère pour les gens de cœur forcés de l'avaler au nom de la chose publique et des habitudes américaines.

Toutes les offenses qui peuvent s'expliquer par des grossièretés, sont un droit de l'égalité reconnue; les autres se paient au poids de l'or. Pendant la route, mon voisin s'avisa d'appuyer son dos sur mon épaule; je l'en avertis doucement. — Il n'y prit pas garde, et conserva sa place; non qu'il eût l'intention de me faire une impertinence, mais simplement parce qu'il se trouvait à son aise. A cette vue, mon jeune compagnon, Espagnol par le sang, Français par l'éducation, pâlit et rougit tour à tour : la colère lui sortait par les pores. Il resta un instant les lèvres serrées, l'œil en feu. — Je tremblais; mais, affectant tout à coup un air calme, il avança les mains; et, les posant sur le dos du manant, il le poussa tranquillement et le remit à sa place.

« — Si je m'étais fâché, me dit-il ensuite, il n'y aurait rien compris.

— Ajoutez, reprit M. W...n, que vous auriez eu tort : comment se courroucer contre des gens qui trouveraient tout naturel qu'on employât de pareilles façons avec leurs filles et avec leurs femmes? »

Ces habitudes, effectivement, sont dans les mœurs. Ici on ne qualifie point d'insulte les mauvaises manières : les coups se paient par les coups, le reste avec de l'argent. Le viol, l'adultère, ont un prix ; et l'esprit du législateur, d'accord avec celui de la race, n'a eu en vue que la réparation d'un dommage matériel. La loi semble croire plus aux vices qu'engendre l'égoïsme qu'à l'honnêteté naturelle à l'homme ; aussi l'amende est-elle la racine-mère de la jurisprudence. Le glaive de la justice frappe toujours sur la bourse, et de cette source jaillissent l'ordre, la morale, les bonnes mœurs. — Perd-on au jeu plus de vingt-cinq dollars en vingt-quatre heures, — on est passible du délit de *misdemea-*

nour, et condamné à une amende égale à cinq fois la somme perdue. — Une commune tente-t-elle d'échapper à l'impôt, — les habitants paient tous l'amende personnelle. Celui qui s'amuse un dimanche paie l'amende ; l'aubergiste qui reçoit un jour de fête, l'individu qui, pendant trois mois, n'a pas rendu hommage public au culte, celui qui voyage, celui qui pêche ou qui fume au jour défendu, paient l'amende. Le crime, l'incendie, le meurtre, se rachètent par l'amende prononcée par l'autorité judiciaire, et le délateur a toujours pour récompense la moitié de la somme.

L'argent, comme vous voyez, est le seul mobile ici ; tout s'achète : ordre, morale, vertu, religion. Ainsi, tous les nobles sentiments qui tendent à la perfection de l'homme ne sont encouragés que par le vil moyen qui les flétrit, c'est-à-dire rien que les apparences : aussi, ils en ont pour leur argent. — Arrachez le voile, — vous trouverez un cadavre, — l'hypocrisie.

Les bords de la Delaware sont riants, et le

cours en est accidenté par des îlots boisés. A mesure qu'on s'éloigne des villes, la nature prend un aspect plus naïf et plus sauvage; le silence, la solitude, quelque chose d'âpre et de jeune annonce que la main de l'homme n'a pas encore altéré l'ordre de la nature : point de charrue, de chaumière, de fruit, de greffe; les épis dorés n'ont pas remplacé les riches buissons d'arbrisseaux sauvages dont les parfums s'exhalent de toutes parts. L'âme, emportée par un sympathique élan, cherche à vivre quelques instants de la vie du désert, et, secouant ses ailes, elle essaie de planer dans cette solitude, libre des entraves et des misères du monde social.

Mais bientôt ce monde surgit, et reparaît plus terrible, sous la forme industrielle et mercantile; les machines à vapeur, soufflant comme des monstres marins, vomissant des torrents d'étincelles et de fumée, beuglant comme des buffles sauvages, arrivent de tous côtés avec la rapidité de l'éclair, et sillonnent routes et cam-

pagnes. Alors les oiseaux s'envolent, les troupeaux mugissants, épouvantés, fous de terreur, fuient à travers champs; et l'âme, triste, découragée, retombe de nouveau sous le poids de la chaîne qui l'attache à la vie réelle, et retrouve avec elle toutes ses agitations, ses préoccupations et ses misères.

Rien n'égale la frayeur des animaux lorsque, paisibles au milieu des solitudes sauvages, ils se trouvent tout à coup en face de ces brusques météores qui, devenus l'âme de toutes les industries, se multiplient à l'infini sous toutes les formes, et sillonnent le pays d'un bout à l'autre. A chaque pas on rencontre de ces appareils vomissant dans l'air une lave grise enflammée, qui, pétillants et affolés, courent à travers le pays. Ainsi lancés, ils parcourent de vastes espaces et s'arrêtent tout court aux portes des usines, sans que la moindre apparence révèle l'impulsion de la main de l'homme; et c'est précisément cette locomotion fantastique, mystérieuse et foudroyante,

dont le mouvement n'a pas de cause ostensible, qui agit si vivement sur les animaux.

Pendant ma course, je me croyais sur un volcan. — Partout des souvenirs sinistres : ici, les ruines d'un faubourg à moitié consumé; là, les restes d'un pont brûlé par les étincelles que lancent en passant les machines à vapeur; plus loin, une école primaire en construction pour la quatrième fois, après avoir été livrée aux flammes autant de fois par les écoliers. — Tantôt une machine qui, dans son mouvement rapide, emporte ou broie un homme; tantôt la roue d'un wagon qui, échappée des rails, brise les jambes ou écrase la tête d'un autre; puis, des bateaux à vapeur qui font explosion, non pas dix, mais vingt fois. Hier, le *Steamboat Greenfield* remorquait sur la rivière de Connecticut cinq bateaux à vapeur, lorsque ses deux bouilloires éclatèrent ensemble; le bâtiment sombra à l'instant même, et le capitaine, lancé en l'air, retomba sur la tête dans une embarcation voisine, où il expira aussitôt.

Mais les hommes et les machines qui périssent sont remplacés au fur et à mesure, pendant que le géant formidable, dépositaire d'un immense avenir, marche, avance, avec ses *bottes de sept lieues*, vers le but de sa mission, dût-il écraser les faibles insectes qui se trouvent sous son talon.

Savez-vous, mon ami, ce que c'est qu'un *Yankie?* —C'est un mannequin, le chapeau sur le derrière de la tête; l'habit à distance du corps, de peur sans doute que notre homme ne communique avec quelque chose; le front préoccupé, l'œil distrait, la bouche close, les joues gonflées de tabac, les lèvres mouvantes, pour préluder à la plus ignoble des habitudes; les épaules hautes, les bras croisés, et les jambes appuyées au hasard sur une banquette ou sur les genoux de son voisin. Son foyer domestique et sa maison paternelle, c'est le fond d'un wagon; ses meubles se composent d'un porte-manteau et d'un journal; son domicile est une auberge, une pension, un café, n'importe quoi.

— A-t-il une fille, il la donne au premier venu, sans dot et sans sécurité de fortune. S'il a un fils, à quinze ans il lui dit : — « Déploie tes ailes et lance-toi dans l'espace ; fais ton chemin comme j'ai fait le mien. Garde pour toi seul le fruit de tes labeurs, comme je garde le mien. Je ne te dois rien, tu ne dois rien à ton fils ! » — Ensuite le Yankie continue sa route sans amis, sans autres connaissances que ses voisins de table, amassant et vivant au jour le jour : et comme la vue de l'homme est insuffisante pour augmenter à la fois et dissiper sa fortune, l'Américain du Nord fait sa récréation de ses combinaisons arithmétiques, et remplace les émotions de l'amour et de la famille par des opérations audacieuses, par de folles entreprises. Mais ses œuvres, comme ses créations, sont fragiles; elles n'arriveront point à la postérité parce qu'elles n'ont pas pour empreinte une pensée d'avenir; la force de gravitation que donne le passé leur manque, et l'étroit égoïsme de l'homme ne saurait remplacer la

toute-puissance de l'abnégation et du temps.

La loi de succession n'étant pas obligatoire ici, la jeunesse sent de bonne heure la nécessité d'une vie laborieuse. Mais cette même indépendance, jointe à la légèreté de l'éducation première, à l'absence de la sollicitude paternelle, chez un peuple toujours absorbé par les sèches préoccupations du gain, relâche les liens de la famille et finit par en rendre les membres indifférents les uns aux autres. Il est inutile de dire qu'ici, comme ailleurs, on trouve d'excellents pères de famille. Les mœurs de la masse n'excluent pas les exceptions.

Les mœurs américaines seraient-elles donc le partage des peuples à venir ? — Sont-elles la suite inévitable des principes démocratiques ? —Et les États de l'Europe, en se rapprochant de ce système politique, en subiront-ils aussi les conséquences ? — Cet esprit de personnalité, qui rabaisse l'âme et reporte la force et la puissance morale de l'homme vers la vie des sens et l'amour de l'argent, sera-t-il le résultat de tant

de luttes sanglantes, de si nobles efforts ? — La mesure de la perfection humaine est-elle si bornée, qu'elle se trouve déjà sur le retour ? —Et la civilisation, après avoir parcouru son cercle, n'aura-t-elle servi qu'à ramener l'homme au point de départ de ses premiers efforts ?

Je suis arrivée à Philadelphie le soir. J'y ai trouvé comme partout, les alentours des hôtels garnis tumultueux et inabordables. Néanmoins me voici installée.

La ville de Philadelphie est fort jolie; régulière comme celle de New-York, elle a plus d'ensemble et d'harmonie. Ses maisons, toutes en briques et construites sur le même modèle, sont plus élevées et mieux bâties, leur aspect est plus aristocratique; de jolis perrons les décorent; le nom du propriétaire est gravé sur la porte en lettres de cuivre : coutume aristocratique ailleurs, enseigne marchande ici et adoptée par toutes les classes.

Les environs de la ville offrent encore à la vue trop de terrains défoncés et de monceaux

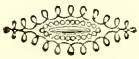
de pierres destinés aux nouvelles constructions; mais à peu de distance on aperçoit un superbe aqueduc adossé au flanc d'une colline. A travers un labyrinthe de chemins sablés et de jeunes arbres, entremêlés de niches contenant de petits monstres, sous les noms de l'Amour, de Mercure, ou autres dieux, on atteint le sommet de la montagne. De là on découvre la plus belle vue du monde : deux rivières qui se croisent, couvertes de bateaux à vapeur; des plaines, des collines, des tapis verts sans fin; puis, à vos pieds, la Delaware, qui se déploie majestueusement. L'aqueduc, qui a coûté un million de piastres, amène de cinquante milles de distance l'eau, qui s'élève au moyen d'un appareil à vapeur.

LETTRE VIII

—

SOMMAIRE

Le pénitencier de Philadelphie. — Extérieur et intérieur de l'édifice. — Régime de la maison. — Effet des prisons de France sur les détenus. — La société favorisant le développement du crime et l'endurcissement des criminels. — Dispositions des cellules et des galeries dans le pénitencier de Philadelphie. — Entrée du prisonnier. — Son incarcération. — Lois auxquelles il est soumis. — Course des marmites. — Intérieur des cellules. — Travail du détenu. — Ses occupations et emploi de son temps. — La cellule d'une prisonnière. — Le tableau et l'autel. — Roman inconnu. — Le jardin du détenu. — Les deux chênes. — Un homme transformé en numéro. — Communication entre les prisonniers rendue impossible. — Alimentation. — Exercices religieux. — Abus du régime pénitentiaire. — L'Allemagne et les États-Unis. — Tortures introduites dans le régime pénitentiaire. — La faim, le *ducking*, le *mad-chair*, la *straight waistcoat*, l'*iron-gag*. — William Griffith. — Supplice de l'inaction dans la solitude. — Peu de femmes condamnées. — Indulgence du jury à leur égard.



LETTRE VIII

A M. CHARLES LEDRU.

Mardi 12.

A un mille de Philadelphie, au milieu de la campagne, sur un terrain rocailleux, se dresse un vaste édifice construit en granit et flanqué de tourelles. De prime abord, on le prendrait pour un château féodal; mais il n'a ni meurtrières ni pont-levis, et ne couronne pas un

roc escarpé. Bâti dans la plaine, il n'est gardé que par des murs épais, et par une porte massive garnie de gros clous. Cette terre aride, cette triste solitude, la vue de cet édifice imposant et solennel qu'on nomme la prison de l'Est, oppresse l'âme et la saisit de tristesse.

On a souvent discuté et analysé les avantages et les inconvénients du système cellulaire. On a beaucoup parlé, beaucoup écrit et peu agi. Je laisse ces discussions aux moralistes, et je me borne, monsieur, à vous communiquer les impressions diverses que j'ai ressenties en parcourant ce bel établissement.

La société, lorsqu'elle punit le coupable, ne s'acquitte que d'une partie de son devoir. Il faudrait, pour qu'elle remplît complétement sa mission, qu'en sortant de prison l'homme fût corrigé et réhabilité.—Cela n'est pas facile, me direz-vous, mais cela est possible. Et quand même on n'obtiendrait qu'une partie de la conquête désirée; quand même, à l'aide d'un système sage et bien entendu établi dans les prisons,

un petit nombre seulement profiterait de la punition, ce serait beaucoup encore. Régénérer une nature perverse est au-dessus de la puissance humaine, mais l'améliorer par l'éducation, l'encourager par l'appât d'un intérêt réel et matériel, comprimer les mauvais penchants par la crainte du châtiment, sont des moyens infaillibles, si toutefois ils marchent ensemble, si leur harmonie n'est pas troublée.

Quel est le condamné qui sort corrigé des prisons de la France? — Aucun. J'ai visité plusieurs de ces maisons, et j'en ai rapporté un dégoût profond, causé non-seulement par l'aspect du crime, mais aussi par la dégradation abjecte où sont plongés les misérables qu'elles renferment, par leur malpropreté, leur misère, et enfin par cette cynique effronterie avec laquelle ils jettent aux vents, à la face de la société, leurs vices hideux, faisant fête, par leurs rires et leurs mauvaises paroles, de l'opprobre de leur conduite. En sortant de ce bourbier, on n'emporte aucun espoir; on sent que l'homme

tombé à ce degré d'avilissement ne peut plus se relever.

Nous le savons tous : un galérien libéré, un voleur qui a fait son temps de prison, est plus endurci qu'auparavant. Il recommence à voler le lendemain de sa délivrance, si ce n'est le jour même; et comme le vice, s'il ne se corrige, s'augmente, le voleur devient assassin. La justice croit alors remplir sa tâche, en vouant à la mort le malfaiteur : mieux vaudrait l'avoir enfermé tout d'abord dans une cage de fer ; il n'aurait pas fait le mal, et la justice des hommes n'aurait pas usurpé le droit de Dieu.

En visitant la maison pénitentiaire de Philadelphie, on est saisi d'autres sentiments. Ce n'est pas de l'indignation, c'est une pitié grave qu'on éprouve. L'idée du crime révolte toujours l'âme, mais ne lui inspire pas le mépris, le dégoût. L'ordre, la décence, la propreté, le silence qui y règnent à la fois, prédisposent à un mélancolique espoir. Là, rien n'est incompatible avec la dignité de l'homme;

on dirait une demeure dépositaire d'un grand malheur ou de maladies graves.—C'est l'aspect de la nature souffrante, mais non avilie,—de la douleur intérieure, et non du châtiment. C'est un asile destiné au désordre moral, comme à à une infirmité déplorable qu'on cherche à guérir par un régime sain, fortifiant, mais sévère et inflexible.

La façade du bâtiment est simple, imposante; elle a cent soixante-onze pieds de long; les murs en ont trente-quatre de hauteur. A notre arrivée, et après les précautions d'usage, les barres de fer tirées avec fracas firent tourner sur leurs gonds les lourds battants de la porte, et nous nous trouvâmes sous une voûte épaisse, fermée devant nous par une porte semblable à la première. Au-dessus de cette voûte s'élève une tour de quatre-vingts pieds, où se trouvent l'horloge et la cloche d'alarme. Après la cour intérieure, entourée d'un double mur de trente pieds de haut, nous nous trouvâmes dans une autre grande cour de six cent quarante pieds

carrés, partagée en huit compartiments égaux, qui, comme autant de rayons, aboutissent à un centre commun. Le huitième compartiment forme l'escalier; les sept autres sont de longs corridors sur lesquels les cellules ouvrent des deux côtés. Une rotonde éclairée par le haut, et entourée d'une grille de fer à hauteur d'appui, sert d'observatoire au gardien, qui, toujours présent, surveille d'un coup d'œil le moindre mouvement des prisonniers, sans que ceux-ci s'en aperçoivent : ils ignorent le plan de l'édifice. L'étage supérieur est exactement pareil au rez-de-chaussée. La maison, qui peut renfermer six cent cinquante détenus, n'en contient aujourd'hui que la moitié.

A l'arrivée d'un condamné, on le conduit à la chambre de *préparation*, ou pour mieux dire à la chambre d'*épuration*.

On le déshabille, on lui rase la tête, on le baigne, on le revêt de l'uniforme de la maison ; puis, les yeux bandés, on le conduit à la cellule qui lui est destinée. Là, un des fonction-

naires de l'établissement l'interroge sur sa vie passée, l'admoneste, lui représente les conséquences de son crime, et lui explique les règles de la prison. — Puis on l'enferme sans lui donner d'occupation. Au bout d'une semaine ou deux, l'ennui l'accable; la vie lui devient à charge, et il implore un travail quelconque, qui lui est accordé comme une grâce.

On exige des prisonniers une extrême propreté sur leurs personnes, comme dans leurs cellules. Celles-ci, qui ont chacune 11 pieds 9 pouces de long, sur 7 pieds 6 pouces de large, sont placées à la file les unes des autres et communiquent avec le corridor par de petites fenêtres grillées, placées à trois pieds du sol, et qui servent à introduire la nourriture du prisonnier, et à le surveiller sans le molester. D'autres ouvertures ménagées dans le mur font pénétrer l'air chaud en hiver, l'air frais en été. Les corridors, larges, d'une extrême propreté et bien éclairés, sont chauffés d'un bout à l'autre par des calorifères. En les traversant, je fus

étonnée de voir au-dessus de ma tête un échafaudage de laiton de fer, qui circulait rapidement à droite et à gauche, traînant une file de marmites. — C'était une machine locomotive construite pour le service des repas, et qui, lancée jusqu'à la cuisine, en repartait avec la même célérité, et s'arrêtait toute seule en face de chaque cellule.

La lumière pénètre chez le condamné par une fenêtre à 10 pieds du sol; le plancher est en bois, et les murs sont blanchis en plâtre. A l'extrémité opposée au corridor, se trouve une porte grillée, avec de doubles portes en bois qui donnent sortie dans la petite cour, et qui sert à donner encore de l'air et de la lumière au prisonnier. Au second étage, chaque cellule est accompagnée d'une autre cellule additionnelle pour remplacer la cour ou jardin. Un bois de lit, un portemanteau, une chaise, une tablette en bois, une tasse de fer-blanc, une cuvette, une glace, des peignes, deux brosses, une paillasse, un drap et deux couvertures, composent

l'ameublement de ces tristes demeures. Je suis entrée dans une de ces cellules occupée par une femme condamnée à cinq ans d'emprisonnement; c'était au moment de sa promenade. La plus laborieuse ouvrière ne saurait se faire une idée de l'ouvrage sorti de l'aiguille de cette pauvre créature depuis trois ans qu'elle est prisonnière. Outre le travail destiné à l'entretien de l'établissement, elle a composé, avec des chiffons de différentes couleurs rapportés ensemble, et chacun de la grandeur d'un pouce carré, une étoffe dont elle a fait un couvre-pieds, et tapissé sa chambre du haut en bas; puis, au pied de sa couche, elle a établi un petit autel. — Elle est catholique. — Sur cet autel, on voit une Vierge et l'enfant Jésus, très-bien modelés en cire par elle-même, et entourés de fleurs de toute espèce, produit de ses labeurs. Sur la tablette, on apercevait des plumes, des crayons, une couronne de lierre noir, et au-dessus un dessin à l'estompe et au crayon rouge, représentant une scène bizarre, avec des acces-

soires follement conçus, mais très-distincts. On y voyait un bâtiment à vapeur incendié et prêt à sombrer, un homme nageant d'une main vers le rivage et tenant de l'autre le bras d'une femme qu'il traînait après lui, et dont la tête passait hors de l'eau; la lune apparaissait sur l'horizon, au milieu d'un ciel où se pressaient confusément des masses de nuages et des jets de lumière.

Cette propreté, ces fleurs, ce mélange fantastique de couleurs et d'ornements, le luxe dans une prison, la vie dans un tombeau, et, surtout, cette couronne, ce dessin lugubre, qui paraissaient indiquer quelque affreux et long souvenir, — tout cela me rappelait la *danse des morts*, cette allégresse terrible, — le sourire éternel d'un squelette.

J'éprouvai une vive compassion pour elle, et je demandai au gardien la cause de sa détention. Pour toute réponse, il posa le doigt sur ses lèvres, et regarda autour de lui, comme s'il eût craint qu'on ne nous entendît. — Cependant

les portes étaient fermées, les murs épais, le silence profond; rien ne semblait indiquer que ce vaste édifice fût habité. Mais notre conducteur parlait toujours à voix basse, et semblait, par son exemple, nous engager à en faire autant.

Je tâchai en vain d'obtenir du guide quelques renseignements sur la condamnée; comme j'insistais, il me promit une entrevue avec mistriss C... qui, étant particulièrement chargée de la surveillance des prisonnnières, pouvait être à même de satisfaire ma curiosité.

Nous continuâmes notre visite. Chaque cellule a sa cour de 18 pieds sur 8, dont les murs sont hauts de 11 pieds 9 pouces. La plupart des prisonniers les transforment en jardin. On nous permit d'entrer dans une de ces cours; elle était couverte de chèvre-feuille et de capucines; les murs en étaient tapissés. Des lianes flexibles formaient, au-dessus de la porte, un berceau soutenu par deux jeunes chênes nouvellement plantés. Ce travail était l'œuvre du détenu qui occupait la cellule depuis deux ans. — « Des

chênes ! m'écriai-je... Eh ! mon Dieu ! c'est déjà une bonne action que de songer au bien-être de son successeur ! » — Le malheureux était condamné à trente ans de détention ! Il ornait son tombeau.

Dans la prison, personne n'est connu par son propre nom. Chacun a son numéro inscrit sur sa porte, sur ses habits ; ce numéro devient l'homme : on ne le désigne pas autrement. Ainsi, le jour où la punition est accomplie, la faute du condamné reste inconnue et le stigmate de la honte s'efface. Il peut rencontrer son camarade de prison, sans le connaître ; ni l'un ni l'autre n'ont à craindre les menaces et les récriminations. Il est permis aux détenus de se promener dans leur cour une heure par jour, le dimanche excepté. Pour éviter toute communication entre les prisonniers par-dessus les murs, on ne les laisse sortir qu'alternativement. Chaque cellule porte une lettre de l'alphabet. On commence par faire sortir *A*, on passe *B*, on fait sortir *C*. Quand l'heure

est écoulée, on renferme *A*, on fait sortir *B*, on renferme *C*, on fait sortir *D*, ainsi de suite. Par cet arrangement, si un prisonnier jetait, pendant la promenade, quelque papier chez son voisin, le gardien, en allant ouvrir la porte, trouverait ce papier, et le coupable serait puni.

Le dimanche, l'office divin est célébré dans les corridors. On ouvre les fenêtres des cellules après les avoir couvertes d'un épais rideau, qui, tout en laissant pénétrer la voix du prédicateur, empêche les prisonniers de s'entrevoir. Le travail des condamnés a lieu depuis la pointe du jour jusqu'à huit heures du soir; ensuite ils lisent, font leurs lits, et à neuf heures, la cloche les avertit de prendre du repos. S'ils manquent à la règle, ils sont punis par la privation du premier repas. Leur nourriture est abondante. Le matin, on donne à chacun une pinte de café ou de chocolat; à dîner, trois quarts de viande sans os, — du bœuf ou du porc frais, — une pinte de soupe, et des pommes de terre ou du riz à discrétion; à souper, ils ont un plat de ragoût, des

navets, des choux, du sel quand ils en demandent, et du vinaigre par grâce, puis une livre de pain blanc tous les jours. Si un prisonnier tombe malade, on le soigne très-attentivement dans sa cellule, et si la maladie devient grave, dans la cellule de l'infirmerie; mais toujours on a soin de l'isoler.

Vous le voyez, monsieur, l'esprit qui a présidé à l'organisation de cet établissement est aussi humain qu'éclairé. Mais, comme l'œuvre de l'homme est toujours imparfaite, comme souvent une grande pensée est souillée d'une grande misère, au milieu de cette règle digne d'admiration, de ce régime philanthropique, se sont cachés longtemps des supplices secrets, et qui n'avaient pas eu d'exemple depuis que les cachots de l'inquisition ont été détruits. C'est encore une des conséquences de ce régime gouvernemental, trop faible par la tête, trop fort aux extrémités, où le pouvoir supérieur n'a pas la faculté de surveillance, où la puissance subalterne, libre de tout frein et li-

vrée à ses passions, devient arbitraire et tyrannique.

Tout ceci est pour moi un grand sujet d'étonnement et de réflexion. — Me voyez-vous, monsieur, lancée en Amérique, du fond de la paisible Allemagne, où j'ai passé l'hiver? — du fond de ce pays, encore heureux par ses anciennes croyances, et dont la probité et la patience sont devenues proverbiales; de ce pays, calme par sagesse autant que par tempérament, qui tourne et retourne mille fois les feuilles des utopies imprimées avant d'adopter une théorie nouvelle; poétique et mystique comme l'Orient. septentrional par sa force tranquille, attaché à une politique éprouvée, respectant le passé et mesurant les pas qui le conduisent à l'avenir? — Me voyez-vous lancée, de ce méthodique et honnête pays, dans une contrée neuve, excentrique, où, le fouet et la torche à la main, la souveraineté a placé son trône dans les rues et ses cours plénières sur les places publiques? — où le sénateur, assis sur sa chaise curule, brûle aux

pieds du peuple l'encens des courtisans; où le juge, au lieu de consulter le livre de la loi, écoute la clameur populaire; où la *camarilla*, qui, ailleurs, se cache sous les portières de velours d'un cabinet royal, étale sa lèpre à la clarté du jour; enfin où, pour célébrer l'ère de la liberté, la banqueroute éhontée, montrant aux passants les beaux joyaux dont ses amants l'ont ornée, se pavane, et marche devant elle, accompagnée de la foule brillante de ses adorateurs? — Hélas! monsieur, combien d'intelligences saines et fortes se sont laissé séduire par le lointain mirage de ce pays peu connu! Il faut le voir de près pour le comprendre; et les hommes qui, comme vous, aiment leur patrie et lui apportent le fruit de leurs lumières et de leurs efforts, ne souhaiteraient jamais à la France un avenir américain, s'ils avaient visité les États-Unis. — Mais revenons à notre prison.

Le directeur avait adopté un code de punitions, ou, pour mieux dire, de tortures, qui n'a jamais été autorisé par les inspecteurs. Cet

homme n'avait pour témoins de ses attentats que les gardiens et le médecin, sur lesquels il avait toute autorité. Son code d'iniquité se composait de plusieurs genres de peines, dont voici quelques-unes : — obscurité complète et privation *excessive* de nourriture, c'est-à-dire, huit onces de pain et une pinte d'eau par jour. On enfermait le prisonnier dans une cellule noire, on ne lui donnait qu'une couverture, et pour lit, la terre. — Ses souffrances pendant l'hiver étaient affreuses; il sortait de là accablé d'infirmités. On cite un homme remarquablement actif et vigoureux, qui devint idiot dans cette obscurité. Il ne survécut que quelques mois à ce supplice.

Un jeune mulâtre y fut soumis pendant quarante-quatre jours. Au bout de ce temps, un des gardiens, attiré par un bruit de coups redoublés, trouva le malheureux à genoux, roulant les yeux d'une manière effrayante, le corps réduit en squelette et dans un état complet de délire. — L'infortuné présenta sa tasse de fer-

blanc, indiquant par ce geste qu'il se mourait de soif.—Le gardien osa violer la discipline, et lui donna un peu de pain et de l'eau. Le lendemain, le médecin écrivait sur son journal : — *N° 132, faible, faute de nourriture.*—Et le prisonnier ne fut pas délivré. Le jour suivant, son état empirant, le docteur, après l'avoir examiné, écrivit dans son rapport : — *Souffrant, faute de nourriture.* — Le gardien, voyant alors que l'homme se mourait, le transporta lui-même dans une autre cellule. Il perdit sa place pour avoir révélé ce fait aux inspecteurs.

Une punition plus cruelle encore, c'était la *douche* (*ducking*). On suspendait au mur de la cour le patient, attaché par les poignets, et on lui versait de grands baquets d'eau sur la tête, en hiver comme en été. Le nommé L... P... fut soumis à cette torture par un temps excessivement froid. Il était nu, et l'eau gelait sur son corps à mesure qu'on la versait. Le malheureux resta attaché de la sorte pendant plusieurs heures.

L'instrument de supplice nommé *la chaise*

des fous (*mad-chair*) est un grand siége en forme de boîte, construit en planches. Le patient était placé sur ces planches, et son corps assujetti à la chaise. Ses mains étaient liées par des courroies; il lui était impossible de faire aucun mouvement. Cette punition, horriblement cruelle, était quelquefois aggravée par de rudes coups frappés sur l'infortuné, dont les membres s'enflaient, et dont les traits bouffis et violets devenaient méconnaissables.

Le *straight waistcoat* n'était pas la *camisole de force* qu'on emploie ordinairement pour les fous, mais un instrument bien autrement barbare. Une espèce de sac de triple toile, dans lequel on pratiquait sur le devant deux trous pour y passer les mains, était serré au moyen d'un cordon passé dans des œillets comme un corset de femme. On faisait entrer le prisonnier dans ce sac et on le laçait très-serré, ne lui laissant que la tête de libre. Le patient subissait ce supplice de quatre à neuf heures; il n'aurait pu l'endurer plus long-

temps. Aussitôt qu'on le serrait, ses membres s'engourdissaient, son corps et son visage s'infiltraient de sang extravasé. Pendant ces abominables souffrances, les hommes les plus courageux poussaient des cris comme s'ils avaient été sur la roue. — Vous croyez, monsieur, que la cruauté se bornait là? — Voici encore une torture qui dépasse toutes celles du Moyen-Age : *le bâillon de fer* (*iron-gag*). C'est un morceau de fer à peu près de la forme d'un mors de cheval; au milieu se trouve une petite plaque ronde d'un pouce de diamètre, une chaîne pend à chaque extrémité. Cet instrument était appliqué à la bouche du prisonnier, la plaque sur la langue; les chaînes passaient au-dessus des mâchoires et s'attachaient fortement derrière le cou. Les mains, introduites dans des gants de cuir et croisées sur le dos, s'attachaient avec des courroies qui allaient se joindre aux chaînes du bâillon, en sorte que la pression violente causée par le poids naturel des bras, agissant sur les chaînes, devenait horriblement

douloureuse et faisait refluer tout le sang vers la tête. Le condamné *Macumsay* fut privé de la vue par l'application de cette invention infernale.

Ces cruautés étaient d'autant plus révoltantes qu'on les exerçait sur des malheureux enfermés sous des murs épais, sans communication avec le dehors, et dont toutes les fautes se bornaient à la paresse et au dommage volontaire fait à l'ouvrage qu'on leur imposait. — Non, le fanatisme et l'arbitraire n'ont jamais créé de supplices plus atroces que ces tortures, inventées et exercées par les autorités subalternes, chez le plus démocratique des peuples, contre la loi, et en dépit du gouvernement.

La réclusion cellulaire strictement observée, c'est-à-dire sans occupation, suffirait seule pour réduire le détenu le plus rebelle.

Le dernier gardien en chef, *William Griffith*, en fit l'expérience, il y a trois ans, sur *William Nappier*, voleur célèbre. Cet homme, d'une force herculéenne et d'un caractère indompta-

ble, commença par se ployer avec douceur à tout ce qu'on exigeait de lui, il affectait même beaucoup d'empressement à remplir ses devoirs religieux; mais, au bout de quelque temps, il refusa le travail et gâta l'ouvrage dont il avait à s'occuper. Après plusieurs remontrances inutiles, Griffith lui fit ôter ses livres et son ouvrage, et le laissa dans une inaction complète. La semaine ne s'était pas écoulée, que le mutin commença à demander de l'occupation : il soupira, il gémit; mais on fut inflexible. Trois semaines se passèrent encore sans qu'on eût égard à ses prières réitérées. Enfin, au bout de ce temps, on lui rendit son travail; et, depuis lors, il ne donna aucun sujet de plainte. Il avoua plus tard que, d'abord, il avait espéré obtenir sa grâce par l'hypocrisie; qu'ensuite, irrité de n'avoir pas réussi, il s'était décidé à ne rien faire; mais que jamais à bord, — il avait été marin, — il n'avait éprouvé de châtiment qui fût comparable à la réclusion solitaire sans occupation.

Il est à remarquer qu'année commune, sur

cent condamnés, on compte à peine deux femmes, disproportion attribuée, non à l'infaillibilité du sexe, mais à l'indulgence coupable des jurys et des cours de justice. On cite, entre autres exemples, une dame Chapmann, qui, ayant empoisonné son mari, découverte avec son amant, fut acquittée, et son complice pendu. En vérité, d'après les mœurs du pays, cette déférence singulière semble prendre sa source plutôt dans une sorte de logique équitable, que dans l'intérêt inspiré par le sexe féminin. La femme compte pour si peu dans le bonheur de l'homme ici, son existence est si bornée, ses affections sont si négligées, que la nullité à laquelle elle est condamnée doit lui servir de témoin à décharge : qui n'a rien a payé ses dettes.

LETTRE IX

—

SOMMAIRE

Caractère spécial de Philadelphie. — Plus de liberté qu'à New-York. — Immobilité du dimanche. — Licence et tyrannie. — Ce que c'est que la liberté. — Souvenir de mon pays. — Le jour d'aumône. — Conversation avec mon oncle. — *No trabajar y pasearse.* — Le colon ruiné. — Les nègres. — Première impression. — La toux de mon oncle. — La révolte à Madrid. — Le sens des mots. — Avenir des États-Unis. — Dangers et maux de leur situation présente. — Diversité de races, de sectes et de mœurs inconciliables. — Défaut d'unité. — Hérésies et sectes bizarres. — Une scène d'*amalgamation.* — Les *nègres* parqués. — Impossibilité d'être servi par les *helps* ou domestiques. — Une journée en Chine. — Pékin à Philadelphie. — Les mandarins et les mandarines. — Le *lis d'or.* — Les beautés chinoises. — L'oie, symbole de bonheur domestique. — Retour à Philadelphie.

LETTRE IX

A M. LE MARQUIS DE PASTORET.

13 mai.

Philadelphie n'est pas une ville de gens d'affaires, comme New-York. Les familles qui peuvent vivre d'un revenu héréditaire, ou qui, ayant renoncé de bonne heure aux spéculations, partagent leur existence entre l'étude et les plaisirs, préfèrent ce séjour, où elles sont moins

surveillées par le contrôle incommode des classes populaires, contrôle dont l'intolérance s'étend aux plus minces détails. Ainsi un équipage, de beaux chevaux, des domestiques en livrée, une fleur à la boutonnière d'un jeune homme, de la barbe au menton et des moustaches, blessent le peuple, et qui que ce soit n'oserait affronter son déplaisir. Le prétexte de cette intolérance est la haine du luxe, qui effraie comme le précurseur d'une aristocratie; mais la véritable raison, c'est l'envie.

Avant-hier, dimanche, pas moyen de rien voir, de rien faire; il ne m'a pas même été permis de toucher du piano au fond de mon appartement. A peine avais-je essayé quelques mesures, le maître de l'hôtel est venu me prévenir qu'il lui était défendu, sous peine d'amende, de laisser qui que ce fût faire de la musique chez lui le dimanche.

La police a le droit de visiter les hôtels garnis, les auberges et lieux publics pour arrêter tout individu qui s'amuse, ainsi que le premier

passant qui s'avise de siffler ou de rire dans la rue. Cette intolérance est absurde dans un pays où la liberté des cultes va jusqu'à la licence, et où, parmi vingt mille sectes diverses, il en est pour lesquelles le dimanche est précisément un jour de délassement et de plaisir. — Comprenez-vous un tel mélange de licence et de tyrannie?—Trouverait-on un seul gouvernement absolu en Europe sous lequel l'individu fût aussi complétement esclave du pouvoir? — Et pourrez-vous me dire quel est le véritable sens de ce mot sublime, de cette grande et belle chose, la plus magnifique part de l'héritage de l'homme, *la liberté?*

Dans ma première enfance, ce mot frappa mon oreille comme un clairon retentissant dont l'harmonie puissante me charma : j'en demandai le sens; ma nourrice, une belle négresse, me dit :

« *Eso quiere decir : no trabajar y pasearse.* »
— Se promener et ne rien faire.

Je trouvai cela on ne peut plus agréable : je

commençais à apprendre l'alphabet, qui m'ennuyait fort.

Pour me distraire, mon vieil oncle me racontait de terribles histoires où ce mot *liberté*, toujours mêlé à ceux d'emprisonnement, d'assassinat et de massacre, me faisait pleurer à sanglots. — Un jour, — c'était un samedi, *jour d'aumône,* — le soleil était couché, et le crépuscule, si rapide chez nous, s'éteignait déjà, lorsque, du balcon où je prenais le frais en face de la mer, j'aperçus un pauvre homme estropié qui venait toutes les semaines chercher l'aumône de mon oncle.

Mon oncle était sorti, et le pauvre avait l'air plus faible que de coutume. Appuyé sur la borne, je le voyais fléchir. — Je sentis la pitié qui me parlait au cœur, et d'un bond je me trouvai à la porte de la rue.

Après avoir engagé le pauvre à s'asseoir sur les marches de l'escalier, je lui fis porter quelque nourriture; et, me plaçant à côté de lui, je le regardai avec étonnement dévorer les ali-

ments dont il éprouvait sans doute un grand besoin.—Le malheureux avait un bras de moins; son corps, brisé et disloqué, ne pouvait bouger qu'à l'aide de deux béquilles. On apercevait plusieurs cicatrices sur son visage pâle, flétri par la souffrance, encadré dans une longue chevelure grise, qui, retombant sur sa poitrine, ajoutait encore à la noblesse de sa physionomie et de son regard, toujours à demi voilé par la honte et la tristesse; tous ses mouvements, toutes ses paroles étaient empreints d'une mélancolie profonde et résignée.

Le lendemain, pendant que je m'amusais à jouer dans un coin de la chambre de mon oncle, je l'entendis adresser ces mots à son fils aîné:

« — Enfin, je suis heureux d'avoir pu réunir assez de souscripteurs pour assurer une pension à ce pauvre D....; il aura dorénavant de quôi pourvoir à ses besoins, — après avoir possédé dix-huit millions! »

Ces dernières paroles, dites avec cette émotion qui rendait si beau le visage de mon oncle,

attirèrent mon attention comme l'aimant attire l'ambre.

« Où sont ces millions mon oncle ? lui dis-je.

— Il les a perdus.

— Et comment? »

J'étais habituée aux histoires de mon oncle, et ma curiosité d'enfant mettait bien souvent sa patience à l'épreuve.

« D...., me dit-il, était un riche colon de Saint-Domingue. La nation française, qui avait des esclaves dans ses colonies, se souleva un jour pour conquérir la liberté. Les esclaves l'apprirent et se soulevèrent à leur tour pour devenir libres; et comme les blancs, leurs maîtres, étaient les plus faibles, ils les massacrèrent. C'est ainsi que D.... vit périr sous ses yeux ses enfants, sa femme, et ne se sauva lui-même qu'après avoir été presque assommé, couvert de blessures et emprisonné pendant huit mois.

— Et pourquoi les Français voulaient-ils

garder des esclaves, puisque eux-mêmes ils voulaient être libres ? »

Mon oncle toussa, ce qui lui arrivait toutes les fois qu'on l'embarrassait; puis il reprit :

« Mais... parce qu'ils avaient payé les nègres de leur argent.

— Ah ! » m'écriai-je. — Et je gardai le silence. Mais il me sembla que mon oncle ne répondait pas à ma question.

Bientôt, passant vite à une autre idée :

« Et ces nègres cruels, puisqu'ils étaient les plus forts, pourquoi massacrèrent-ils leurs maîtres, dis-moi, mon oncle ? pourquoi aussi, pour être libres, emprisonner les autres, dis ? »

Et comme mon oncle toussait encore, je tournai les talons, et le dialogue en resta là.

Plus tard, une nuit du mois de mars, je dormais près de ma mère, lorsque je fus éveillée par des vociférations auxquelles se trouvait mêlé le mot mille fois répété de *liberté ! liberté !*—Je cours au balcon, j'aperçois des hommes déguenillés, des femmes,—des furies,—qui criaient et

hurlaient, la torche à la main. — Ce beau cortége marchait à grands pas; il allait saccager, brûler une habitation, assassiner un homme (1)!

Depuis quelques années, j'entends en France des gens mécontents répéter: « — Le peuple n'est pas libre! » — La liberté au peuple! — Rendre la liberté au peuple! — Alors, je demande dans mon ignorance: « La loi protége donc le riche contre le pauvre?

— Non, la loi est égale pour tous.

— Sans doute le peuple est exclu des places, des grades militaires, des carrières honorables de l'État?

— Non, tout citoyen peut parvenir. Que le travail, l'industrie et le mérite marchent! le plus habile atteindra le but.

— Qu'est-ce donc, alors, que cette liberté qu'on réclame?

— C'est l'encouragement de l'industrie! —

(1) Le 19 mars 1809, lorsque le peuple de Madrid envahit le palais du prince de la Paix.

C'est l'encouragement du commerce ! — C'est l'établissement de nouvelles écoles. » — Eh bien ! que l'on envoie le peuple à l'école d'abord, et qu'il apprenne à bien connaître le véritable sens des mots.

Me voici dans un pays où la démocratie règne, sous un gouvernement le plus populaire du monde. — Ici, l'omnipotence des masses tient en son pouvoir tous les ressorts de l'État, et le règne de l'égalité s'étend jusqu'aux plus minces détails. — Qu'y ai-je trouvé ? — La justice corrompue, le droit d'élection, le saint pouvoir du jury exercés par des voleurs et des assassins, le peuple dictant ses caprices comme des arrêts, le vol, l'escroquerie impunis, la licence dans les consciences comme dans les rues, le respect intolérant pour les formes extérieures de la religion, et le dévergondage dans les croyances ; enfin, le sacrifice de tous les individus, de leurs goûts, de leurs habitudes, à l'exigence des masses. Nul doute que ce peuple ne soit destiné à un immense avenir, mais seu-

lement après une redoutable crise. Il est vrai que, profitant de l'expérience des civilisations diverses qui se sont succédé, il a fait des progrès rapides, prodigieux. La roue qui entraîne les générations augmente son mouvement à mesure qu'elle charrie les lambeaux organiques et fécondants du passé. Mais, parce qu'on marche vite, on n'arrive pas toujours plus tôt : le travail des hommes n'est jamais assez parfait pour se passer de cette force de gravitation qui seule consolide et perfectionne leurs œuvres, le temps.

Des obstacles plus graves opposeront peut-être des entraves à la prospérité progressive de cette association; si l'ambition et l'amour du travail sont des éléments fertiles, la corruption est un germe de décadence; c'est commencer par la fin, et chacun sait ce qui en résulte; l'histoire est là. Non que le luxe énerve aujourd'hui la nation américaine, mais diverses causes mènent également à la corruption; et si le courtisan de Charles II usait sa vie et sa fortune dans la débauche et la prodigalité, l'Amé-

ricain du Nord n'abaisse pas moins son âme et ne flétrit pas moins sa vie par l'avidité et l'égoïsme. L'amour de l'argent circule ici dans toutes les veines, fermente dans tous les cerveaux : tôt ou tard la gangrène pénétrera jusqu'au cœur, à moins que la force même du mal ne détermine une régénération complète.

D'ailleurs, il est impossible qu'une si grande étendue de pays, peuplée de races hétérogènes, d'intérêts contraires et incompatibles, puisse conserver l'unité de gouvernement. — Comment espérer une fusion entre les républiques du Nord et celles du Sud? Dès qu'une question sérieuse se présentera, la commotion ébranlera jusqu'au déchirement l'union américaine ; elle n'a pas de centre, et il est impossible qu'elle en ait un. Plus elle étendra ses limites sur le territoire indien, plus la cohésion nationale deviendra faible. Les républiques américaines sont destinées à former un jour deux ou trois gouvernements, à moins qu'un nouveau Charlemagne, s'élançant du milieu de l'anarchie, n'é-

treigne un jour de sa main puissante le continent tout entier.

Si le nombre de sectes que renferme une nation suffisait pour prouver qu'elle est plus religieuse qu'une autre, les Américains du Nord seraient le plus religieux des peuples. Ici, l'on ne se borne pas à s'attacher à telle ou telle secte; non-seulement on en change pour les motifs les plus frivoles, — la mode suffit; — mais on multiplie à l'infini les subdivisions et les nuances des sectes nouvelles; chaque jour elles éclosent, revêtues des formes les plus bizarres. — Il y en a qui s'égarent dans les bois; là, se livrant à une exaltation violente et hystérique, les prosélytes tombent dans des convulsions effrayantes; les femmes crient, se roulent sur la terre, et, pâles, échevelées, l'œil en feu, s'attachent à l'habit du ministre, qui leur souffle l'esprit divin jusqu'au moment où, brisées, anéanties, elles retombent pâmées sur le gazon. Le lendemain matin, la scène se renouvelle plus violente encore, et cela dure plusieurs jours. — Il y en a qui

prient prosternées et le dos tourné au ministre pendant qu'il prêche. — Ceux-ci hurlent, ceux-là s'épuisent en grimaces et en contorsions qui effraieraient tous les saints du paradis.

Il y a peu de jours, des abolitionistes fervents, au nombre de trois cents, ont loué un grand nombre d'appartements dans *Saint-John-Hall, Frankfort-street;* et comme ils ont voulu mettre en pratique la théorie sacrée de l'amalgamation, blancs, mulâtres et noirs des deux sexes se sont couchés pêle-mêle. Le maître de l'hôtel, scandalisé sans doute de cette touchante union, leur a donné congé. — Ils ont été s'établir hors de la ville, chez un propriétaire moins scrupuleux. Dans cette dernière association, les biens sont communs et le mariage interdit; mais on adopte des enfants, qui servent à perpétuer la société et qu'on élève à frais communs. Enfin, la secte des incrédules, enfants perdus des congrégationalistes, résume à elle seule la démence de l'hérésie; par un effet bi-

zarre de la faiblesse humaine, elle dogmatise l'incrédulité. Tous les dimanches, ces dissidents des dissidents se réunissent; et le prêtre, choisissant un texte de la Bible, le commente et le combat.

J'ai visité plusieurs temples dans la journée; mais il m'a été impossible d'approcher de l'église des nègres : personne n'aurait osé m'y accompagner. Le nègre est ici une sorte de pestiféré que l'orgueil des blancs tient toujours à distance. Au théâtre, il est parqué dans une place désignée; en chemin, il a un wagon à part, comme les bagages : gare à lui s'il se fait voir dans les environs des voitures qui portent les voyageurs blancs; une église isolée lui est assignée; il lui est défendu de pénétrer dans les autres; partout les nègres sont rejetés. Vous diriez qu'on ne les élève jusqu'au niveau de l'égalité universelle que pour avoir ensuite le plaisir de les repousser du pied jusqu'au dernier degré de l'échelle sociale. Une fois libres, ils n'ont d'autre ressource, pour vivre, que de

se faire domestiques, état plus dégradant ici que partout ailleurs, et seulement exercé par les Irlandais et par les gens de couleur, rarement par les Américains : dans ce cas, ils se font appeler *helps*, — aides.

On est en général fort mal servi dans les États-Unis. Le dimanche, sous le prétexte des devoirs religieux, c'est à peine si les domestiques se prêtent au service de la table. Cet orgueil est commun à toutes les classes. Un ouvrier ne se dérange jamais : si vous en avez besoin, il faut que vous alliez chez lui; à votre arrivée, il ne se lève pas de son siége, ne vous salue pas, ne dit mot, et c'est tout au plus s'il vous interroge du regard pour savoir l'objet de votre visite.

Jeudi 14.

Je viens, mon cher marquis, de me trouver transportée en Chine de la manière la plus

agréable et la plus expéditive. J'ai visité des mandarins de toutes les classes. J'ai vu leurs femmes, les plus jolies Chinoises du monde; j'ai vu de beaux meubles, des magasins, des marchands, des kiosques élégants, des instruments aratoires, des champs semés de riz et de thé qu'on cultivait sous mes yeux; puis des fleuves, des milliers de barques amarrées et habitées, où j'ai pu tout examiner, depuis la fourmilière d'enfants jusqu'aux ustensiles de cuisine; puis des passages, des rues, des gens qui se promenaient en palanquin, avec des costumes éblouissants d'or et de pierreries; des soldats *du fils du soleil et de la lune*, avec leurs larges pantalons, leurs jupes rouges et leurs chapeaux de bambou en cône à bords renversés; enfin, je me suis promenée sur une place publique ornée d'une belle fontaine; — tout cela éclairé de lanternes innombrables: — pas d'édifice, de coin de rue, de porte, d'homme sans lanterne. J'ai pénétré dans un salon qui pourrait servir de modèle d'élégance à nos plus riches hôtels

de Paris. Il était tapissé d'une tenture de soie et d'or parsemée de fleurs d'une finesse de touche et d'un éclat merveilleux. Aux quatre coins on apercevait des consoles en bois de sandal, avec des tablettes en *lapis lazuli*, garnies des plus belles porcelaines : au milieu, deux tables à thé, couvertes de magnifiques tapis en drap d'or, brodées en soie, supportaient du thé, des pipes et de petits plats de sucrerie. Des chaises et des fauteuils en ébène de formes semblables à celles du Moyen-Age, garnis en étoffes pareilles à celles des tapis des tables, étaient rangés autour du salon. Du centre du plafond pendait un lustre de huit pieds de hauteur, resplendissant de dorures et orné de draperies en soie blanche et cramoisie. Les mandarins, portant des costumes splendides, prenaient du thé auprès de l'une des tables, et trois jolies Chinoises se trouvaient assises près de l'autre dans des poses gracieuses et nonchalantes : l'une tenait en main une lyre *lunaire*, — guitare circulaire; — l'autre jouait avec un éventail en

plumes de paon ; la troisième, une riche pipe en pierreries à la main, exhalait voluptueusement la fumée odorante qui s'échappait de ses lèvres entr'ouvertes. Toutes trois reposaient leurs petits *lis d'or*, — dénomination d'un pied de femme en Chine, — sur des coussins couverts de drap d'argent. Des fleurs sans tiges, semées sur leurs cheveux et sur leurs tempes, paraissaient adhérentes à leur tête et comme si ces fleurs y fussent écloses. Leurs costumes, en soie de diverses couleurs, étaient brodés avec une richesse orientale, mais sans accuser leurs formes. Chacune portait trois anneaux aux oreilles, et à son côté une blague à tabac en drap d'or. En sortant, j'aperçus deux femmes de service : celles-là avaient de grands pieds. La distinction du *lis d'or* est le partage exclusif des femmes de haute classe ou *qui ne font rien*.

C'est chose curieuse qu'un de ces boudoirs de petite-maîtresse, éblouissant de fleurs, d'oiseaux aux mille couleurs, de porcelaines, de draps d'or. On y voit des *pech-pa*, des *yan ven*,

sorte de guitares, — des *chung*, harpes, — des *yven-cum*, harmonicas, le tout suspendu ou jeté dans un désordre pittoresque, et faisant partie du riche ameublement. Dans ce séjour des houris, les parfums les plus rares s'échappent de cassolettes incrustées de pierreries, et enivrent le curieux qui ose y pénétrer. — Cependant la belle aux petits *lis d'or*, entourée de broderies inachevées, peint attentivement sur une étoffe de soie l'œil d'un oiseau ou les pétales d'une fleur. — Son air de modestie vous charme; elle vous regarde avec des yeux à demi fermés, et se soulevant un peu, elle joint ses mains délicates, entrelace ses doigts effilés, et les portant à deux reprises à sa tête, elle vous dit, d'une voix douce et harmonieuse :

« — Salut ! — Salut ! — Eh ! — Eh ! »

Et vous lui répondez tout charmé :

« — Salut ! — Salut ! — Eh ! — Eh ! »

En sortant de là je traversai une grande rue, là, j'aperçus successivement des prêtres en costume, une batelière avec son enfant attaché

sur son dos et un autre entre ses bras; des mendiants; — puis une boutique de barbier, l'étalage d'un cordonnier, un magasin de nouveautés, une pagode à neuf étages et de près de cent pieds d'élévation. — J'en étais là lorsque je remarquai, à l'autre bout de la rue, un magnifique cortége qui s'avançait : c'était une procession de mariage. La fiancée marchait en tête, accompagnée de ses parents, tous richement habillés; puis venaient des serviteurs portant des cassolettes et parfumant l'air de poudre d'aloès. Le palanquin où se trouvait la jeune fille, entièrement enveloppée d'un voile blanc, était tout orné de fleurs et couvert d'un drap d'argent qui retombait sur les côtés. Immédiatement après venaient douze autres palanquins portant les cadeaux de noce, seule dot de la fiancée. Au milieu du cortége marchaient avec les invités une douzaine d'oies, symbole chinois de concorde et de bonheur domestique. Je demandai quelques renseignements sur ce que je voyais, et l'on m'apprit

que la jeune fille, selon la coutume, n'avait pas encore été aperçue par son fiancé, chez lequel on la conduisait, et que ce n'était que sous le toit conjugal que ce dernier devait soulever pour la première fois le voile qui la couvrait, et boire avec elle à la coupe de l'alliance. — Voilà une coutume étrange et doublement chanceuse ! qu'en dites-vous ? — Tout cela n'est-il pas merveilleux à voir aux antipodes ? Il n'y manquait que le ciel d'azur transparent de lumière, l'air parsemé de globules d'or, — car le bois de sandal et l'aloès s'y trouvent.

La cité chinoise de Philadelphie est une véritable merveille; j'en suis sortie étourdie, éblouie, charmée; je croyais avoir été transportée en rêve, sur l'aile d'une fée ou d'un génie, dans la ville de Pékin. Ce *fac-simile* complet de la vie chinoise a été apporté à Philadelphie par un gentleman qui a employé de longues années et des sommes considérables pour en réunir les éléments. L'édifice qui renferme cette pré-

cieuse collection, composée de près de vingt-quatre mille objets, est très-vaste, et supporté par des pilastres. Les murs sont couverts de caractères chinois et tendus de riches étoffes de soie brodées de fleurs et de la plus grande magnificence. Des vases de six pieds et d'une finesse merveilleuse ornent les angles, et l'on aperçoit au fond de la salle principale les statues colossales du roi *Taou Kwang* et de la reine sa femme, qui semblent présider une ête populaire dans leur bonne ville de Pékin.

LETTRE X

—

SOMMAIRE

La température. — Scènes domestiques. — M. et madame d'Hauterive. — L'omnibus à Philadelphie. — Les arts en Amérique. — Utilité du luxe et de l'inutile. — Départ. — Baltimore. — Banques et banqueroutes. — Boston. — Washington. — Clay, Webster, Calhoun. — Corruption. — Orateurs américains. — Vénalité des jurys. — Sentences. — Anomalies dans les lois et dans les mœurs. — *Une annonce.* — *Going ahead.* — Passion effrénée du gain. — Bank-notes de six sous. — Improbité organisée. — Le pont de bois sur la Chesapeak. — Georges-Town. — Les poignées de main. — Crime de *not-shaking-hands.* — Les whigs et l'opposition en Amérique. — Politique européenne retournée. — Martingale politique. — Architecture intérieure du Capitole. — Une coupole surbaissée. — La déclamation monotone et les harangues qui durent huit jours. — Réélection des magistrats. — Dévergondage réel et puritanisme affecté. — Le cours de l'Hudson. — Les passagères. — Leur curiosité *sauvage.* — Un vol américain. — Adieux à mes nouveaux amis.

LETTRE X

A M. LE MARQUIS DE CUSTINE.

Philadelphie, 18 mai.

La chaleur est excessive. — A cette ardeur de l'atmosphère succède pendant l'hiver un froid intense, durant lequel les rues de Philadelphie restent ensevelies sous trois ou quatre pieds de neige.

La nature, en refusant à ce rude climat la

production des fruits, les a néanmoins mis à sa portée. Au même instant où le citoyen de Philadelphie ou de New-York reçoit la mangue, la noix de coco et l'ananas en abondance et dans toute sa maturité, l'habitant altéré et haletant de la zone torride reçoit la glace que le Nord lui envoie. Cet échange s'est opéré jusqu'ici en moins de dix jours; sous peu, à l'aide de la vapeur, on ira de New-York à la Havane en trente-six ou quarante-huit heures. Tout en écrivant ces lignes, je m'abreuve d'eau de coco à la glace et d'ananas arrivés hier soir de la Havane; — ce qui ne manque pas de faire battre mon cœur, comme l'étreinte d'un ami après une absence de longues années.

L'invention de l'omnibus a été reçue et adoptée ici avec une joie empressée. Un moyen de courir toujours et toujours pêle-mêle devait réussir dans un pays où l'on ne s'arrête jamais et où l'on va toujours en foule.

J'ai passé ma soirée hier chez notre consul, M. d'Hauterive; nous avons fait de la

musique : sa femme a chanté. C'est une gracieuse personne ; elle a un véritable talent qu'elle cherche à voiler sous une modestie craintive.

Le petit nombre d'amateurs que j'ai rencontrés ici se réduit à trois dames françaises. Les beaux-arts ne sont ni appréciés ni compris, parce qu'ils ne sont pas matériellement utiles.

L'artiste est assimilé au manœuvre, et l'art mesuré à l'aune comme une marchandise. On ne cultive ni la musique, ni la peinture, ni même les plantes. Veut-on respirer le parfum d'une fleur, il faut l'acheter fort cher : c'est un objet de commerce, on ne le trouve que chez les pépiniéristes. Je ne sache pas qu'il y ait dans les États-Unis un seul tableau, si ce n'est au Panthéon, où quelques vieux pans de murs vous offrent, grossièrement représentées, plusieurs époques mémorables de la révolution américaine. Tout ce qui est beau est interdit dans ce pays : c'est que le beau n'est pas utile. La grâce de la forme humaine, la musique, la poésie, la peinture, les fleurs, sont des biens accordés à

l'homme par la Providence pour adoucir l'amertume de ses journées de deuil, pour alléger le poids de sa chaîne; ce sont des éclairs de joie jetés au milieu de longues années de luttes, des clartés brillantes dans une nuit obscure, c'est le luxe de la vie humaine.

Jeudi 21 mai, Baltimore.

Nous avons fait le trajet de Philadelphie à Baltimore en huit heures, moitié sur la Chesapeak et la Delaware en bateau à vapeur, et moitié par le chemin de fer de New-Castle à French-Town. Là, nous quittâmes les wagons et l'on nous transporta en diligence jusqu'à cette ville. La circulation continuelle des machines à vapeur ayant occasionné beaucoup d'incendies, il est défendu à ces appareils de traverser les villes. Changer si souvent de moyens de transport dans un si court espace, déranger à tout instant sa personne, ses paquets et cette

foule de petits riens dont nous avons la malheureuse habitude de nous entourer, c'est un bien grand supplice! — Heureusement que mes compagnons de voyage sont aussi doux qu'attentifs à me donner des soins, et je me prends souvent à les plaindre des responsabilités chevaleresques qu'ils se sont imposées. Malgré leur savoir-faire, nous avons attendu si longtemps nos effets en descendant de voiture, que nous sommes arrivés de nuit à l'hôtel. L'heure de dîner était passée. On nous a très-mal reçus, et nous allions être obligés de nous coucher à jeun, lorsque M. H.... entrant dans une sainte colère, offrit une gratification d'argent qui ne manqua pas son effet, et nous valut un fort bon dîner.

La ville est jolie, fraîche, comme toutes celles du littoral, et beaucoup plus vivante que Philadelphie. Je ne me lasse pas de parcourir les environs, qui sont ravissants ; des accidents de terrain variés, de jeunes bois mêlés à des rochers moussus, à des ruisseaux qui circulent

en gazouillant entre des cailloux marbrés de veines roses; un silence profond, une solitude complète, malgré la proximité de la ville, et je ne sais quel aspect sauvage et négligé, donnent à ses alentours un charme indicible.

Depuis deux jours, je me fais traîner dans une petite calèche par deux haridelles toujours prêtes à prendre le mors aux dents; car, ici, hommes et chevaux courent comme le vent, et pendant que les miens m'emportent au galop, j'aspire enfin l'air pur et embaumé, je suis libre un instant des miasmes nauséabonds de la vapeur.

Tous les calculs, toutes les préoccupations des Américains ont pour objet l'état financier de l'Union. Le mal est sans remède, c'est le cœur qui est attaqué. Il n'est question que de dettes non payées et de récriminations mutuelles; partout on crie contre la mauvaise foi des banques et contre les faillites frauduleuses. Il n'y a pas trois jours les directeurs de la banque de Broden (Mississipi), se voyant menacés d'une en-

quête, rassemblèrent trois cents de leurs nègres et se frayèrent par la force, en plein jour, le chemin du Texas, sans que l'autorité s'occupât de les arrêter.

Des banques se dissolvent, des administrateurs s'échappent avec moins de scandale, mais non moins de fraude. — Ces désordres sont le résultat inévitable de la passion du gain et de l'impunité. Dans un pays où les ressorts du gouvernement sont si relâchés, où le pouvoir est si faible, la tentation est plus violente. Chacun *marche en avant*, comme on dit ici (*going ahead*), sans crainte comme sans honte. Le mal étant généralement impuni, une fraude de plus ou de moins ne pèse guère dans la balance, et profite beaucoup à celui qui la commet. Les patentes et priviléges pour établir une banque s'obtiennent sans garantie : quelques chiffres sur du papier suffisent. Il est facile de présenter un état de mise de fonds imaginaire, et la fortune faite, on déguerpit.

Outre les banques publiques, toute banque

particulière a le droit de mettre des billets en circulation, sans bornes, sans fin, et de les multiplier à mesure qu'elle approche du moment de faire faillite. — Le moment arrive-t-il, le banquier ne s'en inquiète plus et disparaît.

Vous ne sauriez vous imaginer le désordre causé dans les transactions de chaque jour par cette multitude de *bank-notes* qui servent aux plus minces dépenses et se fractionnent à l'infini. A Boston, on a été jusqu'à en faire de six sous; et comme le numéraire manque, il faut s'en arranger bon gré, mal gré. Pas de village de douze maisons qui n'ait sa banque, dont les billets circulent partout. Au milieu de cette foule de banques, comment connaître les noms des directeurs, l'état de leur crédit et la validité du billet ? — Les banquiers eux-mêmes en sont fréquemment dupes. En arrivant, j'ai voulu échanger une pièce de vingt francs : on m'a donné à la place un volume in-folio. Pour compléter le désordre, les mesures sont à peu près impossibles. Chaque État a ses lois, souvent contradictoires,

toujours souveraines.—A-t-on commis un méfait dans le territoire *A*, — on passe dans le territoire *B* ; là, on est sûr de l'impunité. Dans la plupart des États, le banqueroutier n'est pas même passible d'emprisonnement, et dans les autres une coupable indulgence le laisse échapper, de peur d'en venir aux mesures judiciaires : on aurait trop de coupables à punir.

Je viens de visiter la statue en pierre du général Washington, placée aux portes de la ville ; —non pas pour la statue, Dieu m'en préserve ! mais pour le grand homme ; — et j'ai eu bien soin de laisser chez moi mes *bank-notes* de six sous, par respect pour sa mémoire. De là, nous sommes allés à une demi-lieue de la ville, assister à une course de chevaux ; nous n'y avons vu que des nègres, des femmes de mauvaise vie et des palefreniers. Ce genre de spectacle n'est pas en rapport avec les goûts et les besoins de ce pays, où l'on ne perd jamais son temps et où les chevaux sont remplacés par la vapeur. Quant aux chevaux de luxe, je crois

vous avoir dit qu'on ose à peine s'en servir. Néanmoins, quelquefois on fait des paris considérables qui vont jusqu'à deux ou trois mille piastres fortes; mais les parieurs n'assistent jamais aux courses. Ils y envoient des émissaires qui viennent les trouver à la bourse ou à leurs bureaux, pour leur rendre compte du résultat des paris. C'est une affaire, une spéculation, non un plaisir. On a voulu imiter le goût anglais, tout en le façonnant aux mœurs américaines.

Quelques milles avant d'arriver à Baltimore, nous avons traversé un pont de bois sur la Chesapeak. La largeur de ce pont dépasse à peine celle du wagon; les rails en touchent le bord; il a près de deux milles de longueur. — Pendant quelques minutes, nous avons perdu de vue les deux rives, et la voiture s'est trouvée suspendue à deux ou trois cents pieds au-dessus de la rivière, dont les eaux agitées par le vent bruissaient à nos oreilles et étouffaient le roulement du wagon. — Le mouvement du

courant, la rapidité de notre marche, l'eau qui fuyait au-dessous de nous, la voûte du ciel qui tremblait au-dessus, me donnaient le vertige. — Un instant je fermai les yeux, et je me dis tout bas : L'homme a beau faire, la poésie le suit partout : elle est partout avec lui, comme le ciel sur sa tête.

22 mai.

La ville de Washington consiste en une chaussée large d'un quart de mille et bordée d'arbres; elle ne diffère d'une grande route que par une suite de cafés, de boutiques d'apothicaires et de maisonnettes de peu d'apparence parallèles à l'allée et laissant un intervalle pour la circulation des gens à pied. Deux ou trois issues à droite et à gauche conduisent par des chemins étroits, mais bien entretenus, à une riante campagne où se trouvent semées çà et là, tantôt

sur des monticules, tantôt mystérieusement cachées par des bouquets d'arbres, de jolies habitations, dont une partie est encore en construction. De ce nombre sont plusieurs établissements publics. Dans une rue unique et inachevée, on bâtit l'hôtel de la poste aux lettres et un autre édifice destiné au dépôt des machines patentées. Ces deux établissements étaient auparavant réunis dans un seul édifice en bois : des employés des postes qui s'étaient rendus coupables d'infidélité y mirent le feu pour détruire les preuves de leur crime, et le précieux dépôt des machines périt. Les nouveaux bâtiments seront construits en pierre.

Au bout de la grande chaussée de Washington se trouve Georges-Town : les deux villes se touchent; dans l'une et dans l'autre, les maisons, éparses, isolées, ne sont habitées que par les employés du gouvernement et le corps diplomatique. Passé l'époque des séances, elles sont désertes. A Georges-Town, on trouve quelques ouvriers de métiers indispensables,

mais en petit nombre; jamais de gens du peuple.

L'ensemble des deux villes donne plutôt l'idée d'un faubourg de grande ville que d'une capitale. L'isolement des maisons, l'espace qui les sépare l'une de l'autre, l'absence de rues, de places publiques et de tout autre point de réunion, la lenteur qu'on met à construire de nouveaux édifices, l'ennui et le silence qui planent sur ce foyer des affaires, tout atteste la faiblesse timide de l'administration centrale, les préoccupations et les craintes du gouvernement.

En apprenant mon arrivée, plusieurs membres distingués de la Chambre sont venus me voir. Je dois l'avouer à ma confusion, l'emploi des heures de ces messieurs ne cadre guère avec ma paresse : j'étais encore au lit à dix heures du matin, pendant qu'ils déposaient leurs cartes à ma porte. J'en suis d'autant plus contrariée, que je pars demain. — Le *Christophe-Colomb* déploie déjà ses voiles.

Le sort m'a ménagé ici deux agréables connaissances : M. d'Arg..., le ministre d'Espagne, et sa femme m'accompagnent partout. Il est impossible de remplir une telle mission avec plus de grâce et d'empressement.

J'ai rencontré le baron M..., ministre d'Autriche, spirituel diplomate, homme du monde et tout à fait hors de son centre. Il m'a paru, dans nos fréquentes causeries, altéré de sociabilité européenne; et je pense que s'il avait pu me suivre, il se serait jeté dans une coquille de noix, au risque de sombrer.

Madame d'Arg... m'a présenté au président Van Buren. L'habitation du président est un joli château bâti à l'italienne au milieu d'un vaste jardin entouré de murs et de fossés. Je fus reçue dans un appartement au rez-de-chaussée. A notre arrivée, un domestique que nous trouvâmes dans l'antichambre nous introduisit dans un grand salon meublé fort simplement. Là, se trouvait le président entouré de quelques sénateurs, et plusieurs dames en costume du

temps de l'Empire, qui, assises à la file, se regardaient en silence.

Le président Van Buren est un fort beau vieillard aux cheveux poudrés et frisés à la neige, au visage vermeil, au regard fin et plein d'astuce, à la physionomie douce, gracieuse et tant soit peu jésuitique. Ses manières sont excellentes, et ce fils d'un laboureur pourrait très-bien passer pour un fils de bonne maison. Dans l'effusion de sa cordialité hospitalière, il m'a si fortement pressé la main et secoué le poignet, que c'est à grand'peine si j'ai pu retenir une exclamation de douleur.

L'Américain, si tolérant en fait de politesse, est d'une grande susceptibilité lorsqu'il s'agit d'une poignée de main. Il entrera dans un salon le chapeau sur la tête, sans y songer; mais il ne manquera jamais de saisir alternativement la main du maître de la maison et de chacun de ses enfants, et de la secouer à leur démettre le poignet. Le commodore Butler ayant tendu la main au lieutenant Blair, se trouva si cruellement

blessé de ne pas voir sa démonstration accueillie, qu'il le traduisit, ces jours derniers, devant une cour martiale, pour crime de *not shaking hands*.

On m'a présenté hier MM. Clay, Webster et Calhoun. M. Webster a une belle et noble tête : il m'a rappelé notre brave général Foy. C'est le même front large, haut et intelligent, le même regard perçant et cette étincelle qui pénètre et attire. M. Calhoun, orateur aussi distingué, est moins bien doué extérieurement. Son visage est un livre dont les charnières serrées retiennent les feuillets, et ses yeux enfoncés, son teint pâle, sa physionomie sévère et repliée sur elle-même, paraîtraient enfermer les secrètes pensées d'un patricien de Venise plutôt que les naïves saillies de l'indépendance républicaine.

« Tous ces messieurs, comme vous savez, me dit M. W..., mon compagnon de voyage, sont sénateurs whigs, c'est-à-dire de l'opposition, et les hommes les plus marquants de la Chambre actuelle.

— Ce sont donc les défenseurs du peuple?

— Au contraire, ce sont les conservateurs.

— Comment?

— Oui, ils forment la minorité, l'opposition; ils défendent ce qui est ici la haute classe, la bourgeoisie, opprimée par le despotisme populaire. En Angleterre, au contraire, ceux qu'on nomme whigs sont les partisans des classes populaires.

— Et ces dernières, par qui sont-elles protégées en Amérique?

— Par elles-mêmes : le pouvoir est entre leurs mains; elles n'ont pas besoin de soutien: c'est contre leur tyrannie qu'on tâche de se défendre. Notre gouvernement est une *martingale* politique.

— Très-bien, repris-je : ailleurs la tyrannie pèse d'en haut, ici elle vient d'en bas; — la broderie diffère, la trame est la même. »

Le Capitole, car nous voici de plus belle à Rome,—est un établissement carré en marbre

blanc, construit à l'italienne, et qui ne manque pas de grandeur; mais on ne sait pourquoi il est flanqué de quatre tourelles s'élevant au niveau de la terrasse qui règne au-dessus du bâtiment, et coiffé d'une énorme coupole, dont la moitié est cachée par une haute balustrade qui entoure la terrasse. Au premier coup d'œil jeté sur cette disposition bizarre, on croit voir un homme dont le chapeau, trop grand pour sa tête, aurait glissé jusqu'au menton. Une telle disproportion détruit le caractère grandiose du palais et lui donne un aspect presque difforme.

L'intérieur offre d'autres disparates : c'est un amas prodigieux de colonnes et de pilastres de tous les genres, de tous les styles, égyptien, grec, romain, moresque, véritable *amalgamation* (1); — chaos burlesque qui parodie le sublime; — un dédale de voûtes massives, de petits escaliers, de portes étroites et d'im-

(1) Mot consacré en Amérique pour exprimer le mélange des races blanche et de couleur.

menses chapiteaux; — c'est à ne pas s'y reconnaître.

Après avoir traversé plusieurs corridors et vestibules qui conservent encore religieusement la trace des pieds poudreux et du tabac mâché par tous les hommes illustres de la république, on atteint une vaste rotonde entourée de grosses colonnes qui ne sont séparées l'une de l'autre que par un espace égal à leur épaisseur.

Cette rotonde se partage en deux demi-cercles, dont l'un forme la Chambre des Députés; l'autre est réservé au public. Le coup d'œil en entrant est imposant. Malheureusement l'architecte a eu la mauvaise idée de couper cette forêt circulaire de colonnes par une autre colonnade rectiligne qui sépare les deux hémicycles et qui, ornée d'une balustrade, sert d'appui au public. Le son se perd dans le labyrinthe; à peine l'orateur peut-il se faire entendre.

Lorsque je suis arrivée à la Chambre des Députés, personne n'écoutait les paroles de l'ora-

teur, qui continuait paisiblement un discours sur l'affaire des banques commencé huit jours auparavant.

La Chambre des Sénateurs est moins grande, mais très-bien disposée sous le rapport de l'acoustique : c'est une rotonde formée par le cintre supérieur de la coupole et entourée de colonnes dont les proportions sont convenables.

Chaque sénateur a devant lui un pupitre avec une table garnie de livres, de manuscrits, de journaux; puis, à ses pieds, une cuvette pour y déposer le tabac mâché dont il ne cesse de faire usage quand il ne parle pas à la tribune. Couchés sur leurs chaises curules, le chapeau sur la tête, les jambes étendues, les pieds appuyés sur la partie inférieure de la tablette, ces représentants lisent, causent, dorment; quelquefois ils écoutent ou se disent des injures, comme c'est un peu l'usage partout.

Le ton déclamatoire et monotone des orateurs américains est très-fatigant; il faut que leur

éloquence soit de bon aloi pour qu'on y résiste à la longue.

« Comment, demandai-je à mon guide, des hommes qui attachent un si grand prix au temps se déterminent-ils à faire des discours qui durent une semaine?

— Par une raison fort simple, me répondit-il : c'est qu'en parlant, ils ne perdent pas leur temps. Nos députés sont rétribués : on leur donne cinq dollars par jour pendant la durée de la session. Cette prévoyance pécuniaire, cette exploitation des honneurs politiques, ont quelquefois été portés trop loin. Par exemple, un boucher de Philadelphie, membre de la Chambre, mettait son linge à la poste et l'adressait à sa femme, afin de profiter du port franc illimité accordé aux membres du congrès; il est vrai que les paquets de notre original n'étaient pas lourds : il ne changeait de linge, dit-on, qu'une fois par semaine. — Le même boucher, ayant été invité à dîner chez le président, y conduisit son fils. « J'ai appris, dit-il en entrant

au président, qu'un des convives ne viendrait pas, et, ma foi, j'ai amené mon garçon que voilà. Il aura l'avantage de connaître Votre Excellence, et il n'y aura pas de plat perdu. »

« Les représentants de la magistrature, continua notre compagnon, sont réélus tous les ans. Par ce moyen, l'omnipotence du peuple s'affermit et la dépendance du mandataire s'accroît. La justice, ici, c'est la volonté du peuple; les lois sont altérées, amendées, rejetées à son gré. Rien n'est stable, rien n'est écrit : l'instruction est orale, rapide, les actes ne laissent point de traces. A peine le fonctionnaire public a-t-il le temps de se mettre au courant des affaires; et ne trouvant ni règle ni méthode précédentes, il ne peut profiter des enseignements du passé.

« Comme vous voyez, nous vivons au jour le jour; le passé ne date pas, l'avenir n'occupe guère; en attendant, les lois ne sont pas obéies, les coupables sont rarement punis. Ici, le peuple pend sans forme de procès; là, sous

prétexte du délit de négrophilie, il emplume; ailleurs, il stipule des traités entre un État et un autre État, sans la sanction du gouvernement central.—On connaît les désordres arrivés à New-York et à Baltimore en 1833, à Philadelphie en 1835. Là, pendant que la torche incendiaire dévastait un couvent de jeunes filles, les passants regardaient, les femmes applaudissaient et la justice se taisait.

— Cependant, repris-je, cette liberté extrême a bien aussi ses avantages. J'ai laissé mon passe-port à Paris, et je parcours ce pays sans être molestée par des sbires désobligeants, des douaniers bourrus et des agents de police : ici, rien qui oppresse l'âme, qui humilie, qui excite l'indignation.

— Oui, continua M. W... ; mais aussi cette liberté adorable pour les honnêtes gens, poussée jusqu'à ses dernières conséquences, a donné accès chez nous au rebut des autres pays, bave venimeuse qui s'infiltre dans le sang de l'ancienne race anglaise. Notre loi électorale

admet jusqu'aux mendiants. L'étranger, après un an et même trois mois de séjour dans un district, est revêtu du titre de citoyen. Ainsi, tout malfaiteur peut se trouver réhabilité, et, dès son arrivée, exercer le droit d'électeur et de juré.

« Ici, toute loi qui peut atteindre plus particulièrement la masse est proscrite : on respecte la banqueroute et la prévarication, contagions régnantes; les employés étant pour la plupart pauvres et restant peu de temps en fonctions, cherchent par tous les moyens possibles à faire fortune. Le jury, très-peu rétribué, est généralement corruptible et ignorant; il absout plus souvent par intérêt et par ignorance que par amour de la justice.

« Nos lois émanent du droit commun d'Angleterre, fondé presque en entier sur des précédents; ce code, surchargé de complications, est énormément diffus ; mais, en Angleterre, le jury se compose de gens établis et dont l'impartialité est garantie par l'intérêt de l'ordre,

de la morale, et par une intégrité appuyée sur d'honorables antécédents. Dans les États américains, au contraire, le jury est un pêle-mêle où siégent des aventuriers et de pauvres gens qui, n'ayant ni biens, ni position, ni réputation, font peu de cas de la morale publique. Avec quelque fortune, l'accusé peut espérer suborner une partie de ses juges, et se sert du droit de récusation précisément pour écarter les honnêtes gens. — On a entendu des prévenus, après leur acquittement, avouer avec ingénuité le prix qu'il leur avait coûté. Voici une sentence curieuse prononcée il y a peu de temps et dans un procès où j'étais juge.

« Le jury est composé de douze membres ; l'unanimité est nécessaire à la condamnation. L'accusé était un spoliateur connu, les preuves étaient patentes. Dix jurés le condamnèrent à payer des dommages-intérêts de 14,000 piastres fortes ; les deux derniers, deux paysans, voulurent les réduire à *trois piastres*. Le débat se prolongeait : depuis vingt-quatre heures le jury

était en délibération, et, d'après la loi, aucun des jurés n'avait pris d'aliment. Nous mourions de faim et nous décidâmes, de guerre lasse, que chacun désignerait la quantité qu'il croirait juste, et qu'ensuite les dommages-intérêts seraient fixés au douzième de la somme totale. Les paysans y consentirent et votèrent encore leurs *trois piastres*. — L'accusé fut condamné à 14,500 piastres fortes d'amende. — Mais la morale n'a pas toujours ainsi gain de cause. Souvent des punitions sévères sont infligées à de légères fautes, et de grands crimes acquittés. Voilà ce que produisent des lois vagues et incomplètes, des jurés ignorants, sans garantie ni racine dans le pays, et enfin la corruption tolérée, acceptée, puisqu'elle demeure impunie. »

Autre anomalie : dans un pays où les mœurs sont réputées austères, il n'y a de loi ni contre le viol ni contre l'enlèvement de mineure. Sous le voile d'une décence apparente se cache souvent un dévergondage grossier. Les manières sont tellement étranges et d'une naï-

veté si brutale, que cette pauvre Céleste, ma femme de chambre, que vous connaissez, est réduite, depuis que je suis en voyage, à passer la nuit dans mon appartement, les étages inférieurs étant inabordables dans ces caravansérails primitifs.

Je sais à peine de quels termes me servir pour vous indiquer un scandale plus sérieux, une insulte plus grave à la morale et à la religion, scandale qui mérite d'être qualifié d'infâme. — Il existe à New-York une maison habitée par une espèce de sibylle dont l'appartement est orné de légendes cabalistiques, et le cabinet intime garni de têtes de morts et d'ossements humains destinés à frapper de vertige les malheureuses qui, coupables d'abord d'une faiblesse, le deviennent d'un crime à l'aide d'un ministère diabolique. — Eh bien! mon cher marquis, cette maison porte un nom connu, et l'exécrable ministère de cette femme est toléré par la police !

Certes, la corruption se retrouve partout avec

l'espèce humaine, mais au moins voilée par la honte, stigmatisée par l'honnêteté publique.

Récemment, un crime de ce genre ayant causé la mort d'une malheureuse femme, le coupable, après avoir avoué les circonstances atroces de son forfait, fut acquitté par le jury.

Je lisais hier dans un journal, — le *Morning-Herald*, — l'annonce d'une poudre à l'usage des femmes *qui craignent d'avoir trop d'enfants*, suivie d'un paragraphe éloquent destiné à convaincre les incrédules. — Et cela s'imprime publiquement, et ces articles n'étonnent personne, dans un pays réputé chaste ! et chaque jour ils se retrouvent sous les yeux des honnêtes femmes ! — On m'a assuré que cette annonce est presque quotidienne dans le même journal.

Nous repartons demain pour Baltimore.

23 mai.

Nous avons suivi le cours de l'Hudson depuis Jersey-City jusqu'à New-Market. Je suis encore tout émerveillée de la magnifique grandeur de ce fleuve. Ses eaux pures et argentées roulent sur un lit profond, creusé par sa puissance à travers les âpres montagnes des Alleghanis. Il n'a point de rapide et coule sur une pente douce. Son flot majestueux et tranquille couvre souvent plusieurs milles : alors, quand on est au milieu du fleuve, on perd de vue ses bords, et l'on se croirait en pleine mer si les parfums et les émanations de la terre ne venaient pénétrer et dilater la poitrine. — Mais bientôt la terre reparaît, et l'œil ravi contemple des paysages splendides, des bois jeunes, des prairies sans fin, de vastes et fraîches solitudes, au milieu desquelles on voit encore au loin le beau fleuve se jouant en magnifiques et gra-

cieux contours, comme un large ruban d'argent.

Assise dans le bateau à vapeur, appuyée sur le parapet, j'admirais toutes ces beautés, lorsque je me vis entourée ou plutôt assaillie par une foule de femmes qui, émerveillées, contemplaient une broderie aux couleurs éclatantes que je tenais dans les mains. Après un examen de quelques instants, sans me regarder, sans me demander excuse, elles enlevèrent la tapisserie, comme si les genoux sur lesquels elle reposait eussent été la tablette d'une boîte à ouvrage; puis, saisissant alternativement les laines, le dé, les ciseaux, elles les tournaient et retournaient dans leurs mains, sans s'occuper en aucune façon de la personne à qui ils appartenaient. Enfin, la plus hardie d'entre elles emporta la broderie et disparut. — Je priai mon compagnon de la suivre pour s'enquérir de l'usage qu'elle voulait en faire. Quelques minutes après, elle me rapporta l'ouvrage, après l'avoir montré aux autres voyageuses qui étaient restées dans la cabine.

Un second groupe de femmes ne tarda pas à m'accoster; l'une d'elles, sans aucun préambule de courtoisie, me demanda si j'étais Française. — A ma réponse affirmative, — « Nous ne voyons jamais de vos compatriotes dans ce pays-ci, me dit-elle; vous nous plaisez... Toutes les Françaises vous ressemblent-elles ? »

Puis elle courut chercher son mari, qu'elle mit en faction devant moi, me montrant à lui comme elle aurait fait d'un oiseau rare. — Comment trouvez-vous cette curiosité sauvage des femmes de l'Ouest, ces façons étranges, ces aveux naïfs ? — Il y a là, je trouve, quelque chose de confiant et de primitif qui plaît.

24 mai.

Hier, au moment de sortir, j'appelle ma femme de chambre pour m'habiller, et je la vois paraître pâle, effrayée, tout en larmes.

« Qu'avez-vous? lui demandai-je, alarmée.

— Madame est volée !

— Volée !

— Pas une robe à mettre. — Le monstre ! »

Et ses sanglots l'étouffaient. Le visage de Céleste était si plaisant, sa douleur de si bon aloi ; ce désespoir de femme de chambre honnête, qui d'ailleurs me touchait, était si comique, que je ne pus m'empêcher de commencer par en rire ; puis je tâchai de la consoler, et enfin je songeai aux embarras que ce vol pouvait me causer. J'ai fait prévenir la police pour la forme, mais avec peu d'espoir de retrouver les objets dérobés. Dans un pays où les agents de police judiciaire sont si peu nombreux et n'ont presque jamais l'initiative des poursuites, où il n'y a point de passe-port, où la police administrative n'existe pas, faute de fonds secrets pour la payer, comment découvrir un voleur, si ce n'est la main dans le sac ? On m'a engagée à payer l'agent chargé de retrouver les objets volés, seul moyen, m'a-t-on dit, de réussir ; mais, sans doute, mon voleur habile l'aura payé

plus cher que moi, car les effets ne se sont pas retrouvés.

25 mai 1840.

Nous avons mis à la voile ce matin à dix heures. MM. Delaforêt et Gaillardet sont venus me faire leurs adieux; de Belmond, Suarez et M. H....., m'ont conduite jusqu'au port. — En me séparant de tous, j'éprouvais cette mélancolie profonde, cette tristesse solennelle qui saisit le cœur au moment de s'embarquer. — D'ailleurs, ils avaient été bons et hospitaliers envers moi, et comme un voyage de mer ressemble à un voyage dans l'autre monde, je me sentis encore plus touchée que je ne l'avais été jusqu'alors de leurs bons procédés, et je leur fis mes adieux avec un véritable regret.

LETTRE XI

—

SOMMAIRE

Départ. — On lève l'ancre. — Calme plat. — Le capitaine Smith. — Encore la solitude et la mer. — Le *Washington*. — L'équipage. — Un navire français désemparé. — Sauvetage. — Le mot *France* prononcé au milieu de la mer. — La patrie adoptive. — Émotions. — Les sinistres. — Un navire incendié. — L'enfant attaché à une balle de coton. — Mépris du danger et de la mort. — Le stoïcisme des Anglo-Américains. — L'impassibilité de l'égoïsme comparé à l'héroïsme du dévouement. — Toujours le calme. — Huit jours de silence. — Le capitaine Smith sur le pont. — Ce qui fait supporter ou aimer la vie intime. — Inondation de fourmis. — Mes compagnons de voyage. — Une excentricité italienne. — Gaëtano. — Orgueil et pénurie. — Récits de naufrages en face des écueils. — Une scène de mort. — Agonie dans une cabine. — Une jeune femme, la mort et l'Océan. — Le capitaine prêtre et le protestant confesseur — Funérailles en mer. — Histoire de la morte.

LETTRE XI

A MADAME DELPHINE DE GIRARDIN.

Le temps était beau, et le *Christophe-Colomb*, dans toute sa splendeur, leva l'ancre; mais pas un souffle de vent ne vint enfler ses voiles, qui, flasques et pendantes, retombaient en frappant les mâts. En vain le capitaine Smith avait voulu conserver à son navire tous ses beaux atours; en sortant du port, force lui fut de carguer les

voiles et de faire venir, à sa grande mortification, un bateau à vapeur qui nous accrocha, et se mit en devoir de nous remorquer.

Ma femme de chambre, comme d'habitude, s'était hâtée de se coucher; le reste des passagers allait et venait d'un bout à l'autre pour exercer leurs forces, en attendant que le roulis ou le tangage vînt les paralyser; et moi, assise sur un banc, l'âme désolée, je regardais les sillons lumineux et diaprés que traçaient dans leur course les carènes des deux navires.

La ville s'éloignait à vue d'œil. Déjà Long-Island avait fui derrière nous. L'*Island of Gardens* se confondait avec les vagues qui battaient ses bords : seules les terrasses de l'hôtel de la Quarantaine montraient encore leur masse blanche et indéterminée qui s'élevait au milieu de l'île; puis les brillantes couleurs des maisons qui l'entourent, les fleurs et la verdure, tout se confondait, tout pâlissait, et enfin tout disparut à nos yeux.

A la merci des vents et des vagues, je me

sentais plus que jamais attirée vers la terre. Jetant un coup d'œil sur cette étendue d'eau sans fin qui se déroulait devant moi, ramenant ma pensée vers les frêles planches auxquelles je confiais ma vie, je n'apercevais partout qu'incertitude et danger. — A peine si l'espérance se laissait entrevoir comme un point lumineux et lointain. — Lorsque autrefois je m'embarquais, encore enfant, je comprenais tout cela, mais sans m'en rendre compte : alors même sympathie pour ce que je quittais, même sentiment du danger et de ma propre faiblesse ; alors aussi un abattement, un découragement mélancolique qui n'était pas de la peur, mais de l'humilité; — alors, comme aujourd'hui, et malgré la conscience du péril, j'éprouvais la même insouciante et téméraire confiance qui pousse l'homme, à son insu, au-devant de sa destinée, et qui, par cela même, en fait quelque chose de noble, de grand et de mystérieux. — Mais, à dix ans, frappée pour la première fois de tant d'impressions nouvelles, le cœur gonflé d'émotions,

je sentais, je pleurais; puis je récitais les vers de Racine, je me calmais, le sommeil arrivait et j'oubliais. — Aujourd'hui je sens, puis je raisonne; et lorsque j'ai mis en balance les jouissances et les douleurs de la vie humaine, froide, insouciante, sans crainte ni regret, je me résigne en face du péril.

Au milieu de ma préoccupation, un objet singulier vint me distraire. M. H....., qui n'avait pas voulu me quitter avant le départ du bateau à vapeur, attira mon attention sur un navire américain qui passait près de nous et à portée de la voix. A la teinte jaune et décolorée de sa ligne de batterie, au délabrement des peintures dans les parties inondées par le balancement du roulis, au triste état des vergues et des voiles, il était aisé de s'apercevoir qu'il arrivait de loin.

Une foule de têtes qui semblaient tenir l'une à l'autre, tant elles étaient rapprochées, s'avançaient à la fois sur le devant des bastingages, et nous regardaient avec des yeux stupides; leurs

traits étaient défaits; les pauvres gens paraissaient avoir beaucoup souffert, et semblaient à peine vêtus.

On s'interrogea mutuellement, et nous apprîmes que ce navire arrivait de Hambourg, où il avait porté une cargaison de coton, et que tous ces hommes que nous apercevions en face de nous faisaient partie de l'équipage d'un paquebot français qui venait de se briser à la hauteur du banc de Terre-Neuve quatre jours auparavant. Le *Washington,* — ainsi s'appelait le navire américain, — se trouvant alors dans ces parages, et poussé vivement par un vent N.-O. dans la direction du sinistre, recueillit les malheureux Français, qui durent leur salut à cette coïncidence miraculeuse.

Je ne saurais vous dire, chère madame, combien ce mot *Français* résonna loin dans mon cœur, ni combien ma pitié s'accrut de l'intérêt que le souvenir de la France éveilla en moi. — C'est lorsqu'on se trouve loin de son pays, entouré de formes et de coutumes inconnues,

lorsque nulle de vos affections n'est partagée, que les intérêts divers qui s'agitent autour de vous n'ont rien de commun avec les vôtres; c'est alors qu'on peut apprécier à sa juste valeur l'amour qu'on porte à sa patrie. — Et la France n'est-elle pas ma patrie adoptive? — Ne suis-je pas depuis longtemps habituée à m'enorgueillir de ses succès, à m'alarmer de ses dangers? — N'ai-je pas souffert pour elle et par elle?—Aussi que de fois ai-je senti pendant mes longues courses combien sont forts les liens qui m'y attachent! Combien de douces sympathies furent réveillées dans mon âme par tout ce qui me rappelle de loin cette terre privilégiée de Dieu!

Ce n'est qu'en visitant les autres nations qu'on peut devenir juste envers son pays : la comparaison rend équitable; mais si l'on voit constamment les mêmes objets, et toujours de près, on devient incapable d'en mesurer exactement les proportions. Ajoutez à cela cette foule de passions, d'engouements, de dés-

affections, que l'amour-propre et l'intérêt personnel tiennent toujours en jeu là où la vie s'agite, on trouvera que nos jugements, bienveillants, sévères ou hostiles, sont rarement justes.

Pendant que nous raisonnions sur les circonstances de l'affreux sinistre, M. H..... me faisait remarquer près de nous, et dans notre propre navire, un homme grand, aux larges épaules, au visage coloré, qui, nonchalamment couché sur un banc, nous écoutait en mâchant du tabac; il pouvait avoir cinquante ans.

« Voyez-vous cet homme? me dit-il; eh bien! il n'y a pas un an qu'il se rendait avec sa famille de Charles-Town à la Nouvelle-Orléans dans un bâtiment à vapeur. Le navire prit feu à la sortie du port. Sa malheureuse femme, après avoir vu périr trois de ses enfants dans d'horribles convulsions, put saisir le plus jeune, âgé de cinq ans, l'attacha sur une balle de coton que les flammes avaient oubliée, et le jeta à la mer, espérant qu'il pourrait atteindre la côte,

qu'on apercevait encore de loin. — Il resta immobile quelques secondes sur une mer unie; mais bientôt la vague, se gonflant par degrés, l'éleva doucement, puis le plongea dans le gouffre. — La pauvre mère, à demi consumée par les flammes, les bras étendus, priait encore Dieu de sauver son trésor. — Elle ne revit pas le faible esquif. — Alors, faisant un dernier effort, elle s'élança dans la mer et alla rejoindre son enfant!

— Et son mari?

— Il se sauva, à l'aide d'une planche, avec deux autres passagers.

— Quel calme dans ce visage! — Voyez. »

Et l'homme continuait à mâcher du tabac, sans que la moindre émotion vînt trahir ses pensées.

« Que cela ne vous étonne pas, reprit M. H..... Ici, nous méprisons le danger; ces sinistres arrivent très-fréquemment, et il ne peut en être autrement. Nos capitaines de bâtiment ne subissent aucun examen. Pour être admis à

faire partie de la marine, il suffit d'une patente : le prix de celle-ci remplace la science. De là, mille imprévoyances, causes de tant de malheurs. Mais personne ne s'en émeut. — Un bâtiment à vapeur vient-il à sauter ou à se briser contre une racine d'arbre, au milieu du courant de l'Ohio ou du Mississipi ; un passager échappe-t-il miraculeusement à ce sinistre, vous le voyez le lendemain s'embarquer de nouveau dans un autre bateau à vapeur, sur la même rivière, continuant tranquillement son voyage. »

En vérité, ce genre de courage ne me touche guère : je ne trouve rien de noble qui le motive. Le dévouement, l'amour de la gloire, sont remplacés ici par l'amour de la richesse ; ce n'est pas ce courage civique ou militaire qui naît de l'élévation de l'âme et s'offre en holocauste à ses semblables, à sa patrie ; c'est l'appât du gain qui pousse un insensé à jouer sa vie pour de l'argent.

Le bateau à vapeur s'éloigna, et nous prîmes

le large. — Je restai seule, dans cette prison, au grand air. Le calme continuait; à peine une petite brise venait-elle nous rafraîchir et nous faire filer deux à trois nœuds en vingt-quatre heures.

27 mai.

Il y a huit jours que nous naviguons, et nous n'avons avancé que de vingt milles. Le capitaine Smith, avec tout le flegme dont la nature l'a doué, a ordonné, de sa voix rauque et caverneuse, que l'on carguât toutes les voiles, excepté les trois huniers; — puis, « Brassez à contre! — Le petit hunier au plus près! » — Et les bras croisés derrière le dos, il s'est mis à arpenter le pont au pas de course depuis huit jours sans articuler un mot, les yeux tantôt tournés vers le ciel, tantôt vers l'horizon. Or, le capitaine Smith me convient à merveille comme maître de maison. Son extérieur est

froid, peu avenant, et il est tout au plus poli, mais il ne me gène pas et me laisse faire à ma guise. — Trois choses me paraissent indispensables pour rendre possible la vie intime : du naturel, de l'indépendance et de la solitude ; avec quelque peu de cela, on est sûr, sinon de s'aimer toujours, au moins de ne pas se détester. D'ailleurs, je fais peu de cas des gens qui sont constamment gais, et je vous avoue, dans mon humilité, que je ne saurais être aimable vingt-quatre heures de suite. Le capitaine Smith ne s'occupe de personne ; mais, à sa manière d'être, j'ai compris que son silence équivalait à : *Vous êtes le maître ici ; disposez de tout, faites comme il vous plaira, pourvu que vous ne me gêniez pas.* Aussi, me suis-je emparée des cabines non occupées ; j'ai tout encombré de malles, de livres, d'oranges, d'ananas, que sais-je ! — Cela ne m'empêche pas d'endurer mille souffrances physiques, mille cruelles privations, dont puisse Dieu vous délivrer ! — Un de mes plus cruels supplices

est la multitude de fourmis qui, comme une lave noire, déborde et s'étend sur tous les meubles, sur tous les murs, sur les vêtements et jusque dans les lits. — Ce fléau me met dans un état d'irritation que je ne saurais vous exprimer; mais comme dans la vie, pour peu qu'on soit de bonne volonté, tout est enseignement, je me révolte contre moi-même, et après m'être fait honte de ne pas savoir me résigner, j'écarte soigneusement les fourmis qui circulent à flots sur mon lit et sur mes effets; puis je cherche à m'occuper. — J'ai recommencé à écrire, j'ai pu faire un peu de tapisserie, et je me trouve plus calme.

Jeudi 28.

Depuis deux jours j'essaie de tirer parti de mon entourage, auquel je n'avais pas songé. Il se réduit à une dame malade, qui n'a pas encore paru, à quelques commis marchands, deux ca-

pitaines de bâtiments négriers et un jeune Italien d'un caractère excentrique et fantasque. Comme vous savez, je m'accommode volontiers, — à la méchanceté près, — de la faiblesse et des ridicules des autres; je trouve qu'il y a toujours quelque chose à y gagner. J'étais hier à l'un des bouts du pont, couchée dans mon hamac et abritée du soleil par la tente de toile rayée. Souffrante et triste, je n'avais pas encore échangé une parole avec mes compagnons de voyage; ils causaient ensemble à une certaine distance de moi. Je leur demandai des nouvelles de la dame malade, et la conversation s'établit tout naturellement. Depuis, je les ai questionnés souvent sur leurs longues courses. Comme ils ont navigué toute leur vie, ils ont une foule de faits curieux à raconter, la traite, les Anglais, la côte d'Afrique, les coups de vent, les naufrages, les malheureux brûlés sur mer; et quoique nous nous trouvions précisément sur les bancs de Bahama, théâtre d'une partie de ces sinistres, j'écoute tout cela sans songer que d'un instant à

l'autre je pourrais me trouver attachée sur un radeau ou jetée par les vagues sur la côte voisine.

Vendredi 29.

Comment vous raconter le spectacle affligeant dont j'ai été témoin depuis que j'ai cessé de vous écrire? — Pourquoi n'ai-je pas en ma puissance, — au moins pour un moment, — les accents vibrants et mélancoliques de votre muse, que la France admire avec tant d'orgueil?

Avant-hier, vers la fin du jour, le soleil était déjà couché : quelques nappes dorées pâlissaient à vue d'œil et se jouaient au fond de l'horizon. Le ciel, couvert d'abord d'une gaze légère et argentée, devenait par degrés d'un bleu foncé, et la transparence limpide de l'atmosphère semblait le rapprocher de nous. Les étoiles apparaissaient à la fois partout, éblouissantes, radieuses et comme détachées de la voûte éthérée,

tandis que la mer, satinée et luisante, répétait à sa surface tant de sublimes beautés.

Absorbée dans une mélancolie inexprimable, je parcourais des yeux ce magnifique spectacle, cherchant dans l'espace l'ombre d'un ami. — Je demandai à Dieu avec ferveur au moins une illusion, je demandai le son d'une voix chérie, mêlée aux harmonies des vents. — Je cherchai le regard de ma fille dans ces jaillissantes étincelles tropicales, vraies émanations des anges ! — Mais rien, rien ne répondait aux angoisses de mon cœur. — Dans cette vaste solitude, je cherchai en vain à m'appuyer sur l'espérance du bonheur qui m'attendait dans ma patrie. — Mon imagination ne m'offrait que de chères et vénérables images d'amis que je ne devais plus y retrouver, et qui n'existaient désormais que dans la mémoire de mon cœur. — Ce n'étaient que pensées de destruction, de liens rompus, d'affections éteintes, découragement mortel et une amère indifférence qui ressemblait au désespoir.

Depuis longtemps tout reposait autour de moi; le bruit régulier des vagues était seulement interrompu par la voix du commandant de quart. — Le vent s'était levé. Une brise fraîche de N.-E. avait considérablement augmenté la vitesse de notre marche et balayait les eaux de la mer d'un bout à l'autre du pont. Je m'aperçus enfin que j'étais inondée, le frisson me prit et je gagnai à grand'peine mon étroit grabat, car le roulis était très-fort. Une heure venait de sonner.

A peine fus-je couchée que j'entendis des gémissements près de moi.—Ce n'était pas une plainte, ce n'était pas un soupir, — c'était une agonie!—Je prêtai de nouveau l'oreille, et les mots confus — « Au secours! au secours! Je me meurs! » — arrivèrent jusqu'à moi. Je sautai hors de mon lit, et sans me donner le temps de passer une robe de chambre, je me traînai sans lumière vers l'endroit d'où partait la voix que je venais d'entendre. Mais le roulis paralysait tous mes mouvements ou me jetait de côté

et d'autre, comme une bulle de savon que le vent fait voler. — Je craignais à chaque instant de me heurter contre un des meubles chevillés dans l'entre-pont. — Enfin, j'approchai de la cabine d'où partaient les gémissements : — elle était ouverte. — Avant d'y pénétrer, je restai roide sur le seuil, comme si mes pieds eussent été cloués au parquet.

Au fond de cette étroite enceinte j'aperçus sur le lit supérieur une femme assise, le corps découvert; de longues mèches de cheveux bruns tombaient en désordre sur sa poitrine blanche et couvraient à moitié son visage encore jeune, mais pâle, amaigri, et dont les traits déjà décomposés annonçaient les approches de la mort.— Ses lèvres, livides et entr'ouvertes, étaient dégouttantes de sang; ses draps en étaient couverts. — Tout se trouvait en désordre autour d'elle; des chaises, des vêtements, des flacons, étaient épars sur le plancher inondé. On voyait sur la commode plusieurs tasses et verres renversés ou brisés roulant çà et là; au-dessus,

attachée au mur, était suspendue une petite lampe dont les pâles rayons, agités par le roulis, tantôt laissaient dans une profonde obscurité, tantôt venaient éclairer d'une vive lumière les traits livides de la mourante.

Je m'approchai d'elle.—J'étais en proie à une terreur inexprimable. — Elle tourna vers moi un long regard.—Ses yeux étaient très-ouverts et hors de leur orbite. — « De l'eau ! — J'étouffe ! » — me dit-elle d'une voix faible et profonde. — « De l'eau ! » — et elle me montrait les caillots de sang qui sortaient de sa bouche. — J'essuyai sa sueur et lui donnai de l'eau en y ajoutant quelques gouttes d'éther.

Elle parut se ranimer; mais il lui fallait d'autres secours : tout le monde dormait autour de nous. Pourtant nous étions fort rapprochés les uns des autres, et chacun laissait sa porte ouverte à cause de l'extrême chaleur. Aucun passager ne bougeait, soit que le sommeil les dominât, soit qu'ils cédassent au sentiment de personnalité qui règne à bord plus que partout

ailleurs : triste effet des souffrances physiques, qui concentrent tous nos soins sur nous-mêmes.

Le roulis avait considérablement augmenté, et une fois chacun juché et emboîté dans sa niche, la charité elle-même aurait eu peine d'affronter le malaise et la souffrance.

Je n'osais pas quitter la pauvre femme pour aller appeler le capitaine; d'ailleurs il me fallait le temps de m'habiller avant d'éveiller tous les hommes dont j'étais entourée. — D'un autre côté, la malheureuse me tenait convulsivement par la main et retombait à chaque instant en faiblesse. Je craignais de n'avoir jamais le temps de demander du secours.—Dans un moment où elle revint à elle, je remarquai qu'elle cherchait à atteindre un objet qui se trouvait au pied de son lit. — La petite lampe allait s'éteindre; je tâchai de la rallumer, et la dirigeant vers l'endroit qu'elle m'indiquait, j'y trouvai un christ d'ivoire. Je l'approchai de ses lèvres et l'aidai à dire les prières des agonisants; ensuite elle devint plus calme.—Je lui dis que

j'allais prévenir de son état M. Smith, à qui elle pourrait communiquer ses dernières volontés. Elle parut y consentir, et après avoir passé une robe à la hâte, j'allai frapper d'abord à la cabine du capitaine.

Je mourais de peur et d'émotion; mais je ne tardai pas à me remettre, et lui parlant à travers la porte, je l'engageai à s'habiller et à sortir.

Il reconnut ma voix, et un instant après il se présenta. Malgré sa rudesse apparente, il ne manquait pas de bonté, et l'on découvrait sans peine que la dureté de ses manières lui servait à voiler la timidité de son caractère. Je lui fis part de l'événement malheureux qui se préparait, en le priant d'aller au plus tôt remplir son ministère.

Vous savez que, dans des cas pareils, les capitaines de navire sont autorisés à recevoir et à légaliser les dernières volontés des mourants, ainsi qu'à faire tout acte civil ou religieux. Mais une insurmontable difficulté pa-

raissait s'offrir dans cette circonstance : le capitaine était Anglais, protestant, parlait un peu l'espagnol, mais ne connaissait nullement la langue française. La mourante était Française, catholique, et ne parlait d'autre langue que la sienne ; les autres passagers étaient tous Espagnols. Je compris la nécessité d'être l'intermédiaire entre le capitaine et la malheureuse femme.

Accablée des douloureuses émotions de la nuit et du spectacle effrayant et inattendu dont je venais d'être témoin, ce dévouement m'était fort pénible, mais je le regardais comme un devoir, et je l'acceptai.

Elle mourut, la pauvre créature ! — séparée de son mari, qu'elle aimait tendrement, et que des affaires d'intérêt avaient obligé de passer en Amérique ; le chagrin et les émotions violentes de la jalousie avaient déterminé une maladie de poitrine. Les médecins, la croyant perdue, lui conseillèrent d'aller rejoindre son mari, espérant que la tranquillité d'âme, jointe à la

douce influence du climat méridional, pourrait, sinon guérir, au moins prolonger sa vie de quelques années. Mais la maladie avait déjà fait beaucoup de progrès; l'air de la mer était trop âcre pour ses frêles poumons, et la crainte de déplaire à son mari, à qui elle avait fait un mystère de son voyage, empira son état. Après tant de souffrances et de mortelles angoisses, elle meurt délaissée, au moment où elle allait atteindre le bien tant désiré; elle n'arrivera pas au port; son corps enveloppé d'un linceul sera seul déposé par les vagues sur le rivage.

Plusieurs matelots sont venus l'ensevelir dans la cabine où son corps est resté exposé toute la journée d'hier et cette nuit.—Jugez quelle nuit! la table à manger, nos lits, touchent, pour ainsi dire, le sien. Dans une si étroite demeure, tout se tient, tout se trouve confondu. — Le maître charpentier a travaillé pendant la nuit au cercueil.

Ce matin, à dix heures, le temps était beau,

le soleil dans toute sa magnificence; l'équipage, en grande tenue, était rangé sur le pont. Un silence religieux régnait partout, et n'était interrompu que par le bruissement du vent et des vagues. — Quatre matelots hissèrent le cercueil, recouvert d'un drapeau : une planche portant d'un bout sur le pont, de l'autre sur un sabord, avait été préparée pour recevoir le cadavre; on l'y dépose. Le capitaine, debout sur l'arrière et monté sur une sorte de gradin, domine tout le bâtiment, prononce quelques sages et brèves paroles. — Alors les matelots soulèvent la planche, le cercueil glisse et tombe dans la mer. — Il surnagea quelques secondes, puis s'enfonça; les vagues tourbillonnèrent, se calmèrent. Tout fut fini.

LETTRE XII

—

SOMMAIRE

Les bancs de Bahama. — Le capitaine négrier. — Belle action d'un marchand de noirs. — Don Salvador. — Le professeur de *Santiago*. — Le naufrage. — Un vieux docteur en habit de femme. — Gaëtano. — Histoire de l'orgueil et du malheur. — Exploit de l'Italien. — La bourse jetée à la mer. — La mer des Tropiques. — En vue de Cuba.

LETTRE XII

A MADAME GENTIEN DE DISSAY.

Nous sommes depuis ce matin sur les bancs de Bahama : la quille du bâtiment est près du fond de la mer, dont la nuance, d'abord d'un bleu foncé, est devenue par degré plus claire, puis blanchâtre comme les eaux d'un torrent. Tout est écueil autour de nous. Un matelot at-

taché par une corde en dehors du navire, la sonde à la main, se tient prêt, vedette vigilante, à nous prévenir du danger. Nous sommes entourés de charmants îlots qui nous envoient leurs parfums enivrants; mais, malgré leur belle végétation naturelle et les avantages qu'offre le climat, ils sont incultes et inhabités, à cause des affreuses tempêtes qui dévastent ces parages. A l'époque des équinoxes, la navigation cesse. Si un paquebot ou navire marchand affronte le danger, il est rare qu'il échappe à la violence des ouragans. Ici tout est plein de souvenirs désastreux. Chaque banc de sable est marqué par la perte de quelque bâtiment, par la mort de malheureux qui y ont péri de faim ou noyés. — Chaque rocher enferme un secret fatal.

Il y a deux ans que les Anglais ont établi à la pointe N.-E. d'*Abacoa*, la plus belle de ces îles, un poste avec un fanal. Sur les côtes de plusieurs autres, des pêcheurs, guidés par l'amour du gain, ont construit quelques cabanes, qu'ils abandonnent à l'époque des tempêtes. Ceux qui

osent stationner dans ces parages sont pour la plupart enlevés par le vent, avec leurs bestiaux et leurs chaumières, et lancés dans la mer. Parfois ces pêcheurs vont au secours des bâtiments qui échouent contre les écueils ; mais ils y sont portés autant par la soif de la rapine que par l'amour de l'humanité.

Un capitaine de bâtiment négrier qui se trouve à notre bord fit, il y a environ six mois, une action louable qui mérite d'être racontée.

Le brick du capitaine don Salvador s'éloignait déjà des bancs et gagnait l'Atlantique du Sud. Il était environ trois heures de l'après-midi, lorsqu'un matelot, hissé sur un mât, s'écrie qu'il aperçoit un point noir sur l'horizon. — « Imbécile ! lui dit Don Salvador, cela est impossible, nous sommes trop loin des côtes. » — Et il tourna le dos. Le vent était bon, les voiles bien enflées, et le brick continua à s'éloigner rapidement du point indiqué par le matelot. Une heure s'était écoulée, lorsque le capitaine crut apercevoir de loin un objet entraîné par le

courant. — Un bateau est jeté à la mer, et quelques instants après il rapporte un coffre garni de cuivre et parfaitement fermé. Le capitaine se mit en devoir de l'ouvrir devant l'équipage assemblé. — On brise la serrure en sa présence et l'on y trouve des papiers importants, destinés à l'audience de Santiago de Cuba. Après avoir mis tout en ordre, le coffre fut refermé et scellé. — Mais bientôt apparurent des boîtes, des tables, des tonneaux ballottés par les vagues, et se poussant vers le brick, comme autant de messagers pressés et haletant chargés de le prévenir du sinistre. — Don Salvador comprit alors qu'un naufrage avait eu lieu non loin de là, et songea au point noir annoncé par le matelot. — « Vire de bord ! » — s'écria-t-il aussitôt.

On était déjà loin : le point noir avait disparu, et la journée était bien avancée. — N'importe, le vent avait changé ; le brick s'élance à toutes voiles. — L'Océan immense n'était borné à la vue que par le ciel, et l'eau calme

semblait se prêter de bonne grâce aux recherches des marins. — Bientôt la nuit tombe, et le brick, dans sa course aventureuse, continue à fendre les vagues. Quelques matelots attentifs manœuvraient en silence ; d'autres en vedettes, cramponnés au haut des mâts, plongent leurs regards jusqu'à l'extrémité de l'horizon, espérant y retrouver le point noir. — Mais ils n'apercevaient aucune trace, aucun indice, — et on avançait toujours. Enfin le soleil, après avoir embrasé l'horizon, avait disparu, et la nuit enveloppait de ses ombres toute la surface de la mer.

Le découragement commençait à s'emparer de l'équipage, lorsque la lune, calme, belle comme la charité, s'éleva dans toute sa splendeur. L'œil pouvait encore, à travers des reflets brillants et incertains, atteindre une assez longue distance. Tout à coup, à l'horizon, au milieu d'un nuage éclairé encore par quelques rayons attardés du jour, apparut en relief, comme un signe fantastique, le point noir. —

« Vite, mes enfants, force de voiles ! — Hissez le petit et le grand foc ! » — s'écria le capitaine ; et les marins de manœuvrer, et le brick d'avancer. — Bientôt on aperçut un navire encaissé, et sur sa quille, renversée à fleur d'eau, sept malheureux naufragés étendus sans mouvement.

Le bâtiment avait frappé contre un banc de sable, au milieu de la nuit, — et depuis cinq jours, ce qui restait de l'équipage, à peine vêtu, la moitié du corps dans l'eau, était resté sans nourriture et sans sommeil. — Et ces hommes vivaient encore ! — Mais elle est si grande la miséricorde de Dieu !

Au moment où le navire fut renversé, chacun sortant précipitamment de son lit, saisit les premiers vêtements qui se trouvèrent sous sa main. Un vieux professeur de l'Université de Santiago, — dépositaire du coffre aux garnitures de cuivre, — était au nombre des passagers, et souffrait habituellement de douleurs rhumatismales à la tête. Ne songeant qu'à la mettre à

couvert de l'humidité, il prit machinalement sa taie d'oreiller, et l'enfonça sur son chef. Lorsque l'équipage de don Salvador aperçut les naufragés, à la vue des draperies qui ornaient la tête du vieux professeur, ils le prirent pour une femme, lui portèrent les premiers soins, l'enveloppèrent dans du linge, et lui prodiguèrent toutes sortes d'attentions et de prévenances. Le professeur fut transporté le premier dans la chaloupe, où l'on fit descendre ensuite les autres malheureux. Ce ne fut pas chose facile de les hisser jusqu'au pont, mais on en vint à bout. — L'un d'eux avait déjà le râle de la mort; les autres étaient évanouis ou hors d'état d'articuler un mot. — Leurs corps enflés et violacés attestaient le long séjour qu'ils avaient fait dans l'eau. A peine purent-ils respirer, qu'ils se jetèrent avec avidité sur des aliments qu'on leur présenta; le capitaine fut obligé de les menacer, s'ils ne s'abstenaient pas, d'une diète absolue, et même de punitions plus sévères.

Toujours enveloppé, le professeur ne bou-

geait pas ; enfin les matelots vinrent à son secours, le prenant toujours pour une femme. On développa doucement le drap qui couvrait ce pauvre corps affaissé et tout tremblant de peur. — On l'appela *madame*. — Alors sortit de sa coquille une tête de vieillard souffrant et grelottant, entortillée dans des garnitures de mousseline.

Deux jours avant qu'on sauvât ces pauvres gens, un de leurs camarades, voyant un tonneau qui surnageait dans la mer, et croyant qu'il contenait du biscuit, se jeta à la nage pour l'atteindre ; mais à peine eut-il plongé, qu'un des requins qui rôdait autour du navire, alléché par l'odeur de chair humaine, le saisit à la jambe et le dévora sous les yeux de ses compagnons d'infortune. — Et pourtant, un chat qui faisait partie de l'équipage et s'était blotti sur la quille, — condamné par la faim et le désespoir à être mangé le premier, — fut sauvé, à son grand contentement. Don Salvador, après avoir rendu à la vie ces malheureux, après les avoir

habillés de ses propres vêtements, revint à Cuba, et abordant à Santiago, les remit au lieu de leur destination.

Je crois t'avoir dit que parmi mes compagnons de voyage se trouve un Italien, un de ces hommes bizarres qu'on ne rencontre guère que sur mer ou dans les voitures publiques; esprit inquiet et vagabond, cherchant partout des impressions nouvelles; pauvre, parce qu'il n'a pas pu encore se soumettre au joug du travail, et dont l'âme orgueilleuse n'a jamais pu se plier sous le poids d'un bienfait; nature haute, née pour donner et non pour recevoir, réduite, par sa haine de tout frein, à un état humble et dépendant, non du bienfait; — il le repousse, — mais de la pitié d'autrui, qui le rend furieux et le porte à changer continuellement de place. Son caractère ne manque pas d'élévation; il tient à une famille honnête de Venise. De bonne heure on le destina au barreau; mais ne voulant pas se soumettre à la règle du travail, ni vivre de la vie d'autrui, il quitta à vingt ans la maison pa-

ternelle, sans état et sans argent.—La mer lui parut plus grande que la terre, et il s'embarqua à Trieste sur un bâtiment commandé par un parent de sa mère. Il alla en Chine, puis à la côte d'Afrique. De retour, il songea à acquérir un moyen de gagner sa vie, et se mit en apprentissage chez un dentiste. Il connut à Trieste une famille allemande qui le prit en affection, et qui, ayant découvert sa détresse, essaya de lui faire accepter quelques secours. Mais Gaëtano, qui avait été dîner jusqu'alors chez ces braves gens parce qu'il avait sa place en face de leur jeune fille, Gaëtano déserta aussitôt qu'on voulut lui faire un présent, et ne retourna plus chez ses amis. Réduit alors à la plus grande misère, il passait des jours entiers sans nourriture. — « Mais, — me disait-il, — si je rencontrais quelque membre de la famille, et qu'on me fît des reproches sur mon éloignement, je répondais : « Depuis quelque temps je dîne si souvent en ville, qu'il m'a été, en vérité, impossible.... »

Un jour, Gaëtano reçut une lettre de la jeune fille, qui lui témoigna ses regrets de ne plus le voir, le priant, par amour pour elle, d'accepter une partie de ses épargnes, qu'elle aimait à partager avec son ami. — « Deux grosses larmes tombèrent sur la bourse que je tenais, me dit Gaëtano ; — puis je la renvoyai et m'enfuis de Trieste. — Où ? — Au Brésil, avec un capitaine de vaisseau qui me prit à condition que plus tard je lui paierais mon passage du fruit de mon travail. Arrivé à Rio-Janeiro, je me mis à arracher des dents et à faire des mâchoires. Dans ce pays, j'avais du talent, et je commençais à vivre tant bien que mal, lorsque la jalousie de mes confrères me suscita des tracasseries et des dangers ; j'en assommai un et m'embarquai le même jour pour New-York. Là, je trouvai le moyen de fabriquer des fausses dents avec de l'écaille de poisson. — Je vais maintenant à la Havane pour passer mon examen devant la Faculté de Médecine, et me faire recevoir dentiste. »

Ces singuliers détails m'ont été confirmés par un capitaine de bâtiment qui voyage avec nous, et qui l'a connu à Trieste il y a huit ans.

Gaëtano aime à chanter; sa mémoire est prodigieuse : il sait par cœur plusieurs opéras italiens. Souvent, lorsque le soleil est couché, aux approches de la nuit, ou plus tard, quand la lune suspendue au firmament fait scintiller ses rayons sur les eaux frémissantes, la voix claire et vibrante de Gaëtano se mêle aux sons cadencés des vagues qui se brisent sur les haubans. Alors, une foule de tendres souvenirs et de regrets viennent se grouper autour de mon cœur. — Cette langue italienne si mélodieuse, des motifs si habituels à mon oreille, et qui réveillent en moi tant et de si douces sensations, mon isolement sur ce vaste élément, ton image, cher ange, qui plane sur ce monde de pensées et de sentiments; puis tout cela imprégné de profonde mélancolie et agrandi par je ne sais quoi de sérieux et de solennel comme la mer, comme la distance,

comme l'incertitude et le danger ! — Il y a deux jours, Gaëtano chantait en se promenant sur le pont. Assise près du tillac, je l'écoutais. — Tout à coup Gaëtano se tait, et s'approchant de moi, « *Perdonatemi, signora, vi ho fatto male; ma, non cantero più.* » — Je m'aperçus seulement alors que je pleurais à chaudes larmes. — Depuis lors, Gaëtano n'a plus chanté.

Le 5, six heures du soir.

Gaëtano s'est livré aujourd'hui à un violent accès de colère; voici pourquoi.

Depuis le commencement de la traversée, j'avais remarqué que le jeune Italien ne descendait jamais aux heures des repas. Je ne me mets jamais à table, à cause du mal de mer. Pendant qu'on me servait sur le pont, Gaëtano se promenait de long en large, et lorsque je lui demandais s'il ne dînait pas, il me répondait toujours *non*. Comme il était fort attentif à me

rendre service, je lui offrais à mon tour quelques-unes des bagatelles recherchées que j'avais apportées et qui composaient mes repas : Gaëtano n'acceptait jamais rien. Cette singularité m'avait frappée, mais son caractère expliquait toutes les bizarreries de sa conduite. Il ne peut tolérer que moi ici. Dans son extrême susceptibilité, il trouve de bonnes raisons pour se quereller matin et soir avec tout le monde. Quoique je me moque toujours de lui, et que sa fierté soit extrêmement irritable, il ne s'avise jamais de le trouver mauvais. Ces accès de violence deviennent-ils trop bruyants, — mon front se plisse, mes yeux se ferment. — A l'instant il se tait et se blottit par terre, derrière mon fauteuil.

Aujourd'hui enfin j'ai découvert le motif de son ressentiment contre le capitaine Smith, et de son étrange conduite à bord. Gaëtano, n'ayant pas assez d'argent pour payer son voyage comme les autres passagers, avait été obligé, en quittant New-York, de faire un ar-

rangement avec le capitaine, sous condition de manger avec le pilote.

La seule idée d'être vu comme un paria, dînant au coin d'un buffet, en vue de la table des passagers, le met en fureur. La plupart du temps, il aime mieux jeûner que de subir cette honte.

Dans son dépit, il couve une sorte de rancune contre tous les habitants du navire, moi exceptée. Ne pouvant pas se révolter contre son propre engagement, il prétend qu'on le nourrit mal, qu'on ne le salue pas, qu'on ne le regarde pas, et que le capitaine le traite comme un chien, parce qu'il paie moins que les autres.

Il était tantôt dans cette belle humeur, pendant que les passagers, gais et heureux de se rapprocher du but de leur voyage, s'amusaient à jouer sur le pont. Tout à coup un d'eux, voyant un matelot hissé au haut du grand mât, s'écrie en plaisantant : « Qui oserait en faire autant? — Moi! répliqua l'Italien. — Je parie que non! reprit l'autre. — Et moi je parie

deux onces d'or pour lui, ajouta un autre. — Je les tiens! reprit Gaëtano. » Et, comme un écureuil, d'un seul bond il atteint le pied du mât. — Immobile, je le regardais et j'osais à peine respirer. Les passagers, en silence, le suivaient de l'œil et se repentaient déjà d'avoir irrité l'amour-propre de Gaëtano, qui, s'élançant avec la rapidité du faucon, atteint, en moins d'une seconde, la dernière extrémité du mât. — Un instant après, il était près de nous, riant et demandant le prix de son adresse. Mais le parieur ne sentit plus que le regret d'avoir perdu son argent, et tout en le donnant de mauvaise grâce, il dit à l'Italien :

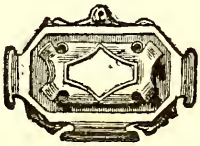
— Je ne croyais pas avoir affaire à un matelot de profession.

— Vous vous croyez donc trompé? » répliqua Gaëtano; et prenant aussitôt l'argent, il se tourna vers le capitaine, qui, couché sur un banc, un livre à la main, n'avait pas paru prendre part à la scène.

« M. Smith, lui dit Gaëtano, veuillez partager cette somme entre vos matelots. »

Le capitaine, sans détourner la tête, fit un geste négatif et continua sa lecture. — L'Italien, les yeux en feu, la parole vibrante : « Cane insolente d'Americano ! dit-il. » Et il lança l'argent à la mer.

N'oublie pas que Gaëtano est pauvre comme Job.



LETTRE XIII

—

SOMMAIRE

La contemplation. — Les approches de la patrie. — Les voiles et la vapeur. — Matanzas, Puerto-Escondido, Santa-Cruz. — Jaruco, la Fuerza-Vieja. — Le Morro.

LETTRE XIII

A LA MÊME

Le 5, à huit heures du soir.

. . . Je suis dans le ravissement ! Depuis ce matin je respire cet air tiède et amoureux des tropiques, cet air de vie et d'enthousiasme rempli de molles et douces voluptés ! Le soleil, les étoiles, la voûte éthérée, tout me paraît plus grand, plus diaphane, plus splendide ! Les nuages ne se promènent pas au loin dans le

ciel, mais dans l'air, près de nos têtes, avec toutes les couleurs de l'arc-en-ciel, et l'espace est si clair, si brillant, qu'on le dirait parsemé de poudre d'or! Ma vue n'est pas assez puissante pour tout embrasser, et mon sein n'est pas assez vaste pour contenir mon cœur!..... Je pleure comme un enfant, et suis par moments comme ivre de joie! Qu'il est doux, ma fille, de pouvoir au souvenir d'une heureuse enfance, à l'image de tout ce que nous avons aimé dans ces temps de confiance et d'abandon, à cette foule d'émotions ravissantes, associer le spectacle d'une nature riche, éblouissante! Quel trésor de poésie et de tendres sentiments doivent réveiller dans le cœur de l'homme ces divines harmonies!...

Nous avons doublé pendant la nuit les bancs de Bahama, et depuis ce matin nous naviguons doucement dans le golfe du Mexique. Tout a pris un aspect nouveau : la mer n'est plus un élément redoutable qui, dans ses superbes fureurs, échange sa robe d'azur contre des lam-

beaux de deuil, et sa puissance mélancolique contre des rugissements féroces; ce n'est plus cette perfide puissance qui grandit en un moment, ce géant formidable qui étreint, déchire et engloutit dans ses entrailles le faible mortel qui se confie à elle; mais belle, calme, étincelante de myriades de diamants, et mollement ondoyante, elle nous berce avec grâce et volupté; ce n'est plus la mer, c'est un autre ciel qui se plaît à répéter les beautés du ciel. Des groupes de dauphins aux mille couleurs se pressent autour de nous et nous escortent, tandis que des poissons aux ailes d'argent et au corps de nacre viennent tomber en foule sur le pont du navire. On dirait qu'ils connaissent les devoirs de l'hospitalité et qu'ils viennent fêter notre bienvenue.

Le 6, huit heures du soir, en vue de Cuba.

Depuis quelques heures je suis immobile, humant à pleine poitrine l'air embaumé qui m'ar-

rive de cette terre bénie de Dieu... Salut, île charmante et virginale ! salut, ma belle patrie ! Je le sens à ces battements de mon cœur, à ce frémissement de mes entrailles, l'éloignement et les longues années n'ont pas attiédi mon premier amour ! Je t'aime et ne pourrais te dire pourquoi ; je t'aime sans en chercher la cause et comme la mère aime son enfant, et l'enfant aime sa mère, sans m'en rendre compte ni vouloir me rendre compte, dans la crainte de diminuer mon bonheur !... Lorsque je respire ce souffle parfumé que tu m'envoies, lorsque je le sens qui effleure doucement mon front, je frémis jusqu'à la moelle, et je crois sentir la tendre étreinte du baiser maternel !

Avec quel religieux recueillement je contemple cette végétation si jeune, dont la sève répand partout sa magnificence !... et les contours onduleux de ces côtes !... et ces mouvements de terrain dont les lignes arrondies semblent avoir servi de modèle aux plus beaux paysages rêvés par nos poëtes ! Plus loin, sur des collines lé-

gèrement inclinées, d'immenses forêts vierges étalent sous le soleil leurs éternelles beautés, qui, toujours vertes, toujours fleuries, règnent sur la terre et domptent les ouragans. Lorsque j'aperçois ces palmiers séculaires, qui courbent leur orgueilleux feuillage jusqu'au bord de la mer, je crois voir les ombres de ces grands guerriers, de ces hommes de résolution et de volonté, compagnons de Colomb et de Vélasquez; je les vois, fiers de leurs plus belles découvertes, s'incliner dans leur reconnaissance devant l'Océan, pour le remercier d'un si magnifique présent.

Le 7 au matin.

J'ai passé une partie de la nuit sur le pont, dans mon hamac, baignée des rayons de la lune et abritée par la voûte étoilée du ciel. Toutes les voiles étaient déployées; la brise, légère et

tiède, frisait à peine la surface de la mer, splendide, frémissante, semée d'étincelles. Le navire glissait doucement, et l'eau, brisée par la quille, tournoyait, bondissait, et se brisant en écume blanche, laissait après elle de longs sillons de lumière : tout était éclat et richesse dans la nature ! — et lorsque moi, pauvre et faible mortelle, les yeux fixés sur la voûte du ciel, j'apercevais les oscillations des voiles et des cordages doucement balancés dans les airs ; lorsque j'apercevais les étoiles, lançant des jets de lumière, s'agiter et s'incliner mollement vers moi, j'étais saisie d'une enivrante et divine extase : — des larmes mouillaient mes paupières, et mon âme s'élevait à Dieu ; tout ce qu'il y a de beau et de bon dans la nature de l'homme devenait l'objet de mon ambition. Il me semblait que, sans cette beauté intérieure, je n'étais pas digne de contempler tant de magnificence. Un désir ardent de perfection s'emparait de moi et se mêlait à la conscience de ma misère. — Alors, inclinant mon front dans la poussière,

j'offrais à Dieu ma bonne volonté, modeste holocauste d'une créature faible et bornée.

J'ai beaucoup entendu parler de cette substance merveilleuse que les chimistes nomment, je crois, protoxyde d'azote, de cette vie factice qu'elle excite et qui peut résumer, dans un moment d'hallucination, toutes les joies de la vie humaine. Je ne crois pas qu'elle ait jamais fait naître d'enchantement pareil à celui d'une belle nuit passée en face du ciel, sur la mer des Tropiques.

Le 7, à huit heures du matin.

Encore quelques heures, et nous arrivons; en attendant, je suis toujours là, humant l'air natal et dans un ravissement presque comparable à celui de l'amour heureux.

Tu connais ma répugnance pour les bateaux à vapeur, répugnance qui s'accroît de toute la poésie des voiles. L'expérience a confirmé mon

aversion pour les uns et ma préférence pour les autres. Il est incontestable que le mouvement du navire à voiles est plus doux et plus régulier que celui du bateau à vapeur. Ce dernier, outre le roulis et le tangage, est ébranlé sans cesse par le frémissement et le soubresaut que cause le mouvement de la roue, sans compter la violente et vive secousse qu'elle éprouve lorsqu'elle fend avec effort la vague agitée ; il faut ajouter à ces inconvénients la malpropreté, le malaise et les autres calamités inséparables de l'emploi de la vapeur.

Les sentiments des femmes ne sont pas justiciables des économistes ; quelque admirable que soit l'intelligence de l'homme qui met aux prises deux éléments pour profiter du résultat de leur lutte, je trouve plus grand encore l'homme seul aux prises avec les éléments.

J'aime ce beau combat, ce danger, cette obscurité de l'avenir avec ses agitations, ses surprises et ses joies. Une traversée à la voile est un poëme plein de beautés et de chances im-

prévues où l'homme, par son savoir et par sa volonté, apparaît dans toute sa grandeur : le danger l'ennoblit par l'audace calculée qu'il met à le dompter. Aux caprices ou à la fureur de la mer il oppose sa force et sa prudence; il est vigilant à toute heure, merveilleusement patient; toujours aux prises avec des chances nouvelles, il sait également en profiter ou les dominer.

L'homme a trouvé le moyen d'emprisonner le feu et d'en calculer les effets. Mais les vents sont incertains, leur force est inconnue, leur colère imprévue; c'est cette incertitude même qui constitue toute la poésie du navire à voiles. — C'est la vie humaine avec ses doutes, ses craintes, ses espérances et ses fausses joies; et lorsque le bonheur arrive, que la forte brise souffle sur l'arrière, comme on l'accueille, comme on lui fait fête, comme on est enivré! — Tu serais ravie si tu voyais, du rivage, la grâce et l'élégance de notre navire! — Orné de tous ses atours, les voiles déployées, les cordages har-

monieusement ajustés, comme une jeune fille qui accourt à la danse, il glisse empressé et joyeux sur la mer bleue.

Le bateau à vapeur va plus vite; on sait d'avance le jour de son arrivée, on a droit, comme au roulage, de lui imposer une amende s'il n'arrive pas à heure fixe; m'est avis même qu'on lui trouve aussi ses beautés, que des amateurs s'extasient sur le coup d'œil qu'offre la colonne de fumée se dissipant dans l'air. Quant à moi, la fumée ne me plaît que dans les usines, parce que je n'y vais guère; et comme je ne suis jamais assez pressée dans mes voyages pour préférer un wagon à une bonne voiture qui marche quand et comme je veux; comme, en un mot, je préfère mon salon à ma cuisine, je laisserai le bateau à vapeur aux marchands et aux marchandises, et je voyagerai à la voile.

A midi.

Je suis établie sur un escabeau; le soleil darde ses rayons sur ma tête, et je t'écris sur mes genoux. — Mais je suis heureuse, et veux te faire partager mon bonheur. Nous avançons, ayant toujours en face de nous la côte chérie. Mille bateaux pêcheurs vont çà et là, et en peuplent les abords. La brise de mer, qui s'est élevée depuis deux heures, enfle les voiles des bâtiments divers, qui s'acheminent gaiement et d'un air de fête vers l'entrée du port; les uns nous précèdent, nous les perdons déjà de vue; les autres nous suivent ou nous disputent le pas, et tous animés à la course, mouvants et joyeusement éclairés par ce beau ciel, se dessinent dans l'air et se reflètent à la surface de cette mer si douce et si bleue, tandis que les vagues, brisées tour à tour par la quille de chaque bâti-

ment, s'élèvent orgueilleuses pour retomber voluptueusement en panaches d'écume, traînant après elles des milliers de poissons aux couleurs chatoyantes, qui glissent, sautent et se jouent à la surface des eaux. — Déjà nous apercevons le *Pan* de *Matanzas*, la plus élevée de nos montagnes, et au-dessous d'elle, la ville de ce nom, habitée par douze mille âmes et entourée de nombreuses sucreries. A quelque distance, et plus près de la côte, je découvre le village de *Puerto Escondido;* à ces chaumières de forme conique, couvertes jusqu'à terre de branches de palmiers ; aux buissons touffus de bananiers qui, de leurs larges feuilles, protégent les maisons contre les ardeurs du soleil ; à ces pirogues amarrées sur le rivage, et à la quiétude silencieuse de l'heure de midi, vous diriez que ces plages sont encore habitées par des Indiens.

Nous voici en face de la ville de *Santa-Cruz*, qui tient son nom de mes ancêtres, et qui, toute gracieuse, s'avance sur la rive. Son

port sert d'abri aux pêcheurs et de débouché aux denrées des habitations voisines. Toutes ces petites villes, placées sur le bord de la mer, n'ont le privilége d'exportation que pour la Havane, entrepôt général des richesses de l'île, qui les répand ensuite dans toutes les parties du monde. — Quelle est cette ville si propre, si pittoresque, au port facile, et si bien garantie des ouragans? C'est la ville de *Jaruco*, à laquelle se rattache le titre de ma famille. Mon frère en est *justicia mayor*, et, ce qui vaut mieux, il en est le bienfaiteur.

Nous avançons rapidement, et déjà s'éloigne derrière nous le château de la *Force*, avec ses bastions démantelés et ses deux hommes de garnison. Sous Philippe II, il fut question d'élever des fortifications dans ses nouveaux États d'outre-mer; mais le conseil du roi décida qu'il n'en était pas besoin, tant était grande, chez les Espagnols, la conviction de leur propre force. Cependant les pirates de toutes les nations ne tardèrent pas à désoler les côtes d'His-

paniola et de Cuba. En 1538, cette dernière ayant été pillée, incendiée et détruite par une bande de flibustiers, ses habitants se réfugièrent dans les bois avec leurs familles.

El *adelantado* don Fernando de Soto, dont l'autorité était souveraine, ordonna qu'on relevât la ville et fit construire le château de la *Fuerza*, qui ne fut achevé qu'en 1544. A cette époque seulement on permit aux navires et aux escadres d'entrer dans le port.

Dans le cours de la même année, plusieurs vaisseaux de guerre, commandés par Robert Ball, attaquèrent de nouveau la ville, qui fut vaillamment défendue par le commandant du port et par les habitants. Le conseil du roi ordonna qu'on n'épargnât aucuns frais pour fortifier la ville. C'est alors que le château du *Morro* s'éleva avec ses redoutables bastions; le port de la Havane, déjà le plus beau et le plus sûr de l'Amérique, en devint aussi le plus fort, et l'ancienne forteresse de la *Fuerza* resta presque abandonnée. Néanmoins, et eu égard à ses an-

ciens services et à sa position du côté du nord, on lui a laissé le poste honorable de vedette, ses deux soldats de garnison et son nom de *Fuerza;* seulement on y a ajouté l'adjectif *Vieja.*

Nous reviendrons sur toute cette histoire, ma chère fille; je suis en face du port, et mon cœur bat si fort que j'ai peine à le contenir. — Voici *el Morrillo,* dont la silhouette se dessine sur la clarté rouge du soleil, avec sa cloche et sa légère coupole chinoise. — Autour d'elle flottent, au gré des vents et dans des directions différentes, de petits pavillons de couleurs variées, qui annoncent la nation et le calibre des bâtiments en vue du port.

LETTRE XIV

—

SOMMAIRE

Nous longeons les côtes. — Le carcel de Tacon. — En vue du port. — Changement de proportions entre les objets vus à diverses époques de la vie. — La Havane. — Aspect de la côte et de la ville. — Faubourgs de la Luz et de Jésus-Maria. — *Casa de Beneficencia.* — *La Punta.* — Intérieur des maisons. — La vie à jour. — Souvenirs de mon enfance. — Santa-Clara. — La mulâtresse Dominga. — Mamita. — Les premières sensations. — Physionomie et mouvement de la ville. — Génération nouvelle. — Négresses portant des enfants blancs. — Mon oncle Montalvo. — Le bruit de la ville. — Crescendo. — La foule bigarrée. — Activité commerciale. — Costumes variés. — Nous jetons l'ancre. — Mon passeport. — L'équipage d'une chaloupe. — Mes jeunes cousins. — *La Junta de Sanidad* se fait attendre. — Arrivée de mon oncle. — Minuit. — Reconnaissance instinctive des objets et du pays. — Volupté des souvenirs. — Les *Quitrins,* les *Niñas,* les *Bojios,* les *Aguinaldos,* les *Pitalayas.* — Physionomie locale.

LETTRE XIV

A LA MÊME.

Le même jour, toujours en face du port.

Devant moi, du côté de l'occident, le *Morro*, planté sur son âpre rocher, s'élève hardiment et s'avance dans la mer.—Mais qu'est donc devenue cette masse énorme qui jadis me semblait menacer le ciel? ce rocher colossal que mon imagination élevait à la hauteur du mont Atlas? — Rien n'a plus la même proportion : au lieu

de cette lourde et colossale forteresse, la tour du *Morro* me paraît seulement élancée, délicate, harmonieuse dans ses contours, une svelte colonne dorique assise sur son rocher. — Mais quel est le jugement de l'homme qui ne s'altère par le cours du temps?—La pierre dont le *Morro* est bâti a beaucoup blanchi, et son éclat contraste avec la noire âpreté du roc, avec la lourde et sombre ceinture formée par les douze apôtres qui l'étreignent (1).

Maintenant, nous dévions vers la gauche; la brise souffle à l'arrière. — Encore quelques brasses, et nous touchons le port! — Avant d'y entrer, et sur la rive droite, du côté du nord-ouest, quelle est cette ville nouvelle qui s'élève, dont les petites maisons, toutes fraîches et peintes de vives couleurs, se mêlent et semblent se confondre à l'œil avec les prés fleuris où elles sont semées?—On dirait un bouquet de fleurs sauvages au milieu d'un parterre.

(1) Douze canons qui entourent la forteresse, vulgairement appelés les douze apôtres.

Ce sont les faubourgs de *la Luz* et de *Jesus-Maria,* composés jadis de *bojios,* transformés en élégantes *quintas.*—Puis, comme une pensée de mort dans un jour de bonheur, quel est le colossal fantôme qui s'élève du milieu de ces gracieuses habitations et semble vouloir les envelopper de son blanc linceul? — A ces murs épais, à ces grilles dont les pointes aiguës et meurtrières se dessinent au loin sur chacun de ses étages, je reconnais *la carcel* de Tacon. — L'ancienne prison n'ayant pas suffi à ses inexorables sévérités, il en fit bâtir une qui est immense comparativement aux autres bâtiments de la ville, apparemment dans l'intention d'y loger un jour tous les habitants. A quelques pas de là et entouré de cyprès gigantesques, on aperçoit le cimetière, qui n'existait pas dans mon enfance. Je le devine, ce lieu funèbre, à la croix noire qui, comme un regard de miséricorde, plane au-dessus des tombes. Jadis la cendre des morts s'entassait sous les dalles des églises et demandait en vain un repos solitaire

sous la voûte du ciel. — Puis la maison de *Beneficencia*, non loin de la plage, au milieu des sables brûlants, au bord de la mer.

Mais, mon enfant, voici déjà la ville qui se mêle à ses faubourgs. — La voilà, c'est bien elle, avec ses balcons, ses tentes, ses terrasses; puis ses jolies maisons bourgeoises de plain-pied, aux grandes portes cochères, aux immenses fenêtres grillées. Portes et fenêtres sont ouvertes; tout est à jour, l'œil pénètre jusqu'aux intimités de la vie domestique, depuis la cour arrosée et couverte de fleurs jusqu'au lit de la *niña*, dont les rideaux de linon sont garnis de nœuds roses. Ensuite viennent les maisons aristocratiques à un étage, entourées de galeries que signalent de loin de longues rangées de persiennes vertes. — J'aperçois déjà le balcon de la maison de mon père qui s'allonge en face du château de la Punta ; puis, à côté, un balcon plus petit. — C'était de là que tout enfant, je contemplais le ciel étoilé et resplendissant des tropiques, et que mon âme, au

bruit sourd et régulier des lames qui se brisaient en écume sur la grève, exhalait ses premiers parfums, s'élançait vers de saintes révélations ! C'était là qu'inquiète, troublée, attendrie, la vue fixée sur l'immense étendue de la mer bleue et scintillante, je devinais, aux naïfs élans de mon cœur, qu'il y avait quelque chose d'aussi vaste qu'elle, d'aussi mobile, d'aussi puissant ! — Je sentais déjà s'émouvoir au-dedans de lui-même ce monde intérieur où bruissaient de loin toutes les joies et toutes les douleurs humaines, mais dont le premier retentissement était accompagné de si pures voluptés, de si divines harmonies ! — Voici les clochers de la ville qui s'élèvent dans l'air. Parmi eux je reconnais celui de *Santa-Clara*, et au-dessus je crois voir l'image de la sœur Inès, planant comme un léger nuage, avec son visage pâle et ses grands yeux noirs ! — puis le vieux monstre de Dominga la mulâtresse, avec sa lanterne sourde, m'épiant à travers les cloîtres ! — Et illusions et réalités se mêlent dans ma

tête troublée et font battre mon cœur à le briser. — Mais, que vois-je à l'entrée de la ville? La terrasse de la maison de Mamita! — Toute mon âme s'élance vers ces lieux! Elle pénètre avec un saint respect sous ces murs noircis par le temps, où la main d'un ange prêta son appui à mes premiers pas; où, à l'ombre de ses ailes maternelles, je fus préservée de ces traits dont l'atteinte flétrit pour toujours la pureté. — C'est là que toujours entourée d'exemples d'ordre et de sagesse, j'appris à connaître et à aimer le bien; c'est là que la vertu m'apparut comme inséparable de notre propre nature, tant ses divins préceptes étaient appliqués sans effort aux plus simples actions de la vie!

Oh! mon enfant, que je fus bien inspirée lorsque, cédant au devoir, j'entrepris un si rude et si périlleux voyage! Que je rends grâces à Dieu de m'avoir conduite, à travers l'Océan, à deux mille lieues de mes foyers, pour saluer encore une fois la terre qui m'a vue naître! Teresilla, Mananita, tantes chéries et révérées,

recevez l'hommage de mon cœur reconnaissant, vous, jeunes, belles et dont la bonté ne fut point rebutée par les soucis et la responsabilité qu'entraînaient les soins de mes premières années! Mon âme est saisie d'un attendrissement profond à la vue de ces lieux où je fus reçue dans la vie avec tant d'amour et de sollicitude, où j'ai vu éclore tant de bons sentiments! — Ici la charité se pratiquait en famille, à l'ombre et toujours accompagnée de cette naïveté charmante, de cette franche candeur créole qui attache et subjugue les volontés. A de tels souvenirs, je sens mille ardentes sympathies se réveiller dans mon sein. Ombre de Mamita, la révérée de mon âme, qui comme une vapeur suave planes au-dessus de ce bienheureux séjour, salut, chère âme, bénis-moi!

Nous avançons toujours, et déjà les balcons se remplissent de monde à notre passage : on nous lorgne, on nous salue par des hourras. Parmi la foule je distingue des négresses habillées de mousseline, sans bas, sans souliers,

portant dans leurs bras des enfants blancs comme des cygnes. — De jeunes filles à la taille svelte, au teint pâle, traversent légèrement les longues galeries, avec leurs chevelures noires en boucles flottantes et leurs draperies diaphanes que la brise emporte et que le soleil éclaire! — Mon cœur se serre, mon enfant, quand je pense que je viens ici comme une étrangère. Cette nouvelle génération parmi laquelle j'arrive ne me connaît pas, et une grande partie de l'autre, je ne la retrouverai plus! — Nous voici en face d'un balcon plus avancé sur la mer, où chacun s'agite, trépigne, et, les bras étendus, les mouchoirs déployés, semble rivaliser à qui sera vu le premier. — La maison m'est inconnue, elle ne dit rien à mes souvenirs, et pourtant je ne sais quelle sympathie secrète, quel attrait mystérieux, me portent vers elle. — Oh! oui, c'est la maison de mon oncle Montalvo, de mon ami, de mon protecteur, de mon père; et je n'avais pas besoin d'en recevoir la confirmation de mon *cicerone*, don Salvador,

le capitaine du bâtiment négrier : mon cœur l'avait déjà nommé.

Mais d'où viennent ces éclats de voix mêlés à de monotones et tristes cadences? Comme à l'approche d'un volcan, l'air se remplit par degrés de sauvages harmonies : ce sont des cris et des chants à la fois! Et quels chants, Dieu de miséricorde! si tu les entendais! Plutôt que des mélodies humaines, on dirait un concert donné par les esprits infernaux dans un jour de *cattivo umore*. Puis les murmures des eaux de la mer, le bruit des rames qui font mouvoir en tous sens d'innombrables barques, conduites par des nègres à demi nus, fumant et nous montrant leurs dents en signe de contentement et de bienvenue.

Nous longeons les quais, couverts d'une foule bigarrée de blancs, de mulâtres et de nègres : les uns sont habillés de pantalons blancs, de vestes blanches, et coiffés de grands chapeaux de paille; les autres ne portent qu'un caleçon court de toile rayée, et un madras de couleur

roulé sur le front; plusieurs ont le chapeau de feutre gris sur les yeux, la ceinture rouge négligemment attachée au côté, et tous sont affairés, pressés, ruisselants. — On voit pêle-mêle des tonneaux, des caisses, des colis portés par des *carretons*, traînés par des mules et conduits nonchalamment par un nègre en chemise. De tous côtés on lit *café*, *sucre*, *cacao*, *vanille*, *camphre* ou *indigo*, et les braves gens de nègres toujours de chanter et de crier à vous fendre la tête; car ils ne savent travailler qu'au son de leurs bruyants éclats fortement cadencés. — Partout on se meut, on s'agite, rien ne reste en place; la rareté diaphane de l'atmosphère prête même au bruit, comme à la clarté du jour, quelque chose d'incisif et d'éclatant qui pénètre dans les pores et donne le frisson; la vie est partout, dans tout, mobile, ardente comme le soleil qui darde ses rayons sur nos têtes.

Nous venons de jeter l'ancre au milieu d'une forêt de mâts et de cordages; et comme les passagers préparent leurs passe-ports, j'ai songé au

mien, et me suis mise en devoir de le chercher encore. Mais vaine recherche! après avoir bouleversé tous mes papiers, je reconnais de nouveau que je l'ai laissé à Paris; pourtant j'ai traversé l'Angleterre et les États-Unis sans qu'il en ait été question. Bien que les choses se passent ici autrement, j'espère qu'on ne me renverra pas sans que mon pied ait foulé *la terra patria*. Je ne suis nullement inquiète; il me semble qu'en arrivant dans mon pays j'arrive chez moi. Quel droit plus sacré que de vivre sur le sol natal? La seule propriété incontestable de l'homme doit être celle-là; ce premier lot que la nature lui accorde en naissant n'est pas plus vaste, hélas! que le dernier.

Plusieurs barques se dirigent vers nous. Elles conduisent des amis, des curieux, les préposés de la douane, et par leur organe un message fort poli de la part de l'intendant. — Ceci est de bon augure pour l'affaire du passe-port.

Au milieu de ces chaloupes j'en distingue une plus affairée, plus impatiente d'aborder

notre bâtiment. Elle est peinte en blanc, rayée de bandes rouges, et ses rameurs, en larges pantalons blancs, le corps entouré de ceintures bleues et cramoisies, haletants, la poitrine gonflée, le front ruisselant, avancent, avancent.... Déjà ils atteignent le brick. — Quatre jeunes gens l'occupent, dont l'aîné annonce à peine vingt-deux ans : ils sont debout, les bras étendus et les mouchoirs déployés. Leur costume est élégant et recherché, leurs tailles sont élancées et fines, leur teint, encore adolescent, s'ombrage moelleusement d'un duvet soyeux, et leurs vifs regards se voilent par je ne sais quelle teinte douce de jeunesse et de candeur; quelque chose de souple et de délicat dans toute leur personne leur donne une grâce parfaite, et comme ils s'avancent à la fois hors de la chaloupe, folâtres, joyeux et empressés, on les prendrait pour une nichée de nos plus beaux oiseaux. — Ce sont les fils de mon oncle de Montalvo, mes cousins germains.

Les agents de la *junta de sanidad* n'arrivent

pas; — nous sommes, en attendant, traités en pestiférés et réduits à échanger de loin quelques paroles avec les personnes qui se promènent dans des barques autour de notre navire.

Enfin on nous prévient que les représentants de la Faculté dînent; et comme ils n'ont pas l'habitude de se déranger en pareille occasion, nous sommes obligés de rester encore quelques heures dans notre prison au grand air.

Un homme d'un âge avancé, en habit noir, décoré de la grande croix d'Isabelle la Catholique, aux cheveux poudrés, au teint pâle, aux traits fins, au regard expressif et au port noble, s'avance seul, debout dans une chaloupe.—Il m'appelle, je l'entends de loin. « *Mercedes!* dit-il d'une voix douce, émue... *Mercedes!* seule! » Et ses yeux, dont l'expression de bonté est ravissante, sont remplis de larmes. — Il me regarde comme regardait ma mère! — Oui, c'est lui! mon oncle chéri! Je le devine plutôt que je ne le reconnais, et ne retrouve pas de différence entre ces deux mouvements de mon âme! — On dirait

que mon cœur devient ma vue dans cet instant, car je sens mon cœur, ma vue et ma mémoire se confondre dans cette vive révélation. — Il s'approche toujours, suivi d'autres chaloupes. — Mon oncle, mon frère, tous les miens le suivent sans doute ! — Mon cœur les appelle. — Je meurs d'anxiété et d'impatience ! — Mais encore d'autres barques. — Une chaloupe aborde. — Ce sont eux ! — Adieu, mon ange ! — Adieu ! —

Même jour, le soir.

Il est minuit, et je suis bien lasse ; mais je ne veux pas me coucher sans te raconter une partie des agitations de ma journée.

Nous sommes descendus au môle, en face de l'église de Saint-François. Après avoir traversé le quai, je suis montée en *volante* avec mon oncle, et nous nous sommes dirigés vers sa maison.

Je ne saurais te dire, mon enfant, l'émotion que j'éprouvais en me retrouvant au milieu de

cette ville où je suis née, où j'ai fait mon premier essai de la vie. Chaque objet qui frappait ma vue renouvelait une impression d'enfance, et je me sentais pénétrée de je ne sais quelle joie folle et sauvage qui m'attendrissait jusqu'à la moelle et me faisait pleurer. Il me semblait que tout ce que je voyais m'appartenait, et que toutes les personnes que je rencontrais étaient mes amis. J'aurais embrassé les femmes, donné la main aux hommes, — j'aimais tout! les fruits, les nègres qui les portaient sur leur tête pour les vendre, les négresses qui se pavanaient en se balançant sur les hanches dans la rue, avec leur mante sur la tête, leurs bracelets autour des bras et leur cigare à la bouche! J'aimais les plantes parasites qui folâtraient sur les toits, et les guirlandes d'*aguinaldos* et de *manzanillas* qui pendaient sous les gouttières; le chant des oiseaux me ravissait; l'air, la lumière, le bruit, m'enivraient! — J'étais folle! j'étais heureuse!

A ces voluptés du souvenir succédait la surprise charmante que me causait l'étrange as-

pect de cette ville du Moyen-Age conservée intacte sous le tropique, et ces coutumes singulières où l'on retrouve à la fois l'Espagne et l'Amérique; ces rues étroites bordées de maisons basses, à balcons de bois et à fenêtres grillées, toutes percées à jour; — ces habitations si propres, si luisantes, si gaies, où l'on aperçoit le *quitrin* (voiture du pays) dans le salon, et digne d'y figurer par son élégance et sa fraîcheur; puis la *niña*, enveloppée de sa robe aérienne, ses beaux bras nus enlacés autour de la grille, plongeant un œil curieux dans la rue; et, dans le fond, la cour garnie de fleurs et l'eau jaillissante de la fontaine, dont les gouttes fraîches et limpides répandent la vie sur les pétales de la *pitalaya* et du *bolador*. — Mais, à demain, mon enfant; — j'entre chez mon oncle, je te dirai bientôt les nouvelles émotions qui m'y attendent.

LETTRE XV

—

SOMMAIRE

Premiers moments. — Nègres et négresses. — La foule empressée. — Mama Agueda. — La vieille négresse. — Maison de mon oncle. — Intérieur des familles. — Luxe de la table. — Les plats créoles. — L'*agiaco*. — Le suprême de volaille dédaigné. — Les *butacas*. — Les négresses sur leurs nattes. — Un *rout* sous le tropique. — Naturel des femmes havanaises. — L'angelus et la bénédiction. — Le *Mamey*. — Le patriarche O'Farrill. — Mon oncle comte Juan de Montalvo. — Les femmes et les présents. — Les chemins. — Les délais. — Le soleil des tropiques. — Ses effets sur la constitution et sur le caractère. — Indolence et violence. — Inactivité et passion. — Le soleil, ennemi public. — Puissance et fécondité de la vie. — Impossibilité de terminer aucune affaire. — Les moustiques. — Une histoire de fourmis. — La *butaca* sur le balcon. — Le *paseo* de Tacon. — La nuit à la Havane. — Le droit d'asile. — Les assassinats. — José-Maria et Pedro-Pablo. — Récit de ma tante. — Les voleurs honnêtes. — Une histoire de bandit. — Le *Maboa*, l'*Althea*, le *Yagua*. — Les négresses et leurs cigares. — *Mates* et *guacalotes*. — Air de fête. — Excellente tenue de la population. — Les chiens et les bandits. — Les rues le soir. — La promenade. — La maison paternelle.

LETTRE XV

A LA MÊME.

Havane, le 11 juin.

Pendant plusieurs jours, ma Teresa, il m'a été impossible de t'écrire. La maison de mon oncle Juanito, à qui je dois l'hospitalité, ne désemplit pas depuis mon arrivée. Je suis entourée de parents, d'amis, de vieux serviteurs de la famille, les uns que je reconnais en dépit

des injures du temps, d'autres que je ne reconnais pas du tout. Là, une jeunesse affectueuse qui me traite avec la familiarité fraternelle, et qui m'est tout à fait inconnue ; ici, des visages étrangers, mais tous ouverts et joyeux, qui se posant devant moi comme pour se faire peindre, me demandent d'un air gracieux et fin : « Me reconnais-tu ? » — Et moi, pour ne pas les chagriner, de répondre : « Oui. » — Puis, partant de là, je mêle et confonds tout, prenant le fils pour le père, le neveu pour l'oncle, et cent autres gaucheries qui excitent l'hilarité générale et qui me font damner.

Ensuite arrivent les nègres et négresses, joyeux, attendris, chacun présentant la liste de ses droits à me regarder, à être reconnu à son tour : l'une m'a élevée, l'autre jouait avec moi, l'autre faisait mes souliers ; celle-ci chantait pour m'endormir ; celle-là dut sa liberté aux soins qu'elle donna à mon enfance. Ensuite arrive mon frère de lait, un grand nègre de six pieds, beau comme sa mère, à la mine douce

et tendre.—Enfin, le croiras-tu ? jusqu'à *Máma Agueda*, la nourrice de ma mère, qui vit encore et traîne à pied ses longues années pendant deux lieues pour venir me baiser les mains et m'appeler sa fille !—Si tu la voyais, la pauvre vieille, avec ses longues mains décharnées, attachées à des bras plus décharnés encore ! puis sa robe à manches courtes, et sa poitrine flétrie, à découvert jusqu'à la ceinture ! Là commence seulement une robe légère de batiste, peinte en couleurs fantastiquement assorties ; une mante brune couvre sa tête et encadre son visage bien noir, bien ridé, sur lequel se dessinent deux grands yeux ronds à fleur de tête, dont le blanc sanguinolent décèle encore l'ardeur du sang africain, mais dont l'expression sauvage est attiédie par un affaissement des rayons visuels, preuve de la décadence de la nature.—La voilà, la bonne vieille, en face de moi, établie sur le meilleur fauteuil de ma chambre, les mains appuyées sur ses genoux, la tête en avant, me dévorant des yeux et ré-

pondant à chaque question que je lui fais sur les membres de sa famille : « *Mori.* »—(Il est mort.)

La maison de mon oncle est fort vaste. Elle est entourée de hautes et longues galeries à perte de vue, et garanties du soleil par des persiennes. C'est dans une de ces galeries que nous dînons; ici, point de salle à manger entre quatre murs, elles sont interdites par la chaleur. D'ailleurs, les familles sont si nombreuses, que même les repas ordinaires exigent un grand espace et ont toujours un air de fête par le nombre des convives et des serviteurs et par la profusion désordonnée des mets. Il n'est pas rare, pour peu qu'on invite quelques convives étrangers, de payer un dîner trois ou quatre mille piastres. Il n'y a guère de maison opulente qui n'ait un cuisinier français et ne parvienne ainsi à réunir sur sa table les mets les plus exquis de la cuisine française, avec le luxe des richesses que la nature prodigue à nos colonies.

Les Havanais mangent peu à la fois, comme

les oiseaux ; on les trouve, à toute heure du jour, avec un fruit ou une sucrerie à la bouche. Du reste, ils préfèrent les légumes, les fruits et surtout le riz. La viande est une nourriture peu convenable au climat. Ils sont friands plutôt que gourmands. Les grands seigneurs, malgré le luxe européen de leurs tables, réservent leur véritable sympathie pour le plat créole : ils goûtent les autres mets, ils se nourrissent de celui-ci : les uns sont le luxe de l'opulence qui sert à régaler l'étranger, l'autre est comme ces meubles d'affection et d'habitude, souvent décolorés par l'usage, mais qui conservent fidèlement les plis du corps, sur lesquels on aime à se retrouver, et dont on préfère la vieille étoffe aux cachemires et aux brocarts d'or. Moi-même, après de si longues années, je ne saurais te dire avec quel délice je savoure ces *caïmitos* veloutés, ces *zapotillos* suaves et d'un goût sauvage, ces *mameyes,* nourriture des âmes bienheureuses dans les vallées sacrées de l'autre monde, selon la croyance haïtienne, et enfin le *mamon*, cette

crème exquise dont le goût, composé des plus délicieux parfums, est un nectar digne de l'Éden. Et lorsque ma tante m'offrit un suprême de volaille, moi, joyeuse et béate en face d'un simple *agiaco*, je lui répondis avec un ton de dédain : « Je méprise le suprême de volaille; je ne suis venue ici que pour manger des plats créoles. »

Quelque grande que soit la maison de mon oncle, elle suffit à peine à contenir sa famille et ses serviteurs. Il a dix enfants, autant de petits-enfants, et plus de cent nègres pour son service de ville. Mon oncle est un brave et digne homme, éclairé, juste, aimant son pays avec passion et d'une bonté inépuisable. Sa philanthropie ne se porte pas seulement sur ce qui l'entoure, mais sur tout ce qui souffre. Fort savant en physiologie et en médecine, il guérit grand nombre de malades et ne se borne pas à traiter lui-même ses enfants et ses esclaves; mais comme sa science est en vénération et qu'il n'est bruit que des cures merveilleuses qu'il a

faites, on l'implore de toutes parts. Telle est l'humanité dévouée de son cœur, qu'au milieu des soins que réclament ses habitations, où il a huit cents esclaves à surveiller, et du grand nombre d'affaires publiques qui l'occupent, toutes les fois qu'un pauvre malade réclame ses soins, mon oncle accourt à son aide, souvent même au milieu de la nuit.

Dans la crainte de ne pas suffire seul au bien qu'il voudrait faire, il a communiqué à tous ses enfants ses connaissances spéciales, et souvent on trouve l'une ou l'autre de ses ravissantes filles, images vivantes de la Charité, le regard animé d'une bienfaisante espérance, occupées à peser gravement la merveilleuse poudre, de leurs doigts blancs et effilés. Mais c'est surtout lorsqu'il s'agit du bien du pays que notre bon oncle est admirable d'activité : alors il devient infatigable. La plupart des commissions organisées pour accroître la prospérité de l'île l'ont pour chef ou pour président; toujours il est le premier, lorsqu'il s'agit d'encourager une dé-

couverte, de donner de l'élan à un projet utile à son pays, et cela avec cette véhémence, cette ferme et chaleureuse volonté qui sont des fruits de notre soleil.

Ma tante, Maria-Antonia, est une sainte femme; c'est elle qui fait de ses propres mains les layettes pour ses négresses, et qui envoie une partie des mets délicats de sa table à ses esclaves vieux ou malades. Elle ne gronde jamais ses nègres et leur permet toutes sortes de paresses et d'insouciances dans le service; aussi, excepté l'heure des repas, voit-on ses négresses étalées toute la journée par terre sur des nattes de jonc, chantant, causant et se peignant l'une l'autre.

Depuis mon arrivée, nous avons tous les soirs un brillant rout chez mon oncle; la gravité espagnole, l'indolence créole et le naturel en font à la fois les frais. Les hommes répandus dans les galeries, éclairées par des bougies et des lanternes de cristal suspendues au plafond, se promènent en fumant et causent affaires ou

galanterie, pendant que les femmes, assises en cercle sur des siéges qui se balancent tout seuls et qu'on appelle *butacas*, parlent entre elles de cette voix câline que tu sais, et s'éventent perpétuellement, quoique la brise de mer, qui s'engouffre dans les balcons, fasse vibrer tous les carreaux et battre toutes les portes; elle soufflerait aussi toutes les lumières, si l'on n'avait pas la précaution de les couvrir sous des cloches de cristal; mais hors du courant de la brise, l'atmosphère brûle comme la lave enflammée de l'Etna.

A peine le premier son de l'*Angelus* frappe l'air, que les conversations s'arrêtent; chacun se lève et prie debout à demi voix : la cloche cesse de retentir, on s'embrasse, on se souhaite le bonsoir, les enfants viennent recevoir la bénédiction de leur mère; puis on se rasseoit, et les conversations recommencent.

La plupart de ces causeries ont peu de portée, comme partout; mais ici, au moins, le naturel et la simplicité les font valoir. L'absence de ma-

nége des femmes créoles donne à leur commerce un attrait indicibile ; tout est naturel chez elles, et on les voit vieillir sans s'en apercevoir et sans que la perte de leurs charmes les affecte : il ne leur vient jamais l'idée de cacher un de leurs cheveux blancs, de voiler une ride ; cette probité de l'âme, cette abnégation volontaire, en les rendant plus aimables, prolonge leur jeunesse et les fait aimer au delà des écueils du temps.

La vie de famille, à la Havane, renouvelle les charmes de l'âge d'or : on y retrouve les élans naïfs du cœur, l'abandon dans la confiance, la foi dans l'amour et dans l'amitié, et quelque chose de souple, de moelleux, de caressant, qui va jusqu'au fond du cœur de celui qui en est l'objet. Quoi de plus doux que cette sécurité dans la bienveillance et dans l'affection de tous ! c'est un duvet précieux sur lequel l'âme se repose mollement.

Écoutez à la porte de ce salon où la famille est réunie : tout est pétulance, gaieté,

abandon, délire! On se tutoie; les âges, les conversations se mêlent; tout le monde est heureux, le bien-être est partout : c'est que le cœur est seul chargé des honneurs de la fête.

Je ne saurais te dire tous les soins, toutes les tendresses dont je suis l'objet ; c'est à qui viendra me voir, à qui me donnera un cadeau, un souvenir : — les fruits, les fleurs pleuvent sur moi, et même l'or; car c'est une coutume créole de se faire présent en famille d'une once d'or comme d'un ananas ou d'un *mamey;* et cela avec une naïveté, une tendre bonhomie d'expression vraiment admirables. Ces présents m'arrivent enjolivés et parés de fleurs, de sucreries et de mille recherches ravissantes. Mais ce qui me touche le plus, c'est lorsque mes cousines m'envoient pour messagère une de leurs petites filles, et que la jolie *niña* m'arrive chargée d'un fruit plus grand qu'elle, ou d'un bouquet de cactus presque aussi beau que l'incarnat velouté de ses joues, et que, pliant sous le poids, elle me dit, levant vers moi ses grands yeux pleins

de candeur : « Voilà ce que *mama* t'envoie. » (*Esto te manda mama.*)

J'attends mon frère, qui n'était pas à la Havane à mon arrivée, et mon grand-oncle Rafaël O-Farrill, un des patriarches de la famille. Les routes, déjà fort mal établies et livrées aux intempéries des saisons, deviennent impraticables pendant les pluies; les rivières débordent; et, comme faute de ponts et de bacs, on ne peut les passer qu'à gué, on est constamment exposé à des accidents; aussi, à peine l'époque des orages arrive-t-elle, que chacun s'empresse de rentrer en ville, au risque de rester une journée entière perdu dans une ornière ou dans un ravin. Cette absence de chemins praticables oblige ainsi les Havanais à rentrer à la ville au moment même où l'ardeur de la canicule appelle les maladies et leur rendrait plus nécessaire l'air pur de la campagne.

12 juillet.

La chaleur est excessive; le vent souffle comme d'une fournaise; tout travail devient impossible, et j'éprouve une angoisse vague, causée par la lutte qui s'établit entre l'activité de mon cerveau et l'affaissement de mon corps. Les habitudes agissantes d'Europe, les facilités qu'offre en tout point la civilisation du vieux monde, me manquent ici, et je sens parfois avec dépit que je suis dégénérée, puisque le *dolce far niente* de nos anciens, *les Indiens*, ne suffit plus à mon bonheur.

Un des caractères particuliers à la race actuelle de nos Espagnols-Havanais, fruits européens transplantés sous le tropique, c'est le contraste qui se manifeste entre la langueur de ces corps minces et délicats, toujours prêts à plier sous la moindre fatigue, et l'ardeur du sang qui se décèle dans les gestes, dans les goûts,

dans les mouvements de leur pensée, toujours vive, passionnée, impétueuse. De même, au moment précis où la ville, plongée dans un repos absolu, savoure la douce volupté d'un demi-sommeil, l'agitation, le bruit, une locomotion perpétuelle, étourdissante, règnent dans le port sous l'influence de l'amour du gain et par l'obéissance de l'esclave. Quant aux affaires, aux transactions, elles sont toujours en souffrance et traînent à l'infini. Pour un pas à faire, pour un mot à dire, pour une signature qu'il s'agit d'apposer, on vous renverra toujours au lendemain : le soleil est là, terrible, s'interposant chaque jour entre la maison de votre notaire et vous, entre votre écritoire et vos doigts.

Sous un ciel ardent, la vie se multiplie sous tous les aspects, sous toutes les formes, et si la vue d'une nature grandiose et variée ravit l'âme et les yeux, force est d'endurer les inconvénients de cette opulence. Voilà ce que je me répète sans cesse et de mon mieux, pendant que les moustiques impitoyables mettent

ma patience à l'épreuve. Mes bras, mes mains sont dans un état déplorable; si je les couvre pour t'écrire, je suffoque, je ruisselle, je meurs; si je les laisse à la portée de ces ennemis infernaux, ils me dévorent. Je ne puis m'en garantir qu'en baignant ma peau dans de l'eau-de-vie de canne, panacée universelle ici, applicable à tous les maux; puis, sans l'essuyer, je me fais éventer par une petite négresse pendant que je t'écris.

On raconte dans le pays une histoire très-instructive à propos de ces insectes. Les premiers Européens qui arrivèrent dans l'île y trouvèrent une énorme quantité, non pas de moustiques, mais de familles et de races de moustiques plus ou moins voraces, qui régnaient dans l'air et dévoraient les passants. Un économiste de l'époque, homme sage, eut, à ce qu'on dit, la pensée d'apporter dans une cage un petit nombre de moustiques étrangers, et d'essayer leurs forces contre les insectes indigènes. L'essai fut heureux; les étrangers furent les plus

forts, et se mirent à avaler sans pitié les moustiques nationaux; si bien qu'au bout de quelque temps il ne restait plus un seul indigène dans l'île. Mais, en échange, les naturalisés devinrent nombreux et redoutables, et leurs piqûres furent si cuisantes qu'on regrette encore l'ancienne race; c'est précisément cette race française, cette race ingrate de moustiques dont je suis maintenant la victime.

Mais si les cousins nous mordent, les compensations ne manquent pas. — La vie de nuit est si belle, si pleine de charmes ici! Quelle transparence! Quelle grandeur dans le ciel éblouissant d'étoiles et de météores!—Et ces nuages gigantesques qui planent dans l'air, habillés d'opales et de rubis! et ce souffle tiède de la brise de terre, chargée de tous les parfums de la végétation, si doucement incisif à travers des pores épanouis par la chaleur! Comment te décrire la puissance de cette vie animée et sensuelle, quand l'ardeur brûlante du jour a fait place à l'air doux et voluptueux du soir? — Lorsque,

vis-à-vis du port, à demi couchée au fond de ma *butaca*, sur le balcon de mon oncle, je contemple un bâtiment les voiles déployées, se détachant au loin sur le firmament étoilé, au milieu de l'air diaphane et phosphorescent, que la lune m'apparaît à droite et le château du *Morro* à gauche, planant sur l'espace, blanc comme un fantôme, avec sa lanterne vacillante, dont la lumière tourne toujours au milieu des airs, se cachant et disparaissant tour à tour comme une lueur fantastique,—je me crois livrée à un rêve enchanteur, et je jouis de ce bonheur fugitif à pleine poitrine.

Mon bon oncle a eu la galanterie d'affecter à mon service particulier une *volante* faite exprès, fort élégante et toujours à mes ordres. Ici, chaque membre de la famille a un équipage séparé, même les enfants. Lorsqu'à la chute du jour vient l'heure de la promenade, toute notre rue se trouve encombrée de voitures, comme à Paris à la sortie d'un spectacle.

A six heures on part, le soufflet du *quitrin*

rabattu, les dames habillées de blanc, tête nue, avec des fleurs naturelles sur les cheveux ; les hommes en costume habillé, cravate, gilet et pantalon blancs : c'est la tenue habituelle et générale dans toutes les classes de la hiérarchie.

Hier, en sortant avec ma tante, Maria-Antonia, pour aller au *Paseo de Tacon* (promenade de Tacon), j'avais été voir *Pepiya*, ma jolie cousine, lorsqu'en traversant la place de *Belem*, nous fûmes arrêtées par une espèce d'émeute qui se portait vers l'église. Déjà la foule en assiégeait la porte, mais sans chercher à la dépasser. Un des grands battants était fermé ; l'autre, entr'ouvert, laissait à peine passage à la tête d'un homme qui, d'un air grave, criait à la foule immobile : *Priez pour le criminel, mes frères.* Je demandai l'explication de cette scène. On me dit qu'un assassin venait d'échapper aux gens de justice, et avait cherché refuge dans cette église, qui jouissait du droit d'asile.—« Il l'a échappé belle ! ajouta l'inconnu qui nous donnait cette explication ; la distance était longue

et tout le monde courait après lui... Il est vrai que s'il n'avait pas atteint Belem, il aurait pu entrer dans une autre église sur sa route. Mais aurait-il deviné juste?

— Que voulez-vous dire? Toutes les églises ne jouissent-elles pas du même privilége?

— Non; celle de Belem et une autre jouissent seules de cet avantage; encore le nom de celle-ci est-il un mystère, connu seulement des prêtres. Si par hasard elle se trouve sur la route du fugitif et qu'il y entre, cette circonstance est regardée comme une preuve de la protection divine, et le malfaiteur a sa grâce. » Comme nous poursuivions notre route, nous dirigeant vers la promenade, ma tante me dit :

« De pareils spectacles se présentent quelquefois ici. Les assassinats en plein jour, plus rares depuis le gouvernement du général Tacon, se reproduisent encore quelquefois. La vengeance, soit qu'elle agisse pour son compte, soit qu'elle obéisse à l'ordre de l'homme puissant, et l'ardeur du sang dans ce pays, ardeur qui pousse l'as-

sassin à tuer sans cause, produisent plus de meurtres que l'appât du vol. Nos voleurs de grand chemin commencent rarement leur métier par choix; ils y sont presque toujours entraînés par des circonstances particulières. Ainsi nos *guajiros* sont souvent amoureux, jaloux, querelleurs; ils se battent à la sortie d'un bal ou d'un combat de coqs. Celui qui tue se sauve dans l'intérieur de l'île, dans les montagnes; on le poursuit, on met sa tête à prix. Abandonné comme un ennemi de l'espèce humaine, obligé de la craindre et de se défendre contre ses attaques, il devient voleur pour pourvoir à son existence, assassin pour la conserver; mais, dans sa dégradation, il conserve la plupart du temps un certain caractère aventureux, chevaleresque, qui n'est pas dépourvu de générosité.

« Une nuit, à la campagne, mon fils Ignacio, encore fort jeune, se trouvant attardé, revenait à cheval d'une visite dans les environs : il chantait. Il était environ minuit, lorsqu'il

aperçut un homme assis au pied d'un des orangers de la *Guardaraya,* sur la lisière du bois. Cet homme tenait la bride de son cheval passée autour du poignet; l'*escopeta* était appuyée à l'arbre; le *machete* pendait à sa ceinture, et il s'occupait à charger un *trabuco* (grand pistolet).

« Mon fils se crut perdu. — Mais il continua à marcher au pas en fredonnant, malgré l'inquiétude bien naturelle que lui inspirait ce voisinage.

« — Buena noche, señor don Ignacio.

« — Muy buenas noches, caballero, répondit mon fils.

« — Il est bien tard pour se promener ainsi, jeune homme, reprit l'autre... Rentrez chez vos parents, croyez-moi... Le serein n'est pas bon pour la voix. » — Et il continua sa besogne.

« Le lendemain, nous apprîmes que le *pedaneo* et consorts étaient à la poursuite de *José-Maria,* le fameux voleur, qu'on avait vu la veille dans les environs de notre sucrerie.

— Fut-il arrêté? demandai-je à ma tante.

— Oui, me répondit-elle, mais seulement six mois après.— Ces bandits, continua-t-elle, sont si redoutés et leur témérité est si indomptable que, malgré le prix attaché à leur arrestation, personne n'ose les prendre : ils vont partout, dans les *sitios*, dans les *estancias*, dans les *ventas;* ils y font de la dépense sans que qui que ce soit ose s'exposer à leur vengeance. Je te raconterai une anecdote qui te donnera encore une idée de leur caractère singulier.

« Un jour, j'allais à notre habitation de *Canasi* avec tous mes enfants : ils étaient huit, et le plus âgé n'avait pas dix ans; les routes étaient affreuses; nos mules s'enfonçaient dans les ornières jusqu'au poitrail, et ce fut à grand'peine que nous pûmes atteindre à onze heures du soir la sucrerie de *Pedraita*, à une lieue de *Guanao*, où nous étions attendus pour dîner. Mais la rivière qui sépare ces deux propriétés avait débordé pendant la matinée, il était impossible de la traverser ; il nous fallait pourtant

quitter sans délai *Pedraita*, où venait d'éclater une révolte parmi les nègres de l'habitation. — Que faire? Nous décidâmes qu'il fallait à tout risque passer la rivière. J'étais restée assise au bord de l'eau, entourée de mes enfants, qui pleuraient de faim et de peur, car la nuit était sombre, et le bruit de l'eau agitée par le vent les épouvantait. Je tâchais de les rassurer, lorsque je vis un homme apparaître devant nous. Son costume était celui des *guajiros;* il était armé et tenait son cheval par la bride.

« Señora doña Maria-Antonia, me dit-il, que puis-je faire pour vous être utile? Mon cheval est bon, et il est comme moi à votre service. Si vous voulez, je passerai ce que vous avez de plus précieux de l'autre côté de la rivière... vos enfants, l'un après l'autre, par exemple.— N'ayez pas d'inquiétude : la *jaca nada bien.* »— Et il caressait de la main sa monture.

«—Merci, lui répondis-je ; je garde mes enfants ; mais, si vous vouliez vous charger de cette cassette, vous me feriez plaisir : elle ren-

ferme des objets de prix qui pourraient être abîmés dans la *volante*.

« — Bueno venga el cofrecito ! » Et prenant la cassette, il la plaça devant lui, s'élança dans l'eau et s'éloigna.

« Une heure après, je me mis en route avec mes enfants; les mules nageaient bien, mais la rivière était si *brava*, que l'eau débordait par-dessus le train, entrait dans la *volante*, et nous mouillait jusqu'aux genoux. Enfin, nous atteignîmes l'autre rive sans accident, et au bout de deux heures j'arrivai à l'auberge de *Guanao;* il était une heure du matin.

« La première personne qui se présenta devant moi fut le *guajiro* avec la cassette, qu'il s'empressa de me remettre fidèlement. Il refusa toute gratification, reçut mes remerciements et disparut. La cassette contenait des diamants et des bijoux d'un grand prix.

« — Señora doña Maria-Antonia, dit l'aubergiste aussitôt que l'homme s'éloigna, connaissez-vous cet homme ?

« — Non; c'est la première fois que je le vois.

« — Eh bien, c'est *Pedro-Pablo*, le fameux chef des bandits qui infestent ce pays depuis six mois.

« — En vérité, ma tante, je ne sais ce qu'il y a de plus merveilleux dans cette histoire, ou la loyauté du brigand, ou ta confiance en lui !

«—Mais non ; je ne me la reproche point, et je crois que j'en aurais fait autant si je l'avais connu : ici, un voleur qui vous parle en ami ne vous trahit jamais. Téméraire, il résiste seul aux gens de justice, aux soldats, et défend sa vie avec fureur. Une fois, un de nos jeunes gens, chercheur d'aventures, ennuyé d'entendre vanter la bravoure d'un brigand, s'avisa de l'appeler en champ clos : le cartel fut affiché dans les bois, et la rencontre eut lieu selon toutes les règles de la chevalerie.

« Les ennemis les plus redoutables de ces voleurs sont les chiens. La race canine de Cuba est unique par sa force, par son intelligence et

par son aversion incroyable contre les nègres marrons. Lorsqu'un esclave déserte, le mayoral (chef des travaux) mène le chien dans le *bohio* (cabane du fugitif), prend les hardes du nègre et les applique aux naseaux du mâtin. Il a compris. — Aussitôt, il part à la poursuite du fugitif, suit sa trace pendant plusieurs jours s'il le faut, et ne quitte la piste qu'après avoir découvert sa retraite et l'avoir chassé devant lui jusqu'aux pieds du maître. Parfois il s'établit un combat entre le nègre et le chien; mais ce dernier a toujours le dessus et ne lâche jamais prise, même blessé. Avec une incroyable adresse, il commence par saisir les oreilles de son adversaire; et, une fois cramponné sur ses épaules, la dent enfoncée dans l'oreille de l'esclave, il le fait plier sous la douleur. N'ayant plus d'action contre son assaillant, le nègre s'abat par terre et reste à la merci de l'animal, qui se contente de le faire lever et de le ramener au bercail. Mais si le nègre ne se défend pas (ce qui arrive presque toujours, tant la seule pré-

sence du chien l'épouvante), ce dernier ne lui fait point de mal et le pousse seulement devant lui, prêt à le terrasser à la moindre tentative de fuite. S'il arrive, en toute autre occasion, que le nègre se révolte ou sévisse contre son chef, le chien se poste en arrêt à côté de son maître, la gueule ouverte, attendant le signal de l'attaque, mais sans prendre jamais l'initiative. Son obéissance est telle que même quand il le voit blessé, il ne bouge pas et ne le défend que d'après son ordre.

« Avant-hier, trois malfaiteurs qui avaient dévasté les environs de *Marianao*, à peu de distance de la Havane, après avoir échappé à toutes les poursuites de la justice, ont été ramenés par deux chiens. Arrivés près de la ville, un des chiens en arrêt, la gueule ensanglantée, l'œil étincelant, resta près d'un buisson pour garder les prisonniers, pendant que son compagnon, courant à l'entrée de la ville, hurlait, secouait les passants par leurs habits, et indiquait, par les signes les plus ingénieux, l'endroit

où se trouvait la capture. Il finit par se faire comprendre, et conduisit le *pedaneo* à l'endroit où l'autre chien, fidèle à son poste, gardait les malfaiteurs, qui gisaient étendus à demi morts sur l'herbe. L'un de ces malheureux avait la joue toute fracassée, et tous trois avaient été blessés grièvement dans le combat.

« — Ces chiens, ma tante, doivent être bien forts?

« — Ils ne le paraissent pas, et ressemblent beaucoup aux lévriers de grande espèce; seulement leur poil est plus rude et d'une nuance plus claire.

« Les gens de campagne ne se mettent jamais en route sans leur meute : avec elle, ils se hasardent sans crainte dans les solitudes sauvages où la justice des hommes n'a pas encore pénétré, et souvent ils leur doivent la vie. »

Ma tante en était là lorsque nous arrivâmes à la promenade *Tacon;* le soleil se couchait enveloppé de larges draperies d'or. Le palmier, le *maboa*, la *yagua* et les buissons gracieux de

rose *althea*, agités par la brise du soir, se balançaient doucement. L'oiseau, silencieux pendant la chaleur du jour, chantait gaiement en choisissant son gîte, et resserrant ses ailes, se balançait sur la branche flexible et parfumée qui devait lui servir d'asile et le protéger contre la rosée de la nuit. Quelques jeunes filles assises aux fenêtres, coquettes et riantes, dardaient à travers les grilles des regards brillants comme des étoiles, et nous envoyaient, de leurs petites mains blanches, des saluts naïfs. D'autres, voluptueusement renversées dans leurs *quitrins*, jouissaient avec insouciance de la douceur de l'air et de la beauté de la nature. Personne ne se promenait à pied : les hommes, gravement enfoncés au fond de leurs *volantes*, humaient l'air et se sentaient heureux de vivre; la petite marchande, la bourgeoise comme la grande dame, savouraient dans leurs *quitrins* les délices et la paresse des riches. Toujours leurs premières épargnes sont employées à l'achat d'un piano et d'un *quitrin* : celle qui n'a

pas encore atteint ce degré de luxe traverse furtivement la rue pour aller visiter une voisine, toujours en blanc, la poitrine, les bras et la tête à découvert. Vous les apercevez ainsi, inquiètes, glisser, traverser et disparaître; on les prendrait pour des colombes qui s'envolent, effrayées par la cognée du bûcheron. Mais les négresses, oh! pour celles-là, la rue est à elles. On les voit en grand nombre sur les devants des portes, le cigare à la bouche, à moitié vêtues, avec leurs épaules rondes et luisantes comme des boucliers de cuivre, se laissant conter fleurette; — et des négrillons partout, jouant aux *mates*, aux *guacalotes*, et tels que leur mère les mit au monde.

En revenant de la promenade, nous nous dirigeâmes vers la place d'armes, où le gouverneur donne tous les soirs un concert de musique militaire. Là se réunit la population blanche de toutes les classes. De beaux arbres, une fontaine d'eau jaillissante, des bancs de marbre, les deux palais du gouverneur et de l'intendant,

servant de cadre à ce grand espace, font de ce lieu une promenade charmante et tout aristocratique.

Ici, les promenades publiques ont un aspect de bon goût particulier au pays : point de veste, point de casquette, point de gens malpropres ou mal mis. Tous les hommes sont en habit et portent cravate, gilet et pantalon blancs; toutes les femmes s'habillent de linon ou de mousseline. Les vêtements blancs, qui respirent la coquetterie et l'élégance, s'harmonisent merveilleusement avec la beauté du climat, et répandent dans les réunions un air de fête.

Avant de rentrer, j'allai rendre visite à ma tante, la comtesse douairière de Montalvo. Je ne connaissais pas sa demeure et me laissai conduire par mon *calesero*. Il faisait nuit; mais à mesure que nous avancions et malgré l'obscurité, mille souvenirs confus renaissaient dans ma mémoire, sans qu'il me fût possible d'en préciser aucun.

Le calesero s'arrête : je descends.

A peine me trouvai-je dans le *saguan* (1), que mon cœur bondit; il me sembla reconnaître la maison; bientôt je n'eus plus de doute : cette maison! je l'avais habitée, j'avais touché ses portes, j'avais joué sur ces dalles de marbre; cet escalier! je l'avais monté et descendu cent fois.—Là, de cette marche, je tombai un jour, je me blessai; *mama Agueda* me releva et me pansa. — Je ne me trompais point : c'était bien la maison de mon père. Tout était encore à sa place. — C'était là que mon lit d'enfance était posé; à côté, plus bas, je vois encore ma jeune négresse *Catalina* me chatouillant les pieds pour me faire dormir, chantant ou me racontant, pour la vingtième fois, comment sa mère l'avait trompée pour la vendre aux marchands blancs; — comme elle avait sauté de joie et pleuré, en reconnaissant son frère dans le bâtiment; — puis, quelles larmes de désespoir elle avait versées, quand elle avait été vendue sans

(1) Première cour d'entrée.

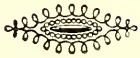
son frère.—Alors, elle pleurait encore; et moi, au lieu de m'endormir, je m'asseyais sur mon lit et pleurais avec elle. — C'est dans cette autre chambre, derrière ce paravent chinois, que ma grand'mère frappa un jour avec un fouet sa plus jeune fille encore enfant, et encore là que, comme un lionceau furieux, je me jetai sur les négresses qui retenaient la victime, et les mordis jusqu'au sang.—Ici, devant cette table massive, mon père me tenait debout sur ses genoux et me montrait son arbre généalogique. Hélas! où est mon père? Je ne retrouve plus qu'un amas de pierres sans vie et un souvenir vivant!

LETTRE XVI

—

SOMMAIRE

Tristesse, rêverie. — Un compliment hors de propos. — La musique. — Impression du chant sur les nègres et les mulâtres. — Le vieux serviteur. — La permission d'écouter. — L'esclave cantatrice. — Une variété. — Don José Peñalver. — Mélomanie des nègres. — Aptitude aux arts naturelle aux Havanais. — Les deux théâtres. — Leur aspect. — Arrivée de mon frère.



LETTRE XVI

A LA MÊME.

Mercredi soir.

J'ai passé toute la matinée seule en face de la mer, le nez au vent et l'esprit dans l'espace. J'étais livrée à ce douloureux état de l'âme, à cette tristesse découragée qui naît du sentiment intime de notre faiblesse, qui nous ramène vers Dieu et nous porte à lui soumettre nos cha-

grins, nos misères et nos bonnes intentions; — moment précieux, où l'âme s'élève autant que le cœur s'humilie; où, parée d'un rayon d'amour divin, elle éclaire à nos propres yeux notre petitesse et notre impuissance.

J'étais plongée dans cette rêverie, lorsque quelqu'un s'avisa de me complimenter sur mes mérites : une angoisse mélancolique traversa mon âme ; je pris Dieu à témoin de ma non-complicité; et pénétrée de je ne sais quelle ironie amère contre moi-même, je sentis que mes paupières se mouillaient. — Étrange manière, en vérité, de répondre à un compliment!

Le soir, comme tous les soirs depuis mon arrivée, j'ai pu, avec ma voix, faire la joie d'une partie de la ville; et, en vérité, il y a un peu de mérite à ma bonne volonté, car la chaleur m'incommode beaucoup depuis quelques jours.

Mais comment refuser si peu de chose, lorsqu'une si légère fatigue peut devenir pour les autres la source d'un plaisir dont l'élan est si

naïf et si vrai? Ici, les organisations sont en général musicales et poétiques : tous les soirs une foule de promeneurs se donnent rendez-vous sous les fenêtres de la maison de ma tante, au bord de la mer, quittent leurs voitures et s'établissent, assis sur des chaises qu'ils font apporter exprès, pour écouter quelques sons incertains que le vent emporte; puis, ce sont des vers, des impromptus, des couplets, qui se succèdent avec autant de facilité que de profusion. Le matin, si par hasard je fais quelques accords sur le piano, aussitôt toutes les négresses de la maison se mettent en mouvement et se portent sur les balcons, dans les coins des portes, derrière moi, devant le piano; c'est le plus drôle auditoire du monde. — Puis c'est un bonheur, ce sont des gestes, des tendresses naïves, à nulles autres pareilles. Les nègres aiment la musique avec passion : ils chantent des chansons d'une simplicité touchante. Quelquefois, le matin, on m'annonce un vieux serviteur de la famille, esclave d'un de mes parents. — Que me veut-il?

— Me demander la permission de venir m'entendre le soir à la porte de la rue.

Il y a deux jours, je fus éveillée le matin par une voix fraîche et jeune qui chantait un air du *Pirata;* c'était une jolie esclave de ma cousine *Encarnacion :* juste, étendue et pure, cette voix serait un trésor pour le Théâtre-Italien, et la peau cuivrée de la mulâtresse une jolie variété parmi les lis et les roses des *Amigo* et des *Grisi.*

Je fais souvent de la musique avec une jeune fille remplie d'âme et de talent, dont le goût exquis et la méthode ont été développés par son père, un des hommes les plus distingués de la Havane par son esprit autant que par sa naissance. Je pourrais le citer comme un exemple de cette aptitude naturelle des Havanais pour les arts. Don José Peñalver est un professeur accompli; il joue du piano et il accompagne comme *Tadolini* ou *Alary;* il compose à merveille, il improvise, et il a enseigné l'art du chant à sa fille aussi bien que l'aurait fait un de nos meilleurs professeurs de Paris ; pourtant, ce talent

n'a pas eu de maître : il est l'œuvre de l'étude et de l'intelligence.

Le goût de la musique italienne est aussi répandu ici que dans une ville d'Italie ; presque toutes les partitions modernes y sont connues ; des troupes italiennes y sont engagées tous les ans et fort bien payées. Plusieurs jeunes *fashionables* prêtent leur appui à des entreprises favorables au développement de l'art : dans ce nombre se distingue don Nicolas Peñalver, qui, par sa brillante fortune et son noble enthousiasme, mérite d'occuper le premier rang.

La Havane possède deux salles de spectacle : celle de l'*Alameda*, située au milieu de la ville, sur le bord de la mer, et l'autre *extra muros :* cette dernière porte le nom de *Tacon*, parce qu'elle a été élevée pendant la dictature du général de ce nom. La première, plus ancienne et moins grande, est plus favorable à la musique ; la seconde, presque aussi grande que la salle du Grand-Opéra de Paris, sert, pendant l'absence des chanteurs italiens, à jouer le drame espa-

gnol, et leur est livrée à leur retour. La salle *extra muros* est riche et élégante à la fois. Elle est peinte en blanc et en or. Le rideau et les décorations offrent un coup d'œil brillant, quoique les règles de la perspective n'y soient pas exactement observées. Le parterre est garni d'un bout à l'autre d'excellents fauteuils, ainsi que les loges, dont la devanture est à jour et seulement décorée d'un léger treillage doré, qui laisse pénétrer la vue des curieux jusqu'aux petits pieds des spectatrices. La loge du gouverneur est plus grande et mieux ornée que ne l'est ailleurs celle des rois. Je ne connais que les premiers théâtres des grandes capitales de l'Europe dont l'aspect produise un si noble effet, par la fraîcheur des décorations, le luxe de l'éclairage, tout en bougies, et l'excellente tenue d'un parterre en gants jaunes et en pantalons blancs. A Londres ou à Paris on prendrait notre salle pour un immense salon de haute volée.

Même jour, à onze heures du soir.

Mon frère est arrivé. — Je l'ai vu et ne saurais te dire ma joie! Mon frère est, tu le sais, tout ce qui me reste de mon père et de ma mère!

LETTRE XVII

—

SOMMAIRE

De la société havanaise. — La Havane n'a pas de populace. — Causes de ruine pour les propriétaires. — Taux exorbitant de l'intérêt. — Loi d'expropriation. — Mauvaise situation des possesseurs du sol. — Marchands et propriétaires. — L'usure. Les monuments et l'histoire. — La Havane n'a pas d'histoire. — Fondateur de la ville. — Quelques souvenirs. — Les faubourgs. — *El Templete*. — La ville ancienne et la ville nouvelle. — La rade. — Admirable situation du port. — Les Ceïbas et l'unique monument. — Sieste d'une garnison. — Le caractère havanais.

LETTRE XVII

A M. LE COMTE DE TRACY.

Il n'y a pas de peuple à la Havane, il n'y a que des maîtres et des esclaves. Les premiers se divisent en deux classes : la noblesse propriétaire et la bourgeoisie commerçante. Celle-ci se compose en grande partie de Catalans. Arrivés dans l'île sans patrimoine, ils finissent par

accaparer une grande partie des fortunes territoriales; ils commencent par prospérer à force d'industrie et d'économie, et finissent par enlever les plus beaux patrimoines héréditaires, au moyen du haut intérêt qu'ils perçoivent de leur argent.

Quelque considérables que soient les propriétés, les frais immenses qu'occasionne l'élaboration du sucre, qui s'élève, dans une habitation de trois cents nègres, environ à 150 ou 200 mille francs par an (35 à 40 mille piastres), nécessitent une mise de fonds préalable qui force le propriétaire à faire des emprunts, remboursables après la récolte de chaque année. Le commerçant, qui peut seul capitaliser ses bénéfices, lui fait des prêts considérables, à des intérêts arbitraires et qui s'élèvent souvent jusqu'à deux et demi pour cent par mois. Comme son revenu, établi sur de telles bases, est plus sûr que celui de l'emprunteur, dont les récoltes, soumises d'ailleurs à des prix variables, dépendent de l'inconstance de la température et

d'accidents imprévus, il arrive souvent que ce dernier se trouve dans l'impossibilité de remplir ses engagements aux époques des remboursements. Les intérêts exorbitants doublent la dette; le paiement devient difficile, puis impossible, et le prêteur se trouve en peu de temps possesseur d'une valeur égale à la propriété tout entière.

Ces graves abus n'existeraient pas si l'on fixait un taux d'intérêt légal. Quoique le 10 ou le 12 pour cent par an soit une moyenne adoptée sur la place, elle n'est nullement obligatoire. Le gouvernement ferme les yeux sur cette spoliation, dans l'intérêt même des propriétaires, à ce que l'on assure : ces derniers se trouvant souvent dans l'impossibilité de subvenir à leurs frais, sont heureux, dit-on, de trouver cette fatale ressource et de se procurer de l'argent au moyen des plus grands sacrifices. Je ne sais si cette tolérance trouvera grâce devant les économistes et s'ils l'adopteront comme une des libertés sociales; mais je ne puis

croire qu'un bien puisse découler d'une source immorale, et les suites de cette facilité coupable en prouvent le danger. Encouragé par le succès de l'abus, l'usurier donne un essor sans frein à son avidité, ébranle ou détruit les fortunes, et l'emprunteur à son tour, usant du privilége de non-expropriation, finit par ne pas payer du tout. L'intérêt légal et la punition de l'usure d'une part; de l'autre, une loi d'expropriation sévère, mais protectrice et rédigée dans l'intérêt de la conservation des fortunes, accorderaient, ce me semble, les droits de l'équité avec ceux de la morale, et l'on atteindrait le but de la prospérité publique.

Je sais, mon cher comte, quel regard philosophique et juste vous aimez à porter sur les annales et la destinée des peuples, et je me crois certaine de vous intéresser en jetant au hasard quelques détails sur ce pays que l'on connaît à peine en Europe, et qui mérite à plus d'un titre l'attention des hommes d'État et des observateurs.

Nous avons plus de richesses naturelles que de richesses acquises, fruits de l'expérience, du travail et de la persévérance. Jusqu'ici les moyens ont manqué à nos concitoyens, et les monuments à leur histoire.

Vous le savez, les monuments, symboles de gloire et de puissance, trop souvent de cruauté et de douleur, sont une partie des annales des peuples. Cuba n'a pas d'histoire, point de pyramide, point de donjon vermoulu; rien qu'un arbre géant et les cendres de Colomb. Voilà ce que je pensais hier, en examinant un petit temple enfoui sous des flots de poussière, dans un coin de la place d'armes de cette ville.

En 1515, après que la ville de Saint-Christophe de Cuba, aujourd'hui la Havane, eut été dévastée et brûlée par des flibustiers, on transporta la capitale vers la côte du sud, près du village de *Batabano;* c'est la place qu'elle occupe actuellement et qui s'appelait alors *Puerto de Carenas.* Là, se trouve aujourd'hui le fort

de la *Fuerza*. La salubrité du terrain et sa position favorable pour abriter les embarcations du vent des tempêtes justifiaient ce nouveau choix. Ensuite, à mesure que la ville s'est étendue du côté du nord-ouest, les fortifications du *Morro* et ses bastions se sont prolongés, en face sur la côte du sud-est. Aujourd'hui, les murailles de la ville devraient tomber et donner droit de cité à ces charmants et frais faubourgs qui se sont groupés autour d'elle. *Jesus del Monte*, *Jesus-Maria*, *la Salud*, doivent être appelés à faire partie de la ville ; non-seulement elle y gagnerait de l'importance, mais l'entrepôt général des marchandises, actuellement situé auprès de l'arsenal, à l'une des extrémités de la capitale, se trouverait en occuper le centre.

La rade de la Havane est une des plus belles du monde ; elle est formée par un bassin demi-circulaire qui, creusé dans le sein des terres, embrasse la ville et les forteresses de sa nappe d'eau toujours calme et azurée. Plus de mille

vaisseaux de guerre peuvent tenir dans cette enceinte, dont l'entrée resserrée ne donne pas d'accès aux vagues furieuses; on dirait que la colère du redoutable élément se calme en touchant ces bords enchanteurs. Pour rétrécir encore le passage, on a submergé deux navires; les places qu'ils occupent sont indiquées par des bouées flottantes. D'un côté de l'entrée s'élève la forteresse du *Morro*, de l'autre, le fort de *la Punta*, sentinelles avancées couronnées de canons aux gueules béantes et imprenables. Le passage est si étroit, que les sentinelles peuvent se parler d'un fort à l'autre, et si, dans le cours du dernier siècle, les Anglais s'y introduisirent, ce fut par surprise, et comme le voleur se glisserait à travers une porte de bronze à demi ouverte pendant le sommeil du portier.

Après un bombardement impuissant de plusieurs semaines, les Anglais parurent se lasser et rester cois. Ils n'avaient pas renoncé à l'entreprise, mais changé de moyen d'attaque.

N'ayant pas réussi par la force, ils essayèrent de la ruse. Ils savaient qu'à une certaine heure du jour toute la population se livrait au repos de la sieste, que même la garnison, vigilante à toute heure de la nuit, tombait dans un profond sommeil lorsque le soleil frappait d'aplomb la ville : ils attendirent.

Le moment venu, l'escadre anglaise se mit en mouvement et entra majestueusement dans le port, au beau milieu du jour, sans tirer un coup de canon et sans que personne se réveillât.—Je dois dire que notre garnison ne fait plus la sieste.

Je vous ai parlé tout à l'heure du *Templete*, et j'y reviens. Pour inaugurer la nouvelle ville de Saint-Christophe, on célébra, en 1515, une messe solennelle en plein air, non loin du bord de la mer, à l'ombre d'un arbre séculaire, d'un *ceïba*, colosse de nos forêts. C'est là que, plus tard, on déposa les cendres de Colomb, avant de l'ensevelir dans la cathédrale, où elles reposent aujourd'hui.

Cet arbre saint subsista dans toute sa beauté jusqu'en 1755, selon Arate, ce qui en reporterait l'existence à trois siècles; encore faudrait-il ajouter à ce compte le temps qui précéda la première messe. Mais tout est possible à cette terre merveilleuse.

En 1755, le ceïba commença à souffrir et à devenir stérile; on manqua de foi dans sa puissance, et avant qu'il mourût on l'arracha. Don Francisco Cagigal, gouverneur de la Havane, fit élever dans ce lieu un obélisque sur lequel on grava les armes de la ville et qu'on voit encore, en mauvais état, entouré d'une grille, à la même place qu'avait occupée l'arbre historique.

En 1727, pour conserver le souvenir du vieux ceïba, on planta autour de l'obélisque trois arbres de la même famille; et, comme on l'avait fort négligé, le capitaine-général don Dionizio Vivès fit construire à côté un petit temple qu'on appelle *el Templete* : on arracha le dernier arbre qui restait debout, et l'on détrôna ainsi la

dynastie des *ceïbas*. Quant au *Templete*, il a été oublié comme l'obélisque ; on le voit, relégué dans un coin de la place d'Armes, couvert d'herbe et de poussière, frappé, meurtri incessamment par les mules et les *volantes*, qui en parcourant la promenade viennent se ruer contre la base de ses frêles colonnes.

La vie des souvenirs, la foi dans les reliques du cœur, manquent ici ; la paresse et la poésie du présent absorbent tout, et si l'avenir occupe les Havanais, c'est comme auxiliaire du bonheur immédiat. Cette imprévoyance se reproduit souvent dans l'absence d'ordre et de conservation des fortunes. Le millionnaire met rarement une partie de ses revenus en réserve ; l'année où la récolte est belle, on la dépense ; l'année suivante, le sucre ne se vend pas, on est gêné. Et pourtant les revenus sont magnifiques, les fortunes considérables ; mais on ne sait vivre qu'au jour le jour : le luxe, le désordre et particulièrement le jeu engloutissent les patrimoines. Cette étourderie, cette imprudence ag-

gravent encore les chances malheureuses du commerce. Ce sont des vérités tristes que tous les hommes sages de mon pays déplorent amèrement et sur lesquelles ils me sauront gré de ne pas me taire.

Tout au moment présent, d'une âme ardente et d'une intelligence facile, le Havanais est capable de tout comprendre et de s'élever parfois à l'héroïsme par un élan spontané; sous l'influence magnétique des tendres affections qui l'environnent, son cœur est toujours ouvert à une généreuse sympathie : au récit d'une belle action, il s'émeut, il s'enflamme; un progrès utile à son pays l'enthousiasme; dans la sincérité de son cœur, il donnera sa fortune et sa vie pour son ami, pour son pays.—Mais, arrachez-le à cette influence, qu'il sorte du cercle magique, la paresse, l'insouciance, un soleil trop ardent, allanguissent sa volonté. Comme le sang, concentré par l'ardeur de l'atmosphère, quitte la surface de sa peau, et, se réfugiant au fond de ses veines, lui prête cette inactive pâ-

leur, signe caractéristique des habitants des tropiques, de même la volonté, étouffée par l'oubli, n'est réveillée chez lui que par de grandes nécessités.

FIN DU TOME PREMIER.

TABLE DES MATIÈRES

DU PREMIER VOLUME.

Pages.

A MES COMPATRIOTES. 1

LETTRE I. — A MADAME GENTIEN DE DISSAY. 7

Départ. — Motifs du voyage. — La vie de Paris. — Le devoir. — Bristol. — Un concert. — Le port de Bristol. — Le pont suspendu. — Les dames anglaises. — Adieux à l'Europe. — La sépulture de la famille St.... — La statue du fils unique. — École de jeunes filles. — Prières du soir. — Le presbytère. — Vie intérieure du pasteur protestant. — Le cénobite. — Combat de sa vie solitaire. — Douleur maternelle. — Adieux à la France. — Le mouvement du port. — Le *Great-Western*. — La solitude de l'Océan. — Désordre à bord. — Les passagers. — Querelle. — Un Espagnol et un Anglais. — Fanny Elssler.

LETTRE II. — A LA MÊME. 27

Les éclairs. — Le bâtiment en dérive. — L'anéantissement. — Le corps et l'âme. — Le vent change. — La foule sur le pont.

Pages.

— L'équipage. — Le poulailler et la basse-cour. — La prison sur mer. — Souffrances. — Quelques exilés d'Europe. — M. W. — Madame M. — Le fils de lord W. — Héroïsme de Fanny Elssler. — La bibliothèque du bord. — Le capitaine J. — Spéculation gastronomique. — La table en permanence. — Vent du nord-ouest. — Champ de bataille. — Accidents burlesques. — Le souper de Fanny. — La pauvre Cathy. — *To morrow*. — Les funérailles de la basse-cour. — Le *tam-tam*. — Tristesse.

LETTRE III. — A LA MÊME. 49

Le chef d'un empire. — L'indiscipline. — La Saint-Georges. — Le festin. — Le président se couvre. — La petite poste à bord. — Une émeute. — Les bancs de Terre-Neuve. — Un gros temps. — Souffrances et philosophie. — Les canards sauvages. — Lord M.... — Rencontre en mer. — Vent contraire. — En vue des côtes. — Le port de New-York. — L'équipage fait sa toilette. — Long-Island. — L'île de Calypso. — Le Lazaret. — *The Garden*. — Sept milles de quais. — Un *dock* naturel. — Aspect de la ville. — Immense commerce. — Monotonie puritaine. — Le saint jour du dimanche. — Physionomie des passagers. — *Take care of your pockets*. — La vie en hôtel garni. — Difficulté de se loger. — Terreur instinctive. — Une fleur de mon pays.

LETTRE IV. — A LA MÊME. 69

M. Santo-Zuarez. — Le *Christophe-Colomb*. — Deux modes de traversée. — Les remises et la livrée prohibés à New-York. — Régime de l'égalité. — Servez-vous vous-même. — Les quartiers. — La hiérarchie dans la démocratie. — Passion malheureuse pour l'architecture classique. — Corinthe, Lacédémone et Rome. — Goût rectiligne. — La campagne. — Les environs. — Atelier de Vulcain. — *Broad-Way*. — La coquetterie du Nord et le puritanisme. — Maisons improvisées. — Incendies fréquents. — Les débuts de Fanny Elssler. — Aspect du théâtre et des loges. — La sortie du spectacle. — Toujours l'égalité. — Désordre. — M. de Laforêt, consul de France à New-York.

Pages.

LETTRE V. — A MONSIEUR LE MARQUIS DE PASTORET. 83

Écoles du dimanche. — Développement de l'instruction primaire aux États-Unis. — Heureux effets et touchant spectacle des *sunday-schools*. — Les maîtres et les élèves. — Établissements de charité. — Les sourds-muets. — Impression produite par le chant sur un sourd-muet. — Instruction des aveugles. — Lettres moulées en saillie. — Les chanteurs et les musiciens aveugles. — Les amants aveugles. — Confidences involontaires. — Un palais pour les fous. — Régime de la maison. — La jeune folle. — La nièce de Washington. — Leçon de guimbarde. — M Gaillardet, rédacteur en chef du *Courrier des États-Unis*. — La causerie en Europe. — On ne cause qu'en France. — Pourquoi.

LETTRE VI. — A MADAME GENTIEN DE DISSAY. 105

Un incident. — Départ pour Washington. — Le planteur de la Caroline du Sud.

LETTRE VII. — A MONSIEUR PISCATORI, membre de la Chambre des Députés. 109

Le joug de l'égalité. — Liberté collective et esclavage individuel. — L'aristocratie en Amérique. — Le *de* nobiliaire. — Un peuple de colonels. — La discipline d'un bateau à vapeur. — Despotisme des conducteurs de diligence, des capitaines de bateau et des *select-men*. — Noms des ivrognes affichés. — Distribution du pouvoir dans les masses souveraines. — Magistrats secondaires. — Leur tyrannie et leur avidité. — De New-York à Philadelphie. — Intérieur d'une diligence. — Les hommes et les journaux. — Habitudes de grossièreté. — Fiscalité des lois et tarif des délits. — Une scène muette en diligence.—L'argent, mobile unique — La jurisprudence consacrant l'hypocrisie et l'égoïsme. — Les bords de la Delaware. — Paysages. — Aspect sauvage et primitif. — Effet produit par les machines à vapeur sur les animaux. — Souvenirs sinistres. — Course de géants enflammés. — Le *Yankee*. — Mœurs domestiques des Américains. — Les mariages. — Les héritages. — Avenir de l'Amérique et de

Pages.

l'Europe. — Marche probable de la civilisation. — Arrivée à Philadelphie. — Physionomie générale de la ville. — La montagne. — L'aqueduc.

LETTRE VIII. — A MONSIEUR CHARLES LEDRU. 131

Le pénitencier de Philadelphie. — Extérieur et intérieur de l'édifice. — Régime de la maison. — Effet des prisons de France sur les détenus. — La société favorisant le développement du crime et l'endurcissement des criminels. — Dispositions des cellules et des galeries dans le pénitencier de Philadelphie. -- Entrée du prisonnier. — Son incarcération. — Lois auxquelles il est soumis. — Course des marmites. — — Intérieur des cellules. — Travail du détenu. — Ses occupations et emploi de son temps. — La cellule d'une prisonnière. — Le tableau et l'autel. — Roman inconnu. — Le jardin du détenu. — Les deux chênes. — Un homme transformé en numéro. — Communication entre les prisonniers rendue impossible. — Alimentation. — Exercices religieux. — Abus du régime pénitentiaire. — L'Allemagne et les États-Unis. — Tortures introduites dans le régime pénitentiaire. — La faim, le *ducking*, le *mad-chair*, la *straight waist-coat*, l'*iron-gag*. — William Griffith. — Supplice de l'inaction dans la solitude. — Peu de femmes condamnées. — Indulgence du jury à leur égard.

LETTRE IX. — A MONSIEUR LE MARQUIS DE PASTORET. 157

Caractère spécial de Philadelphie. — Plus de liberté qu'à New-York. — Immobilité du dimanche. — Licence et tyrannie. — Ce que c'est que la liberté. — Souvenir de mon pays. — Le jour d'aumône. — Conversation avec mon oncle. — *No trabajar y pasearse*. — Le colon ruiné. — Les nègres. — Première impression. — La toux de mon oncle. — La révolte à Madrid. — Le sens des mots. — Avenir des États-Unis. — Dangers et maux de leur situation présente. — Diversité de races, de sectes et de mœurs inconciliables. — Défaut d'unité. — Hérésies et sectes bizarres. — Une scène d'*amalgamation*. — Les *nègres* parqués. — Impossibilité d'être servi par les *helps*, ou domestiques. — Une journée en

Pages.

Chine. — Pékin à Philadelphie. — Les mandarins et les mandarines. — Le *lis d'or*. — Les beautés chinoises. — L'oie, symbole de bonheur domestique. — Retour à Philadelphie.

LETTRE X. — A MONSIEUR LE MARQUIS DE CUSTINE. 181

La température. — Scènes domestiques. — M. et madame d'Hauterive. — L'omnibus à Philadelphie. — Les arts en Amérique. — Utilité du luxe et de l'inutile. — Départ. — Baltimore. — Banques et banqueroutes. — Boston. — Washington. — Clay, Webster, Calhoun. — Corruption. — Orateurs américains. — Vénalité des jurys. — Sentences. — Anomalies dans les lois et dans les mœurs. — *Une annonce*. — *Going ahead*. — Passion effrénée du gain. — Bank-notes de six sous. — Improbité organisée. — Le pont de bois sur la Chesapeak. — Georges-Town. — Les poignées de main. — Crime de *not-shaking-hands*. — Les whigs et l'opposition en Amérique. — Politique européenne retournée. — Martingale politique. — Architecture intérieure du Capitole. — Une coupole surbaissée. — La déclamation monotone et les harangues qui durent huit jours. — Réélection des magistrats. — Dévergondage réel et puritanisme affecté. — Le cours de l'Hudson. — Les passagères. — Leur curiosité *sauvage*. — Un vol américain. — Adieux à mes nouveaux amis.

LETTRE XI. — A MADAME DELPHINE DE GIRARDIN. 217

Départ. — On lève l'ancre. — Calme plat. — Le capitaine Smith. — Encore la solitude et la mer. — Le *Washington*. — L'équipage. — Un navire français désemparé. — Sauvetage. — Le mot *France* prononcé au milieu de la mer. — La patrie adoptive. — Émotions. — Les sinistres. — Un navire incendié. — L'enfant attaché à une balle de coton. — Mépris du danger et de la mort. — Le stoïcisme des Anglo-Américains. — L'impassibilité de l'égoïsme comparé à l'héroïsme du dévouement. — Toujours le calme. — Huit jours de silence. — Le capitaine Smith sur le pont. — Ce qui fait supporter ou aimer la vie intime. — Inondation de fourmis. — Mes compagnons de voyage. — Une excentricité italienne.

Pages.

— Gaëtano. — Orgueil et pénurie. — Récits de naufrages en face des écueils. — Une scène de mort. — Agonie dans une cabine. — Une jeune femme, la mort et l'Océan. — Le capitaine prêtre et le protestant confesseur. — Funérailles en mer. — Histoire de la mort.

LETTRE XII. — A MADAME GENTIEN DE DISSAY. 243

Les bancs de Bahama. — Le capitaine négrier. — Belle action d'un marchand de noirs. — Don Salvador. — Le professeur de *Santiago*. — Le naufrage. — Un vieux docteur en habit de femme. — Gaëtano. — Histoire de l'orgueil et du malheur. — Exploit de l'Italien. — La bourse jetée à la mer. — La mer des tropiques. — En vue de Cuba.

LETTRE XIII. — A LA MÊME. 263

La contemplation. — Les approches de la patrie. — Les voiles et la vapeur. — Matanzas, Puerto-Escondido, Santa-Cruz. — Jaruco, la Fuerza-Vieja. — Le Morro.

LETTRE XIV. — A LA MÊME. 277

Nous longeons les côtes. — La carcel de Tacon. — En vue du port. — Changement de proportions entre les objets vus à diverses époques de la vie. — La Havane. — Aspect de la côte et de la ville. — Faubourgs de la Luz et de Jésus-Maria. — *Casa de Beneficencia*. — *La punta*. — Intérieur des maisons. — La vie à jour. — Souvenirs de mon enfance. — Santa-Clara. — La mulâtresse Dominga. — Mamita. — Les premières sensations. — Physionomie et mouvement de la ville. — Génération nouvelle. — Négresses portant des enfants blancs. — Mon oncle Montalvo. — Le bruit de la ville. — Crescendo. — La foule bigarrée. — Activité commerciale. — Costumes variés. — Nous jetons l'ancre. — Mon passe-port. — L'équipage d'une chaloupe. — Mes jeunes cousins.—La *Junta de Sanidad* se fait attendre. — Arrivée de mon oncle. — Minuit. — Reconnaissance instinctive des objets et du pays. — Volupté des souvenirs. — Les *Quitrins*, les *Niñas*, les *Bohios*, les *Aguinaldos*, les *Pitalayas*. — Physionomie locale.

Pages.

LETTRE XV. — A LA MÊME. 295

Premiers moments. — Nègres et Négresses. — La foule empressée. — Mama Agueda. — La vieille négresse. — Maison de mon oncle. — Intérieur des familles. — Luxe de la table. — Les plats créoles. — L'*agiaco*. — Le suprême de volaille dédaigné. — Les *butacas*. — Les négresses sur leurs nattes. — Un *rout* sous le tropique. — Naturel des femmes havanaises. — L'angelus et la bénédiction. — Le *Mamey*. — Le patriarche O'Farrill. — Mon oncle, comte Juan de Montalvo. — Les femmes et les présents. — Les chemins. — Les délais. — Le soleil des tropiques. — Ses effets sur la constitution et sur le caractère. — Indolence et violence. — Inactivité et passion. — Le soleil, ennemi public. — Puissance et fécondité de la vie. — Impossibilité de terminer aucune affaire. — Les moustiques. — Une histoire de fourmis. — La *butaca* sur le balcon. — Le *paseo* de Tacon. — La nuit à la Havane. —Le droit d'asile. — Les assassinats. — José Maria et Pedro Pablo. — Récit de ma tante. — Les voleurs honnêtes. — Une histoire de bandit. — Le *Maboa*, l'*Althea*, le *Yagua*. — Les négresses et leurs cigares. — *Mates* et *guacalotes*. — Air de fête. — Excellente tenue de la population. — Les chiens et les bandits. — Les rues le soir. — La promenade. — La maison paternelle.

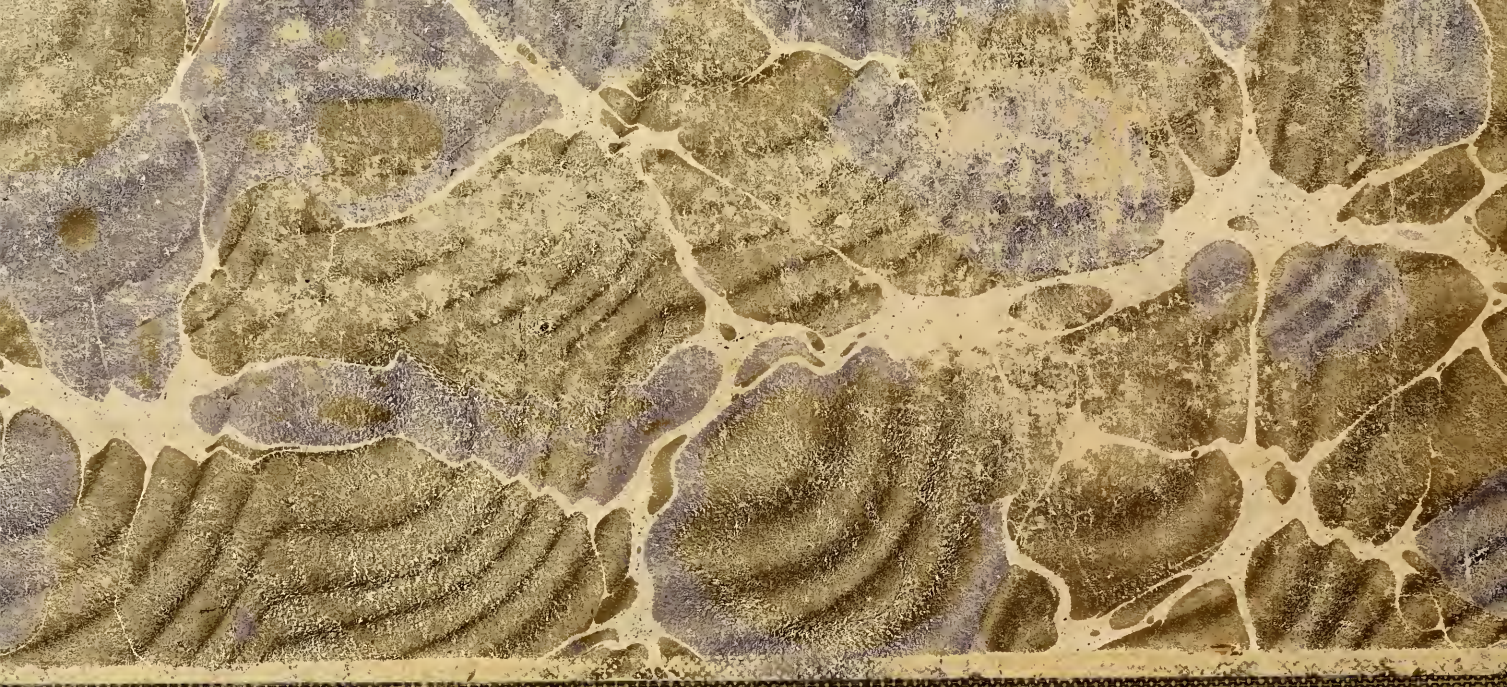
LETTRE XVI. — A LA MÊME. 331

Tristesse, rêverie. — Un compliment hors de propos. — La musique. — Impression du chant sur les nègres et les mulâtres. — Le vieux serviteur. — La permission d'écouter. — L'esclave cantatrice. — Une variété. — Don Jose Peñalver. — Mélomanie des nègres. — Aptitude aux arts naturelle aux Havanais. — Les deux théâtres. — Leur aspect. — Arrivée de mon frère.

LETTRE XVII. — A MONSIEUR LE COMTE DE TRACY. 341

De la société havanaise. — La Havane n'a pas de populace. — Causes de ruine pour les propriétaires. — Taux exorbitant de l'intérêt. — Loi d'expropriation. — Mauvaise situation

Pages.

des possesseurs du sol. — Marchands et propriétaires. — Les monuments et l'histoire. — La Havane n'a pas d'histoire. — Fondateur de la ville. — Quelques souvenirs. — Les faubourgs. — *El Templete*. — La ville ancienne et la ville nouvelle. — La rade. — Admirable situation du port. — Les ceïbas et l'unique monument. — Sieste d'une garnison. — Le caractère havanais.

4